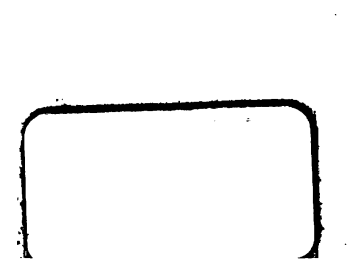


BIBLIOTHÈQUE

LATINE-FRANÇAISE

PUBLIÉE

PAR

C. L. F. PANCKOUCKE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE,
Rue des Poitevins, n. 14.

ÉPIGRAMMES

DE

M. VAL. MARTIAL

TRADUCTION NOUVELLE

PAR MM. V. VERGER
N. A. DUBOIS, J. MANGEART

* * *

TOME DEUXIÈME.

PARIS
C. L. F. PANCKOUCKE
MEMBRE DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR
ÉDITEUR, RUE DES POITEVINS, N° 14.

M DCCC XXXIV.

A MM. LES SOUSCRIPTEURS.

Novembre 1834.

Nous devons remercier MM. les Souscripteurs de l'intérêt qu'ils accordent à notre grande publication, et de l'exactitude avec laquelle ils retirent les livraisons, seul moyen, pour l'Éditeur, de continuer une entreprise qui absorbe des fonds aussi considérables.

Déjà VINGT ET UN auteurs sont complets; le *Tite-Live* exige seulement la mise au jour de quatre volumes, et la publication du *Cicéron* peut être terminée dans les premiers mois de 1835.

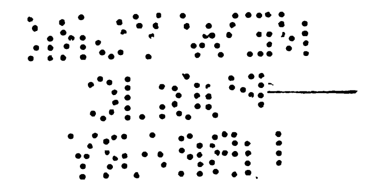
MM. les Souscripteurs se sont, par le fait même, associés pour l'érection de ce monument élevé aux lettres latines; ils en sont les éditeurs avec nous, et nous devons leur rendre grâce de leurs nobles encouragemens.

Pour y répondre dignement, nous n'avons pas craint d'aller au delà de ce qui avait été annoncé par les journaux.

Chaque volume ne devait être composé que de vingt-cinq feuilles ou de quatre cents pages in-8°.

Les 129 volumes publiés ne devaient donc contenir, à *quatre cents* pages chacun, que 51,600 pages. En supputant les pages publiées dans les 129 volumes, on en trouve 56,986; c'est-à-dire un excédant de cinq mille trois cent quatre-vingt-six pages, ou de treize volumes et demi de 400 pages chacun; lesquels, en ne les évaluant qu'à trois mille francs le volume, donnent pour résultat

une dépense de *quarante mille cinq cents francs* : ainsi l'éditeur a livré aux Souscripteurs treize volumes et demi dont il ne réclame aucun paiement. Cette circonstance prouve à MM. les Souscripteurs combien la pensée première de cette entreprise, *unique dans les annales typographiques de toutes les nations civilisées*, a été éloignée de toute combinaison mercantile : elle a déjà coûté à l'Éditeur des avances très-considérables, il les a faites avec courage et résignation ; et MM. les Souscripteurs sont assurés que, malgré les difficultés des temps si peu favorables aux classiques, la série des auteurs qui complètent cette publication sera mise au jour avec la plus parfaite régularité.



M. V. MARTIAL.

LIVRES IV, V, VI, VII

PAR M. N. A. DUBOIS

PROFESSEUR EN L'ACADÉMIE DE PARIS.

M. VAL. MARTIALIS

EPIGRAMMATUM

LIBER IV.

I.

DE NATALI DOMITIANI.

Cæsaris alma dies, et luce sacratior illa,
  Conscia Dictæum qua tulit Ida Jovem,
Longa, precor, Pylioque veni numerosior ævo,
  Semper et hoc vultu, vel meliore nite.
Hic colat Albano Tritonida multus in auro,
  Perque manus tantas plurima quercus eat.
Hic colat ingenti redeuntia sæcula lustro,
  Hæc quæ Romuleus sacra Terentus habet.
Magna quidem, Superi, petimus, at debita terris.
  Pro tanto quæ sunt improba vota Deo?

ÉPIGRAMMES

DE M. VAL. MARTIAL

LIVRE IV.

I.

SUR L'ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE DOMITIEN.

Jour fortuné qui vis naître César! jour plus sacré que celui où le mont (*ou la nymphe*) Ida, complice de la ruse de Cybèle, fut témoin de la naissance de Jupiter dans l'antre de Dicté; viens, prolonge tes heures au delà des trois âges du sage de Pylos, conserve toujours cet aspect brillant, ou paraîs plus brillant encore. Que notre héros, éclatant d'or, sacrifie à Minerve sur le mont Albain, et que ses mains augustes y distribuent mille couronnes de chêne; qu'après une longue suite de lustres, il y renouvelle les jeux Séculaires et les cérémonies saintes instituées par Romulus à l'endroit mystérieux qu'on appela Terentus! Dieux de l'Olympe, c'est vous demander de grandes faveurs, mais vous les devez à la terre. Quels vœux pourraient être indiscrets pour un dieu tel que César?

II.

DE HORATIO.

Spectabat modo solus inter omnes
Nigris munus Horatius lacernis,
Quum plebs, et minor ordo, maximusque
Sancto cum duce candidus sederet.
Toto nix cecidit repente cœlo:
Albis spectat Horatius lacernis.

III.

DE NIVIBUS.

Aspice quam densum tacitarum vellus aquarum
Defluat in vultus Cæsaris, inque sinus.
Indulget tamen ille Jovi, nec vertice moto
Concretas pigro frigore ridet aquas,
Sidus Hyperborei solitus lassare Bootæ,
Et madidis Helicen dissimulare comis.
Qui siccis lascivit aquis, et ab æthere ludit,
Suspicor has pueri Cæsaris esse nives.

II.

SUR HORACE.

Seul, au milieu de tous les Romains, Horace paraissait au théâtre avec un vêtement noir, tandis que le peuple, les chevaliers, les sénateurs et leur chef sacré siégeaient en toges blanches. Tout à coup des flocons de neige tombent du ciel; Horace alors assiste aux jeux, vêtu de blanc.

III.

SUR LES NEIGES.

Voyez quelle épaisse toison d'eau condensée couvre sans bruit le front et le sein de César! Cependant il pardonne à Jupiter, et sa tête reste immobile; il se rit de ces eaux que le froid a congelées, habitué qu'il est à braver l'astre glacial de Bootès, et à faire oublier l'influence d'Hélix, qui mouille sa chevelure. Mais quel dieu se plaît à épandre ces eaux sèches, et les fait, en se jouant, tomber du haut du ciel? Je soupçonne que cette neige est envoyée par le jeune fils de César.

IV.

IN BASSAM.

Quod siccæ redolet palus lacunæ,
Crudarum nebulæ quod Albularum,
Piscinæ vetus aura quod marinæ,
Quod pressa piger hircus in capella,
Lassi bardiacus quod evocati,
Quod bis murice vellus inquinatum,
Quod jejunia sabbatariorum,
Mœstorum quod anhelitus reorum,
Quod spurcæ moriens lucerna Ledæ,
Quod ceromata fæce de Sabina,
Quod vulpis fuga, viperæ cubile,
Mallem, quam quod oles, olere, Bassa.

V.

AD FABIANUM.

Vir bonus et pauper, linguaque et pectore verus,
　Quid tibi vis, Urbem qui, Fabiane, petis?
Qui nec leno potes, nec comissator haberi,
　Nec pavidos tristi voce citare reos :
Nec potes uxorem cari corrumpere amici :
　Nec potes algentes arrigere ad vetulas;

IV.

CONTRE BASSA.

L'odeur infecte des lagunes que la mer a laissées à sec; les vapeurs sulfureuses des eaux croupies de l'Albula; l'air corrompu d'une piscine antique où filtrait l'onde marine; l'exhalaison du bouc paresseux lorsqu'il presse amoureusement la chèvre; le singulier parfum de la casaque d'un vieux soldat, après une nuit de corps-de-garde; la puanteur d'une étoffe trempée deux fois dans le murex; l'haleine de ceux qui observent le jeûne du sabbat; celle des criminels qui viennent d'entendre leur sentence; la fumée de la lampe mal éteinte de la sale Léda; la senteur forte des onguens composés avec la lie des Sabins; la peste que répand le renard en fuite; la putréfaction du lit de la vipère; voilà, Bassa, ce que j'aimerais mieux sentir, que ce que tu sens.

V.

A FABIANUS.

Vertueux et pauvre, homme à la parole franche, au cœur sans détour, que demandes-tu, Fabianus, en venant à Rome? Tu ne saurais être ni proxénète (*ruffiano*), ni parasite; tu n'iras pas d'une voix dolente citer au tribunal les prévenus tremblans; tu ne voudrais pas corrompre la femme d'un ami intime, montrer de la vigueur avec des vieilles glacées par l'âge, vendre autour

Vendere nec vanos circa Pallatia fumos;
Plaudere nec Cano, plaudere nec Glaphyro.
Unde miser vives? homo fidus, certus amicus.
Hoc nihil est: nunquam sic Philomelus eris.

VI.

IN MALISIANUM.

Credi virgine castior pudica,
Et frontis teneræ cupis videri,
Quum sis improbior, Malisiane,
Quam qui compositos metro Tibulli,
In Stellæ recitat domo libellos.

VII.

AD HYLLUM.

Cur here quod dederas, hodie, puer Hylle, negasti?
Durus tam subito, qui modo mitis eras?
Sed jam causaris barbamque, annosque, pilosque:
O nox quam longa es, quæ facis una senem!
Quid nos derides? here qui puer, Hylle, fuisti,
Dic nobis, hodie qua ratione vir es?

---

des palais une vaine fumée, applaudir ni Canus ni Glaphyrus. De quoi vivras-tu donc, malheureux, avec ta bonne-foi, ta constance en amitié? Tout cela n'est rien; avec tout cela, tu ne seras jamais un Philomelus.

VI.

CONTRE MALISIANUS.

Tu veux qu'on te croie plus chaste que la vierge pudique, et ton front affecte la rougeur de l'innocence, bien que tu sois, Malisianus, plus débauché que ce poète qui, dans la maison de Stella, lit des vers composés à la manière de Tibulle.

VII.

A HYLLUS.

Pourquoi, jeune Hyllus, me refuser aujourd'hui ce que tu m'accordas hier? te montrer si cruel après avoir été si doux! Mais déjà tu m'opposes ta barbe, ton âge et le duvet naissant qui te couvre. Que tu es longue, ô nuit! toi qui as suffi pour faire un vieillard! Pourquoi ce badinage? Hyllus, toi qui n'étais hier qu'un enfant, dis-nous comment aujourd'hui tu es un homme?

VIII.

AD EUPHEMUM.

Prima salutantes atque altera conterit hora;
Exercet raucos tertia causidicos.
In quintam varios extendit Roma labores.
Sexta quies lassis, septima finis erit.
Sufficit in nonam nitidis octava palæstris;
Imperat excelsos frangere nona toros.
Hora libellorum decima est, Eupheme, meorum,
Temperat ambrosias quum tua cura dapes;
Et bonus æthereo laxatur nectare Cæsar,
Ingentique tenet pocula parca manu.
Tunc admitte jocos : gressu timet ire licenti
Ad matutinum nostra Thalia Jovem.

IX.

IN FABULLAM.

Sotæ filia clinici, Fabulla,
Deserto sequeris Clitum marito,
Et donas, et amas, ἔχεις ἀσώτως.

VIII.

A EUPHEMUS.

Les deux premières heures de la journée se passent dans les visites des cliens; la troisième voit les avocats s'enrouer au barreau; pendant la quatrième et la cinquième, Rome se livre à toutes sortes d'occupations; à la sixième, ceux qui sont fatigués se reposent; la septième met fin aux travaux; de la huitième à celle qui suit, on se livre aux exercices de la palestre; la neuvième nous appelle à fouler les lits élevés de la table; la dixième est consacrée à la lecture de petits ouvrages tels que les miens, au moment, Euphemus, où tes soins distribuent ces mets qui rivalisent avec l'ambroisie; où le bienfaisant César se rafraîchit avec le nectar céleste, que sa main puissante verse avec modération dans sa coupe. Tu peux alors produire mon badinage; ma muse n'oserait, d'un pas hardi, venir interrompre les matinées de Jupiter.

IX.

CONTRE FABULLA.

Fille du médecin Sota, Fabulla, tu quittes ton mari pour te livrer à Clitus; tu lui prodigues et les présens et ton amour; tu te perds.

X.

AD FAUSTINUM.

Dum novus est, neque adhuc rasa mihi fronte libellus,
Pagina dum tangi non bene sicca timet :
I, puer, et caro perfer leve munus amico,
Qui meruit nugas primus habere meas.
Curre, sed instructus; comitetur punica librum
Spongia : muneribus convenit illa meis.
Non possunt nostros multæ, Faustine, lituræ
Emendare jocos : una litura potest.

XI.

IN ANT. SATURNINUM.

Dum nimium vano tumefactus nomine gaudes,
Et Saturninum te, miser, esse pudet :
Impia Parrhasia movisti bella sub Ursa,
Qualia qui Phariæ conjugis arma tulit.
Excideratne adeo fatum tibi nominis hujus,
Obruit Actiaci quod gravis ira freti?
An tibi promisit Rhenus, quod non dedit illi
Nilus, et Arctois plus licuisset aquis?
Ille etiam nostris Antonius occidit armis,
Qui tibi collatus, perfide, Cæsar erat.

X.

A FAUSTINUS.

Mon livre est neuf, il n'est pas rogné; les pages encore fraîches craignent d'être effacées; cours, esclave, va offrir ce léger hommage à un ami bien cher, qui mérite d'avoir les prémices de ces bagatelles. Pars, mais sois muni de tout ce qui t'est nécessaire avec mon livre; prends une éponge de Carthage, elle convient au présent que je fais. Mille ratures de ma main ne peuvent, Faustinus, corriger ce badinage; une seule de la tienne sera plus efficace.

XI.

CONTRE ANT. SATURNINUS.

Trop fier d'un vain nom qui n'est pas le tien, malheureux, tu as honte d'être Saturninus! Tu suscites des guerres impies dans ces climats où Calysto apparaît sous la forme d'une ourse; et ta révolte égale celle qu'excita l'époux de la reine de Phare. Avais-tu donc oublié le destin de ce nom qu'ensevelit à jamais le courroux redoutable des flots d'Actium? Le Rhin t'a-t-il promis ce que le Nil ne lui a point accordé? et les fleuves du Nord ont-ils une puissance plus formidable? Eh bien! cet Antoine aussi est tombé sous nos armes : tu te compares à lui, perfide! il était César.

XII.

IN THAIDEM.

Nulli, Thai, negas : sed si te non pudet istud,
Hoc saltem pudeat, Thai, negare nihil.

XIII.

AD RUFUM, DE NUPTIIS PUDENTIS ET CLAUDIÆ PEREGRINÆ.

Claudia, Rufe, meo nubit Peregrina Pudenti :
Macte esto tædis, o Hymenæe, tuis!
Tam bene rara suo miscentur cinnama nardo,
Massica Theseis tam bene vina favis.
Nec melius teneris junguntur vitibus ulmi,
Nec plus lotos aquas, litora myrtus amat.
Candida perpetuo reside, concordia, lecto,
Tamque pari semper sit Venus æqua jugo.
Diligat illa senem quondam : sed et ipsa marito,
Tunc quoque quum fuerit, non videatur anus.

XII.

CONTRE THAÏS.

Tu ne refuses tes faveurs à personne, Thaïs; soit : mais si tu n'as pas honte d'être si facile, rougis au moins de ne rien refuser de ce qu'on te demande.

XIII.

A RUFUS,

ÉPITHALAME DE PUDENS ET DE CLAUDIA PEREGRINA.

Mon ami Pudens épouse Claudia Peregrina, ô Rufus! Hyménée, fais briller tes flambeaux d'un plus doux éclat. Telle est l'union si rare du cinname et du nard, qui aiment à se rencontrer; tel est encore le mélange du vin de Massique avec le miel des coteaux où régna Thésée. Les ormeaux ne se marient pas mieux à la vigne si tendre; le lotos ne recherche pas davantage les lieux humides; le myrte se plaît moins sur les rivages. Concorde inaltérable, veille sans cesse à la couche de ces époux; que Vénus leur dispense ses faveurs avec une bonté toujours égale; que la femme chérisse son mari aux jours mêmes de sa vieillesse; et que l'époux, à l'époque où l'épouse aura vieilli, oublie que le temps a marché pour elle!

XIV.

AD SILIUM.

Sili, Castalidum decus sororum,
Qui perjuria barbari furoris
Ingenti premis ore, perfidosque
Astus Hannibalis, levesque Pœnos
Magnis cedere cogis Africanis :
Paulum seposita severitate,
Dum blanda vagus alea December
Incertis sonat hinc et hinc fritillis,
Et ludit popa nequiore talo,
Nostris otia commoda Camœnis.
Nec torva lege fronte, sed remissa
Lascivis madidos jocis libellos.
Sic forsan tener ausus est Catullus
Magno mittere passerem Maroni.

XV.

AD CÆCILIANUM.

Mille tibi nummos hesterna luce roganti,
In sex aut septem, Cæciliane, dies,
Non habeo, dixi : sed tu causatus amici
Adventum, lancem paucaque vasa rogas.
Stultus es? an stultum me credis, amice? negavi
Mille tibi nummos : millia quinque dabo?

XIV.

A SILIUS.

Silius, honneur des vierges de Castalie, toi qui peins à grands traits les parjures, la fureur d'un peuple barbare, et les ruses perfides d'Annibal; toi qui fais succomber l'inconstant Carthaginois sous les armes de l'immortel Scipion l'Africain; oublie un instant ton austère gravité, dans ce mois de décembre, où le jeu promène çà et là ses caprices charmans, où le bruit des cornets incertains retentit de toutes parts, où la galerie des joueurs voit rouler des dés infidèles; époque si favorable aux loisirs de nos muses! lis, non pas d'un œil sévère, mais indulgent, ces feuillets empreints de malice et de volupté. Peut-être ainsi le tendre Catulle osa envoyer au grand Virgile le moineau qu'il avait chanté.

XV.

A CÉCILIANUS.

J'ai refusé hier, Cécilianus, de te prêter mille sesterces pour six ou sept jours; mais, sous le prétexte de l'arrivée d'un ami, tu demandes à m'emprunter un bassin et quelques vases. Es-tu fou, ou crois-tu que je le sois, mon ami? Je ne t'ai pas donné mille sesterces, et je t'en donnerais cinq mille!

XVI.

IN GALLUM.

Privignum non esse tuæ te, Galle, novercæ
  Rumor erat, conjux dum fuit illa patris.
Non tamen hoc poterat vivo genitore probari.
  Jam nusquam pater est, Galle; noverca domi est.
Magnus ab infernis revocetur Tullius umbris,
  Et te defendat Regulus ipse licet,
Non potes absolvi : nam quæ non desinit esse
  Post patrem, nunquam, Galle, noverca fuit.

XVII.

AD PAULUM.

Facere in Lyciscam, Paule, me jubes versus,
Quibus illa lectis rubeat, et sit irata.
O Paule, malus es : irrumare vis solus.

XVIII.

DE PUERO PER STIRIAM CADENTEM JUGULATO.

Qua vicina pluit Vipsanis porta columnis,
  Et madet assiduo lubricus imbre lapis,

XVI.

CONTRE GALLUS.

Gallus, tu n'étais pas seulement le beau-fils de ta belle-mère, tant que ton père a vécu, si j'en crois la chronique; cependant il n'y avait alors aucune preuve du fait. Ton père n'est plus, Gallus, et ta belle-mère demeure toujours avec toi. Dût l'éloquent Tullius revenir du séjour des ombres, dût Regulus lui-même se charger de ta défense, rien ne saurait te faire absoudre; car celle qui, depuis la mort de ton père, n'a pas cessé d'être ta belle-mère, ne le fut jamais assurément.

XVII.

A PAULUS.

Tu m'engages, Paulus, à composer contre Lycisca des vers qui la fassent rougir et excitent sa colère. Ah! Paulus, tu es un perfide. Tu veux être seul son..... *amant*.

XVIII.

SUR UN JEUNE HOMME TUÉ PAR LA CHUTE D'UN GLAÇON.

Sous la porte voisine du portique de Vipsanus, à l'endroit où ses colonnes de marbre poli sont continuel-

In jugulum pueri, qui roscida templa subibat,
Decidit hyberno prægravis unda gelu :
Quumque peregisset miseri crudelia fata,
Tabuit in calido vulnere mucro tener.
Quid non sæva sibi voluit fortuna licere?
Aut ubi mors non est, si jugulatis, aquæ?

XIX.

DE ENDROMIDE.

Hanc tibi Sequanicæ pinguem textricis alumnam,
Quæ Lacedæmonium barbara nomen habet,
Sordida, sed gelido non aspernanda Decembri
Dona, peregrinam mittimus endromida :
Seu lentum ceroma teris, tepidumve trigona,
Sive harpasta manu pulverulenta rapis;
Plumea seu laxi partiris pondera follis;
Sive levem cursu vincere quæris Atham :
Ne madidos intret penetrabile frigus in artus,
Neve gravis subita te premat Iris aqua.
Ridebis ventos hoc munere tectus et imbres :
Nec sic in Tyria sindone tutus eris.

---

lement mouillées de l'eau qui s'écoule, un fragment de cette eau glacée par l'hiver tomba sur la gorge d'un jeune homme qui entrait dans ce temple humide; après avoir précipité les tristes destins du malheureux, le poignard amolli s'est fondu dans la blessure brûlante qu'il avait causée. Quels jeux cruels n'a-t-on pas à redouter de la fortune, si l'eau, qui n'est point un instrument de mort, peut aussi nous étrangler!

XIX.

SUR UNE ENDROMIDE.

Je t'envoie l'ouvrage grossier d'une ouvrière de la Gaule Séquanaise, ouvrage qui, tout barbare qu'il est, conserve un nom lacédémonien; c'est un présent de peu d'apparence, mais qui n'est point à dédaigner par un froid de décembre; reçois ce vêtement étranger, cette endromide. Soit que tu luttes lentement contre le céroma, soit que tu t'échauffes avec le trigon, que tu enlèves avec la main le harpaste poudreux, que tu t'adonnes à l'exercice du ballon gonflé de plumes, ou que tu veuilles vaincre à la course le léger Athas, cet habit empêchera le froid pénétrant de se glisser dans tes membres mouillés; avec lui, tu ne craindras pas les torrens d'eau que verse tout à coup l'Iris; avec mon présent, tu braveras les vents et la pluie: une écharpe d'étoffe de Tyr ne serait pas pour toi un semblable préservatif.

XX.

DE CÆRELLIA ET GELLIA.

Dicit se vetulam, quum sit Cærellia puppa :
  Puppam se dicit Gellia, quum sit anus.
Ferre nec hanc possis, possis, Colline, nec illam :
  Altera ridicula est, altera putidula.

XXI.

DE SELIO.

Nullos esse Deos, inane cœlum
Affirmat Selius, probatque; quod se
Factum, dum negat hoc, videt beatum.

XXII.

DE CLEOPATRA UXORE.

Primos passa toros, et adhuc placanda marito,
  Merserat in nitidos se Cleopatra lacus,
Dum fugit amplexus : sed prodidit unda latentem;
  Lucebat totis quum tegeretur aquis.
Condita sic puro numerantur lilia vitro :
  Sic prohibet teneras gemma latere rosas.

XX.

SUR CÉRELLIA ET GELLIA.

Cérellia se dit vieille, et elle n'est qu'un enfant : Gellia, la vieille, veut se faire passer pour un enfant. Tu ne pourrais, Collinus, supporter ni l'une ni l'autre; car Gellia est ridicule, et Cérellia prétentieuse.

XXI.

SUR SELIUS.

Selius affirme qu'il n'y a point de dieux, que le ciel est une chimère, et il veut prouver tout cela; puis, après de pénibles efforts, quand il a tout nié, il se croit très-heureux.

XXII.

SUR CLÉOPATRE, SON ÉPOUSE.

Après les premières attaques de l'amour, encore irritée contre son vainqueur, Cléopâtre s'était plongée dans un bain d'eau limpide, pour fuir mes caresses; mais l'onde, où elle croit se cacher, la trahit; elle en est enveloppée, et brille d'un plus vif éclat. Ainsi les lis renfermés sous un verre diaphane se comptent plus facilement; ainsi le cristal défend à la rose de cacher ses charmes. Je m'élance au bain, et, au sein des eaux, je

Insilui, mersusque vadis, luctantia carpsi
Basia : perspicuæ plus vetuistis aquæ.

XXIII.

AD THALIAM, DE BRUTIANO.

Dum tu lenta nimis, diuque quæris,
Quis primus tibi, quisve sit secundus;
Graium quisve epigramma comparabit;
Palmam Callimachus, Thalia, de se
Facundo dedit ipse Brutiano.
Qui si Cecropio satur lepore,
Romanæ sale luserit Minervæ,
Illi me facias, precor, secundum.

XXIV.

DE LYCORI, AD FABIANUM.

Omnes, quas habuit, Fabiane, Lycoris amicas
Extulit; uxori fiat amica meæ.

XXV.

DE LITORIBUS ALTINI ET AQUILEIA.

Æmula Baianis Altini litora villis,
Et Phaethontei conscia silva rogi;

cueille les baisers qu'elle veut me disputer. Onde transparente, tu ne m'as pas permis d'oser davantage.

XXIII.

A THALIE, SUR BRUTIANUS.

Tandis que, trop long-temps incertaine, tu balances à assigner le premier et le second rang ; tandis que tu hésites à décerner la palme de l'épigramme grecque, Callimaque lui-même couronne son vainqueur dans l'élégant Brutianus. Si, las de cultiver avec grâce les Muses du pays de Cécrops, il se livrait au badinage de la Minerve romaine, accorde-moi la faveur d'être le second après lui.

XXIV.

SUR LYCORIS, A FABIANUS.

Lycoris a mis au tombeau toutes les amies qu'elle a eues : puisse-t-elle devenir l'amie de ma femme !

XXV.

SUR LES RIVAGES D'ALTINUM ET SUR AQUILÉE.

Rivages de l'Altinum, aussi délicieux que les belles campagnes de Baïes, bois qui vis le bûcher de Phaéthon,

Quæque Antenoreo Dryadum pulcherrima Fauno
　Nupsit ad Euganeos sola puella lacus;
Et tu Ledæo felix Aquileia Timavo,
　Hic ubi septenas Cyllarus hausit aquas;
Vos eritis nostræ portus requiesque senectæ,
　Si juris fuerint otia nostra sui.

XXVI.

AD POSTHUMUM.

Quod te mane domi toto non vidimus annò,
　Vis dicam, quantum, Posthume, perdiderim?
Tricenos, puto, bis; vicenos ter, puto, nummos.
　Ignosces; togulam, Posthume, pluris emo.

XXVII.

AD CÆSAREM AUGUSTUM DOMITIANUM.

Sæpe meos laudare soles, Auguste, libellos.
　Invidus ecce negat : non minus ergo soles.
Quid, quod honorato non sola voce dedisti,
　Non alius poterat quæ dare dona mihi?
Ecce iterum nigros corrodit lividus ungues.
　Da, Cæsar, tanto tu magis, ut doleat.

vous, la plus belle des Dryades, que le Faune de la ville d'Anténor prit pour seule et unique épouse auprès des lacs Euganiens; et vous, Aquilée, fécondée par les eaux du Timave, qui reçut les fils de Léda, et permit à Cyllarus de puiser l'onde de ses sept embouchures, vous serez le port et l'asile de ma vieillesse, si quelque jour mes loisirs sont libres à jamais.

XXVI.

A POSTHUMUS.

Pour n'avoir pas été te saluer, le matin, pendant le cours de l'année, veux-tu, Posthumus, que je te dise combien j'ai perdu? deux fois trente, et trois fois vingt sesterces, je pense. Tu m'excuseras, Posthumus; la moindre toge me coûte plus cher.

XXVII.

A CÉSAR AUGUSTE DOMITIEN.

Auguste, tu fais souvent l'éloge de mes œuvres; mes envieux prétendent que cela est faux; toutefois tu continues; et même, après m'avoir honoré de tes louanges, tu me combles de présens que tout autre que toi ne pourrait pas me faire. Eh! ne voilà-t-il pas que l'envie ronge encore ses ongles noirs. César, accable-moi de dons, pour qu'elle en meure de dépit.

XXVIII.

AD CHLOEN.

Donasti tenero, Chloe, Luperco
Hispanas, Tyriasque, coccinasque,
Et lotam tepido togam Galeso,
Indos sardonychas, Scythas smaragdos,
Et centum dominos novæ monetæ,
Et quidquid petit usque et usque donas.
Væ, glabraria, væ tibi, misella :
Nudam te statuet tuus Lupercus.

XXIX.

AD PUDENTEM.

Obstat, care Pudens, nostris sua turba libellis;
Lectoremque frequens lassat et implet opus.
Rara juvant : primis sic major gratia pomis;
Hybernæ pretium sic meruere rosæ :
Sic spoliatricem commendat fastus amicam,
Janua nec juvenem semper aperta tenet.
Sæpius in libro memoratur Persius uno,
Quam levis in tota Marsus *Amazonide*.
Tu quoque de nostris releges quemcumque libellis,
Esse puta solum : sic tibi pluris erit.

XXVIII.

A CHLOÉ.

Chloé, tu as donné au tendre Lupercus des étoffes d'Espagne, de Tyr, de l'écarlate, et une toge lavée dans les eaux tièdes du Galèse, des sardoines de l'Inde, des émeraudes de Scythie, cent pièces d'or frappées nouvellement à l'effigie de notre maître : tout ce qu'il demande, tu le lui accordes, tu le lui prodigues. Malheur à toi, pauvre brebis tondue ! malheur à toi, pauvrette ! ton cher Lupercus te laissera toute nue.

XXIX.

A PUDENS.

Le grand nombre de mes vers leur est nuisible, mon cher Pudens; des ouvrages trop multipliés fatiguent et rassasient le lecteur. Les choses rares sont plus agréables: ainsi les fruits précoces sont plus sûrs de plaire; ainsi les roses d'hiver ont plus de charme et de prix. Le faste d'une maîtresse qui ruine ses adorateurs est pour elle un titre de recommandation; et la porte qui s'ouvre à tout venant ne retient pas toujours la jeunesse. Perse a plus de réputation, pour un seul petit livre, que le fade Marsus pour toute son *Amazonide*. Aussi, toi, quand tu liras une de mes pièces de vers, figure-toi qu'elle est la seule, et tu lui accorderas plus d'estime.

XXX.

AD PISCATOREM.

Baiano procul a lacu monemus,
Piscator, fuge, ne nocens recedas.
Sacris piscibus hæ natantur undæ,
Qui norunt dominum, manumque lambunt
Illam, qua nihil est in orbe majus.
Quid, quod nomen habent, et ad magistri
Vocem quisque sui venit citatus?
Hoc quondam Libys impius profundo,
Dum prædam calamo tremente ducit,
Raptis luminibus repente cæcus
Captum non potuit videre piscem :
Et nunc sacrilegos perosus hamos,
Baianos sedet ad lacus rogator.
At tu, dum potes, innocens recede,
Jactis simplicibus cibis in undas,
Et pisces venerare dedicatos.

XXXI.

AD HIPPODAMUM.

Quod cupis in nostris dicique legique libellis;
Et nonnullus honos creditur iste tibi :

XXX.

A UN PÊCHEUR.

Pêcheur, éloigne-toi du lac de Baïes; tu pourrais devenir coupable : le poisson qui nage dans ces ondes est sacré; il connaît son maître, et vient lécher cette main qui n'a pas d'égale dans l'univers. Ajouterai-je que chacun de ces poissons a son nom, et qu'il accourt rapidement à la voix de son maître? Un Libyen impie osa un jour jeter dans cette eau sa ligne tremblante et en tirer sa proie; mais, frappé d'aveuglement, il perdit tout à coup l'usage de ses yeux, et ne put voir le poisson qu'il avait pris; aujourd'hui, détestant ses hameçons sacrilèges, il se tient sur le rivage de Baïes, mendiant quelque secours. Toi, pêcheur, tandis que tu le peux encore, retire-toi innocent; jette dans ces eaux des alimens salutaires, et respecte des poissons consacrés à un dieu.

XXXI.

A HIPPODAMUS.

Tu désires que ton nom soit prononcé et lu dans mes ouvrages; et tu penses qu'il y aurait là pour toi

Ne valeam, si non res est gratissima nobis,
Et volo te chartis inseruisse meis.
Sed tu nomen habes averso fonte sororum
Impositum, mater quod tibi dura dedit:
Quod nec Melpomene, quod nec Polyhymnia possit,
Nec pia cum Phœbo dicere Calliope.
Ergo aliquod gratum Musis tibi nomen adopta:
Non semper belle dicitur Hippodamus.

XXXII.

DE APE ELECTRO INCLUSA.

Et latet, et lucet Phaethontide condita gutta,
Ut videatur apis nectare clausa suo.
Dignum tantorum pretium tulit illa laborum.
Credibile est ipsam sic voluisse mori.

XXXIII.

AD SOSIBIANUM.

Plena laboratis habeas quum scrinia libris,
Emittis quare, Sosibiane, nihil?
Edent hæredes, inquis, mea carmina: quando?
Tempus erat jam te, Sosibiane, legi.

une sorte d'honneur. Que je perde la santé, si ce ne serait pour moi la chose la plus agréable, et si je ne voudrais t'avoir cité dans mes vers. Mais tu portes un nom rebelle aux efforts des neuf sœurs, qu'une mère peu délicate t'a donné; un nom que Melpomène, Polymnie, la pieuse Calliope, et Phébus avec elles, ne sauraient prononcer. Adopte donc un nom qui puisse plaire aux Muses; on ne réussit pas toujours à placer celui d'Hippodamus.

XXXII.

SUR UNE ABEILLE DANS UN MORCEAU D'AMBRE.

Elle est renfermée et brille encore au milieu de la goutte produite par les larmes des sœurs de Phaéthon, cette abeille qui semble s'être emprisonnée dans son nectar. Elle a reçu le prix de ses travaux importans, et l'on peut croire qu'elle a choisi elle-même ce genre de mort.

XXXIII.

A SOSIBIANUS.

Tes tablettes sont remplies d'ouvrages que tu as composés : pourquoi ne publies-tu rien, Sosibianus? — Mes héritiers, dis-tu, se chargeront de ce soin. — Quand donc? Il est temps qu'on te lise, Sosibianus.

XXXIV.

AD ATTALUM.

Sordida quum tibi sit, verum tamen, Attale, dicit,
Quisquis te niveam dicit habere togam.

XXXV.

DE PUGNA DAMARUM.

Frontibus adversis molles concurrere damas
Vidimus, et fati sorte jacere pari.
Spectavere canes prædam, stupuitque superbus
Venator, cultro nil superesse suo.
Unde leves animi tanto caluere furore?
Sic pugnant tauri, sic cecidere viri.

XXXVI.

AD OLUM.

Cana est barba tibi; nigra est coma : tingere barbam
Non potes, hæc causa est; sed potes, Ole, comam.

XXXIV.

A ATTALUS.

Bien que ta toge soit fort sale, Attalus, celui-là cependant dit la vérité, qui prétend que ta robe est blanche comme la neige.

XXXV.

SUR UN COMBAT DE DAIMS.

Nous avons vu des daims timides combattre l'un contre l'autre, et périr du même coup. Les chiens ont considéré cette proie perdue pour eux, et le superbe chasseur s'est étonné de n'avoir plus rien à frapper. Comment tant de fureur a-t-elle enflammé de si faibles courages? On eût dit une lutte de taureaux, un combat à mort entre guerriers.

XXXVI.

A OLUS.

Ta barbe est blanche, et tes cheveux sont noirs; tu ne peux teindre ta barbe, Olus; voilà le motif de ce contraste; mais tu teins facilement ta chevelure.

XXXVII.

AD AFRUM.

Centum Coranus, et ducenta Mancinus,
Trecenta debet Titius, hoc bis Albinus,
Decies Sabinus, alterumque Serranus;
Ex insulis fundisque tricies soldum,
Ex pecore redeunt ter ducena Parmensi :
Totis diebus, Afer, hoc mihi narras :
Et teneo melius ista, quam meum nomen.
Numeres oportet aliquid, ut pati possim :
Quotidianam refice nauseam nummis.
Audire gratis, Afer, ista non possum.

XXXVIII.

AD GALLAM.

Galla, nega : satiatur amor, nisi gaudia torquent :
Sed noli nimium, Galla, negare diu.

XXXIX.

AD CHARINUM.

Argenti genus omne comparasti,
Et solus veteres Myronis artes,

XXXVII.

A AFER.

Coranus me doit cent mille sesterces, Mancinus deux cent mille, Titius trois cent mille, Albinus deux fois cette somme, Sabinus un million, et Serranus deux millions de sesterces : mes domaines, qui forment comme autant d'îles, et mes biens-fonds, me donnent un revenu de trois millions de sesterces; mes troupeaux du Parmesan me rapportent trois fois deux cent mille sesterces; voilà ce que tu me racontes sans cesse, Afer, et je sais cela mieux que mon nom même. Il faut me compter quelque argent, si tu veux que je supporte de tels récits. Dissipe avec de l'or les nausées que tu me causes chaque jour. Afer, je ne puis entendre gratis tous tes contes.

XXXVIII.

A GALLA.

Refuse-moi, Galla : l'amour s'éteint, lorsque les plaisirs ne sont pas mêlés de tourmens : mais ne va pas prolonger trop long-temps la résistance.

XXXIX.

A CHARINUS.

Tu as acheté mille objets en argent; seul tu possèdes les antiques chefs-d'œuvre de Myron, les mer-

Solus Praxitelis manus, Scopæque,
Solus Phidiaci toreuma cæli,
Solus Mentoreos habes labores.
Nec desunt tibi vera Gratiana,
Nec quæ Callaico linuntur auro,
Nec mensis anaglypta de paternis.
Argentum tamen inter omne, miror,
Quare non habeas, Charine, purum.

XL.

AD POSTHUMUM.

Atria Pisonum stabant cum stemmate toto,
Et docti Senecæ ter numeranda domus;
Prætulimus tantis solum te, Posthume, regnis :
Pauper eras, et eques, sed mihi consul eras.
Tecum ter denas numeravi, Posthume, brumas :
Communis nobis lectus et unus erat.
Jam donare potes, jam perdere, plenus honorum,
Largus opum : exspecto, Posthume, quid facias.
Nil facis : et serum est alium mihi quærere regem.
Hoc, fortuna, placet? Posthumus imposuit.

---

veilles de la main de Praxitèle, de Scopas; les beaux vases que ciselait Phidias n'appartiennent qu'à toi. Seul, tu as tous les travaux de Mentor. Tu as su te procurer les véritables ouvrages de Gratianus; on voit chez toi les vases dorés de la Galice, et la vaisselle ciselée en relief qui ornait la table de tes aïeux. Mais au milieu de toute cette argenterie, je m'étonne, Charinus, qu'aucune de ces pièces n'ait conservé sa pureté.

XL.

A POSTHUMUS.

Le péristyle du palais des Pisons étalait une longue suite de titres de noblesse; le même éclat brillait chez le docte Sénèque, dont le nom mérite un triple hommage; Posthumus, je t'ai préféré seul à ces personnages illustres, j'ai presque dit à ces rois. Tu étais pauvre, et simple chevalier; mais, pour moi, tu valais un consul. Avec toi, Posthumus, j'ai compté trente hivers; nous n'avions qu'un lit, nous le partagions ensemble; à présent, au faîte des honneurs, comblé de richesses, tu peux donner, dissiper même, Posthumus; j'attends ce que tu vas faire. Quoi! rien? Cependant il est trop tard pour que je cherche un autre souverain. Fortune, voilà de tes caprices! Posthumus m'a trompé.

XLI.

IN MALE RECITANTEM.

Quid recitaturus circumdas vellera collo?
  Conveniunt nostris auribus illa magis.

XLII.

AD FLACCUM.

Si quis forte mihi posset præstare roganti;
  Audi, quem puerum, Flacce, rogare velim.
Niliacis primum puer is nascatur in oris:
  Nequitias tellus scit dare nulla magis.
Sit nive candidior: namque in Mareotide fusca
  Pulchrior est, quanto rarior iste color.
Lumina sideribus certent, mollesque flagellent
  Colla comæ: tortas non amo, Flacce, comas.
Frons brevis, atque modus breviter sit naribus uncis;
  Pæstanis rubeant æmula labra rosis.
Sæpe et nolentem cogat, nolitque volentem:
  Liberior domino sæpe sit ille suo.
Et timeat pueros, excludat sæpe puellas;
  Vir reliquis, uni sit puer ille mihi.
Jam scio, nec fallis; nam me quoque judice verum est:
  Talis erat, dices, noster Amazonicus.

XLI.

CONTRE UN MAUVAIS LECTEUR.

Pourquoi, lorsque tu vas lire, entourer de laine ton cou? c'est plutôt à nos oreilles qu'il faudrait en mettre.

XLII.

A FLACCUS.

Si quelqu'un était à même de répondre à mes désirs, écoute, Flaccus, comme je voudrais que fût mon jeune ami (*mon mignon*). D'abord il aura vu le jour sur les rives du Nil; point de pays où la volupté soit plus brûlante. Il sera plus blanc que la neige; car, aux bords du lac Méris, où la couleur brune domine, la blancheur est plus belle, en ce qu'elle y est plus rare. Ses yeux, par leur éclat, le disputeront aux astres; sa chevelure flexible retombera mollement sur son cou; je n'aime pas, Flaccus, les cheveux crépus. Il aura le front bas, et le nez légèrement aquilin. Rivales des roses de Pestum, ses lèvres en auront l'incarnat. Souvent il exigera mes caresses, quand je ne le voudrai pas; il me résistera, quand je réclamerai les siennes. Il sera souvent plus libre que son maître. Il redoutera les complaisans et écartera les femmes. Homme pour les autres, pour moi seul il sera mignon. — Je connais ce modèle. — Tu ne te trompes pas. — Tout, à mon avis, est exact dans ce portrait. Tel était, diras-tu, mon cher Amazonicus.

XLIII.

IN CORACINUM.

Non dixi, Coracine, te cinædum :
Non sum tam temerarius, nec audax,
Nec mendacia qui loquar libenter.
Si dixi, Coracine, te cinædum,
Iratam mihi Pontiæ lagenam,
Iratum calicem mihi Metili.
Juro per Syrios tibi tumores,
Juro per Berecynthios furores.
Quod dixi tamen, hoc leve et pusillum est :
Quod notum est, quod et ipse non negabis;
Dixi te, Coracine, cunnilingum.

XLIV.

DE VESUVIO MONTE.

Hic est pampineis viridis modo Vesvius umbris :
Presserat hic madidos nobilis uva lacus.
Hæc juga, quam Nysæ colles, plus Bacchus amavit :
Hoc nuper Satyri monte dedere choros.
Hæc Veneris sedes, Lacedæmone gratior illi :
Hic locus Herculeo nomine clarus erat.
Cuncta jacent flammis, et tristi mersa favilla :
Nec Superi vellent hoc licuisse sibi.

XLIII.

CONTRE CORACINUS.

Coracinus, je ne t'ai point appelé un débauché contre nature. Je ne suis ni assez téméraire ni assez audacieux pour faire, de gaîté de cœur, un mensonge. Si j'ai dit que tu te prostitues, Coracinus, qu'on m'oblige à vider le philtre redoutable de Pontia, ou la coupe terrible de Metilus. Je jure les fureurs des mystères d'Isis, les transports des fêtes de Bacchus, que ce que j'ai dit est une bagatelle, un rien, connu de tout le monde, et que tu ne nieras pas toi-même. J'ai dit, Coracinus, qu'avec les femmes tu as la langue bien complaisante.

XLIV.

SUR LE VÉSUVE.

Le voilà, ce Vésuve dont des pampres verts ombrageaient tout-à-l'heure la cime : un raisin généreux y versait ses trésors dans d'humides réservoirs. Voilà ces coteaux que Bacchus préférait aux collines de Nysa. Naguère, sur ce mont, les Satyres formaient des danses rapides. C'était la demeure de Vénus, séjour qu'elle affectionnait plus encore que Lacédémone. Hercule avait par son nom illustré ces lieux. Les flammes ont tout détruit, tout est abîmé dans un affreux embrasement; et les dieux voudraient n'avoir pas eu cette fatale puissance.

XLV.

VOTUM PARTHENII AD PHŒBUM PRO BURRO FILIO.

Hæc tibi pro nato plena dat lætus acerra,
Phœbe, Palatinus munera Parthenius;
Ut qui prima novo signat quinquennia lustro,
Impleat innumeras Burrus Olympiadas.
Fac rata vota patris : sic te tua diligat arbor,
Gaudeat et certa virginitate soror :
Perpetuo sic flore mices : sic denique non sint
Tam longæ Bromio, quam tibi, Phœbe, comæ.

XLVI.

DE SABELLO.

Saturnalia divitem Sabellum
Fecerunt : merito tumet Sabellus;
Nec quemquam putat esse, prædicatque
Inter causidicos beatiorem.
Hos fastus animosque dat Sabello
Farris semodius, fabæque fressæ,
Et thuris piperisque tres selibræ,
Et Lucanica ventre cum Falisco,
Et nigri Syra defruti lagena,
Et ficus Libyca gelata testa,

XLV.

VŒU DE PARTHENIUS A PHÉBUS, POUR BURRUS SON FILS.

Parthenius, officier du palais, t'offre, ô Phébus! ces présens en faveur de son fils. Il s'empresse de verser à grands flots ces parfums sur tes autels. Que Burrus, parvenu dans ce jour à son troisième lustre, remplisse de nombreuses olympiades. Exauce les vœux d'un père : puisse Daphné, devenue ton arbre chéri, brûler pour toi d'un amour constant! puisse ta sœur jouir d'une virginité inaltérable! que la fleur de ta jeunesse soit toujours brillante! que jamais la chevelure de Bromius n'égale en longueur celle de Phébus!

XLVI.

SUR SABELLUS.

Les Saturnales ont fait de Sabellus un homme opulent; il en est tout fier, et ce n'est pas sans motif: il ne croit pas, et il le dit bien haut, qu'aucun de nos avocats soit plus heureux que lui. Ce qui donne à Sabellus cet orgueil, cette forfanterie, c'est un demi-muid de farine, ce sont des fèves dépouillées de leurs cosses, trois demi-livres d'encens et de poivre, des mortadelles de la Lucanie, des saucissons du pays des Falisques, une bouteille de Syrie pleine de vin cuit, des figues confites dans un vase de Libye, des ognons, des huîtres, du fromage. Un client du Picenum lui a envoyé aussi un petit baril d'olives; Sabellus a reçu encore une cruche

Cum bulbis, cochleisque, caseoque.
Piceno quoque venit a cliente
Parcæ cistula non capax olivæ,
Et crasso figuli polita cælo
Septenaria synthesis Sagunti;
Hispanæ luteum rotæ toreuma,
Et lato variata mappa clavo.
Saturnalia fructuosiora
Annis non habuit decem Sabellus.

XLVII.

DE PHAETHONTE.

Encaustus Phaethon tabula depictus in hac est.
Quid tibi vis, dipyron qui Phaethonta facis?

XLVIII.

IN PAPILUM.

Percidi gaudes : percisus, Papile, ploras.
Cur, quæ vis fieri, Papile, facta doles?
Pœnitet obscœnæ pruriginis? an magis illud
Fles, quod percidi, Papile, desieris?

---

de terre fabriquée grossièrement au tour par un potier espagnol, et qui contient sept mesures de vin de Sagonte; enfin un laticlave de diverses couleurs. En dix ans, Sabellus n'avait pas eu de Saturnales si productives.

XLVII.

SUR UN PHAÉTHON.

Phaéthon est peint dans ce tableau à l'encaustique : que fais-tu donc, artiste? c'est brûler deux fois Phaéthon.

XLVIII.

CONTRE PAPILUS.

Tu te plais à être le patient en amour, Papilus, et tu pleures ensuite de ta blessure. Pourquoi, lorsque la chose que tu désirais est faite, témoigner des regrets? Te repens-tu de ta jouissance impure? ou te plains-tu de ce qu'elle a cessé si tôt?

XLIX.

AD FLACCUM.

Nescis, crede mihi, quid sint epigrammata, Flacce,
Qui tantum lusus illa, jocosque putas.
Ille magis ludit, qui scribit prandia sævi
Tereos, aut cœnam, crude Thyesta, tuam;
Aut puero liquidas aptantem Dædalon alas,
Pascentem Siculas aut Polyphemon oves.
A nostris procul est omnis vesica libellis:
Musa nec insano syrmate nostra tumet.
Illa tamen laudant omnes, mirantur, adorant.
Confiteor: laudant illa, sed ista legunt.

L.

IN THAIDEM.

Quid me, Thai, senem subinde dicis?
Nemo est, Thai, senex ad irrumandum.

LI.

AD CÆCILIANUM.

Quum tibi non essent sex millia, Cæciliane,
Ingenti late vectus es hexaphoro.

XLIX.

A FLACCUS.

Crois-moi, Flaccus, tu ne sais pas ce que c'est que des épigrammes. Tu les traites de plaisanteries, de bagatelles. — Il y a, dis-tu, bien plus de jeu d'esprit à décrire les repas du barbare Térée, les festins du cruel Thyeste; à chanter Dédale attachant à son fils des ailes de cire, ou à montrer Polyphême faisant paître ses brebis sur les rivages de la Sicile. — Loin de mes écrits toute sorte d'enflure, ma muse ne revêt pas avec orgueil l'extravagant manteau des tragiques. — Cependant tout le monde loue, admire, adore les grandes compositions du théâtre. — J'en conviens, elles ont des louanges; mais les miennes ont des lecteurs.

L.

CONTRE THAIS.

Pourquoi, Thaïs, me répéter que je suis vieux? Thaïs, on n'est jamais vieux pour faire des libations au temple de la volupté.

LI.

A CÉCILIANUS.

Tu n'avais pas six mille sesterces, Cécilianus, et tu te faisais porter dans un vaste hexaphore : depuis que

Postquam bis decies tribuit Dea cæca, sinumque
  Ruperunt nummi, factus es ecce pedes.
Quid tibi pro meritis, et tantis laudibus optem?
  Di reddant sellam, Cæciliane, tibi.

LII.

IN HEDYLUM.

Gestari junctis nisi desinis, Hedyle, capris,
  Qui modo ficus eras, jam caprificus eris.

LIII.

AD COSMUM.

Hunc, quem sæpe vides inter penetralia nostræ
  Pallados, et templi limina, Cosme, novi
Cum baculo, peraque senem; cui cana, putrisque
  Stat coma, et in pectus sordida barba cadit;
Cerea quem nudi tegit uxor abolla grabati,
  Cui dat latratos obvia turba cibos;
Esse putas Cynicum, deceptus imagine falsa.
  Non est hic Cynicus, Cosme : quid ergo? canis.

---

l'aveugle déesse t'a donné deux millions de sesterces, et que tu plies sous le poids de ton or, te voilà devenu piéton. Que faut-il te souhaiter pour ce rare mérite, pour cette glorieuse modestie? Que les dieux, Cécilianus, te rendent ta litière.

LII.

CONTRE HEDYLUS.

Si tu ne cesses, Hedylus, de te faire porter par deux chèvres accouplées, de figuier que tu étais, tu deviendras figuier sauvage.

LIII.

A COSMUS.

Cet homme que tu vois souvent dans l'intérieur ou sur la porte du nouveau temple de Pallas, ce vieillard, armé d'un bâton, portant besace, dont les cheveux sont blancs et mal propres, sur la poitrine duquel tombe une barbe dégoûtante; cet homme revêtu d'une saie grasse qui le couvre la nuit sur son grabat dépouillé, auquel le peuple donne quelque nourriture arrachée par des aboiemens; sans doute, Cosmus, abusé par une fausse apparence, tu le prends pour un cynique. Ce n'est point un cynique. — Qu'est-ce donc? — Un chien.

LIV.

AD COLINUM.

O cui Tarpeias licuit contingere quercus,
  Et meritas prima cingere fronde comas!
Si sapis, utaris totis, Coline, diebus,
  Extremumque tibi semper adesse putes.
Lanificas nulli tres exorare puellas
  Contigit : observant, quem statuere, diem.
Divitior Crispo, Thrasea constantior ipso,
  Lautior et nitido sis Meliore licet;
Nil adicit penso Lachesis, fusosque sororum
  Explicat, et semper de tribus una secat.

LV.

AD LUCIUM.

Luci, gloria temporum tuorum,
Qui Graium veterem Tagumque nostrum
Arpis cedere non sinis disertis;
Argivas generatus inter urbes,
Thebas carmine cantet, aut Mycenas,
Aut claram Rhodon, aut libidinosæ
Ledæas Lacedæmonis palæstras.
Nos, Celtis genitos et ex Iberis,

LIV.

A COLINUS.

O toi qui méritas d'atteindre au chêne du Capitole, et de ceindre ton front de ses premières branches, Colinus, si tu sais être sage, jouis de la plénitude de tes jours, et songe sans cesse que le dernier est peut-être arrivé pour toi. Personne encore n'a pu fléchir les trois fileuses : elles sont inexorables, lorsque vient le terme qu'elles ont fixé. Quand tu serais plus riche que Crispus, plus impassible que Thraséas lui-même, plus élégant (*fashionable*) que le délicat Melior, Lachésis n'ajouterait rien pour cela à sa quenouille; elle dévide les fuseaux de ses sœurs, et toujours l'une des trois tranche le fil fatal.

LV.

A LUCIUS.

Lucius, la gloire de ton siècle, toi qui ne souffres pas que l'antique Graius et notre Tage le cèdent au séjour de Arpi la ville éloquente; que le poète, né au sein des cités de la Grèce, chante dans ses vers Thèbes ou Mycènes, la fameuse Rhodes, ou les palestres de Léda, célébrées dans la licencieuse Lacédémone : nous, enfans de la Celtique et de l'Ibérie, ne rougissons pas, dans des vers inspirés par la reconnaissance (ou *agréables*), d'exalter les noms quelque peu durs de notre terre natale. Parlons de Bilbilis, renommée par le métal cruel qu'elle produit, de

Nostræ nomina duriora terræ
Grato non pudeat referre versu :
Sævo Bilbilin optimam metallo,
Quæ vincit Chalybasque, Noricosque,
Et ferro Plateam suo sonantem,
Quam fluctu tenui, sed inquieto,
Armorum Salo temperator ambit :
Tutelamque, chorosque Rixamarum,
Et convivia festa Carduarum,
Et textis Peteron rosis rubentem,
Atque antiqua patrum theatra Rigas,
Et certos jaculo levi Silaos,
Turgentisque lacus, Petusiæque,
Et parvæ vada pura Vetonissæ,
Et sanctum Baradonis ilicetum,
Per quod vel piger ambulat viator;
Et quæ fortibus excolit juvencis
Curvæ Manlius arva Matinessæ.
Hæc tam rustica, delicate lector,
Rides nomina? rideas licebit.
Hæc tam rustica malo, quam Bituntum.

LVI.

IN GARGILIANUM.

Munera quod senibus, viduisque ingentia mittis,
Vis te munificum, Gargiliane, vocem?
Sordidius nihil est, nihil est te spurcius uno,
Qui potes insidias dona vocare tuas.

Bilbilis qui l'emporte sur les Chalybes et les Noriques; de Platea où retentit le bruit du fer qu'on y travaille, de Platea qu'entoure le Salon, dont les eaux peu volumineuses, mais agitées, servent à tremper les armes des guerriers; de Tutela, de Rixamare qu'embellissent la musique et les danses; de Cardua, aux fêtes et aux festins si vantés; de Peteron, où brille l'incarnat de mille bouquets de roses; de Rigas, où naguère nos aïeux avaient un théâtre; des habitans de Silas, habiles à lancer le javelot léger; du lac de Turgente; de Petusia et des ondes pures de la petite Vetonissa; et du bocage sacré où croissent les yeuses du Baradon, que le voyageur le plus paresseux traverse comme une promenade; et enfin de la plaine recourbée de Matinessa, que Manlius féconde avec ses taureaux vigoureux. Lecteur délicat, tu ris de tant de noms grossiers? ris à ton aise: tout rustiques qu'ils sont, je les préfère à Bitonte.

LVI.

CONTRE GARGILIANUS.

Parce que tu fais de riches dons à des vieillards et à des veuves, tu veux, Gargilianus, que je t'appelle généreux. Rien de plus sordide, de plus ignoble que toi, qui as l'impudence de donner à des pièges le nom de

Sic avidis fallax indulget piscibus hamus;
  Callida sic stultas decipit esca feras.
Quid sit largiri, quid sit donare, docebo,
  Si nescis : dona, Gargiliane, mihi.

LVII.

AD FAUSTINUM.

Dum nos blanda tenent lascivi stagna Lucrini,
  Et quæ pumiceis fontibus antra calent;
Tu colis Argivi regnum, Faustine, coloni,
  Quo te bis decimus ducit ab Urbe lapis.
Horrida sed fervent Nemeæi pectora monstri;
  Nec satis est, Baias igne calere suo.
Ergo, sacri fontes et litora grata, valete,
  Nympharum pariter Nereidumque domus.
Herculeos colles gelida vos vincite bruma;
  Nunc Tiburtinis cedite frigoribus.

LVIII.

IN GALLAM.

In tenebris luges amissum, Galla, maritum :
  Nam plorare pudet te, puto, Galla, virum.

présens. Ainsi l'hameçon trompeur attire les poissons avides ; ainsi une nourriture perfide abuse les hôtes des forêts. Je t'apprendrai, si tu l'ignores, ce que c'est qu'être grand et libéral : Gargilianus, envoie-moi quelque présent.

LVII.

A FAUSTINUS.

Tandis que je suis retenu dans le charmant séjour du lac Lucrin, si célèbre par ses voluptés, dont les antres sont échauffés par les sources que fait jaillir la pierre-ponce, tu occupes, Faustinus, le royal domaine du colon d'Argos, à vingt milles de Rome. Mais la poitrine redoutable du monstre de Némée est embrasée, et ce n'est pas assez pour Baïes de brûler de ses propres feux. Aussi je vous dis adieu, fontaines sacrées, séjour des Nymphes, et vous, délicieux rivages qu'habitent les Néréides. Au temps brumeux de l'hiver, vous l'emportez sur les collines consacrées à Hercule ; mais, dans cette saison, cédez à la fraîcheur que l'on respire à Tibur.

LVIII.

CONTRE GALLA.

Tu pleures dans les ténèbres ton époux que tu viens de perdre, Galla : c'est peut-être, Galla, que tu aurais honte de pleurer un homme.

LIX.

DE VIPERA ELECTRO INCLUSA.

Flentibus Heliadum ramis dum vipera serpit,
Fluxit in obstantem succina gemma feram;
Quæ dum miratur pingui se rore teneri,
Concreto riguit vincta repente gelu.
Ne tibi regali placeas, Cleopatra, sepulcro;
Vipera si tumulo nobiliore jacet.

LX.

DE CURIATIO.

Ardea solstitio, Castranaque rura petantur,
Quique Cleonæo sidere fervet ager;
Quum Tiburtinas damnet Curiatius auras,
Inter laudatas ad Styga missus aquas.
Nullo fata loco possis excludere; quum mors
Venerit, in medio Tibure Sardinia est.

LXI.

IN MANCINUM.

Donasse amicum tibi ducenta, Mancine,
Nuper superbo lætus ore jactasti.

LIX.

SUR UNE VIPÈRE ENFERMÉE DANS UN MORCEAU D'AMBRE.

Une vipère rampait sur les rameaux pleureurs des Héliades ; la perle liquide du succin la rencontre et coule sur le reptile. Étonnée de se voir retenue par une rosée visqueuse, soudain elle perd le mouvement, captive dans cet enduit glacé. Ne te glorifie pas, Cléopâtre, de ton royal sépulcre; car une vipère repose dans un tombeau plus noble que le tien.

LX.

SUR CURIATIUS.

Pendant le solstice, rendons-nous à Ardée, aux champs de Castranum, ou dans les plaines brûlées par l'astre de Cléonée. Curiatius a maudit le ciel de Tibur, lorsque, des eaux si vantées de ce séjour, il est descendu aux rives du Styx. Point de lieu sur la terre où l'on puisse éviter sa destinée : quand la mort vient, la Sardaigne est au milieu de Tibur même.

LXI.

CONTRE MANCINUS.

Gaîment et d'un air de triomphe, Mancinus, tu te vantais dernièrement qu'un ami t'avait gratifié de deux

Quartus dies est, in schola poetarum
Dum fabulamur, millibus decem dixti
Emptas lacernas munus esse Pompillæ;
Sardonycha verum, lineisque ter cinctum,
Duasque similes fluctibus maris gemmas
Dedisse Bassam Cæliamque jurasti.
Here, de theatro, Pollioue cantante,
Quum subito abires, dum fugis, loquebaris,
Hæreditatis tibi trecenta venisse;
Et mane centum, et post meridiem centum.
Quid tibi sodales fecimus mali tantum?
Miserere jam, crudelis, et sile tandem.
Aut, si tacere lingua non potest ista,
Aliquando narra, quod velimus audire.

LXII.

DE LYCORI.

Tibur in Herculeum migravit nigra Lycoris,
Omnia dum fieri candida credit ibi.

cent mille sesterces. Il y a quatre jours, en conversant, à l'assemblée des poètes, tu nous racontas que des habits, de la valeur de dix mille sesterces, étaient un présent de Pompilla. Tu fis serment que Bassa et Célia t'avaient donné une vraie sardoine à trois couleurs, et deux émeraudes imitant les eaux de la mer. Hier, à ta sortie précipitée du théâtre, au moment où Pollion chantait, tu nous apprenais, tout en courant, que tu venais d'hériter de trois cent mille sesterces; ce matin, c'était un autre héritage de cent mille; et, à midi, un troisième de cent mille encore. Quel mal si grand t'avons-nous donc fait, nous, tes amis? De grâce, cruel, garde le silence; ou, si ta maudite langue ne peut se taire, raconte-nous quelque jour une chose que nous ayons du plaisir à entendre.

LXII.

SUR LYCORIS.

La noire Lycoris est partie pour Tibur, ce séjour consacré à Hercule; elle s'imagine que là tout devient blanc comme neige.

LXIII.

DE CÆRELLIA.

Dum petit a Baulis mater Cærellia Baias,
Occidit insani crimine mersa freti.
Gloria quanta perit vobis! hæc monstra Neroni
Nec quondam jussæ præstiteratis aquæ.

LXIV.

DE HORTIS JULII MARTIALIS.

Juli jugera pauca Martialis,
Hortis Hesperidum beatiora,
Longo Janiculi jugo recumbunt :
Lati collibus imminent recessus;
Et planus modico tumore vertex
Cœlo perfruitur sereniore;
Et curvas nebula tegente valles
Solus luce nitet peculiari :
Puris leniter admoventur astris
Celsæ culmina delicata villæ.
Hinc septem dominos videre montes,
Et totam licet æstimare Romam,
Albanos quoque, Tusculosque colles,
Et quodcumque jacet sub urbe frigus,

LXIII.

SUR CÉRELLIA.

En passant de Bauli à Baïes, Cérellia, mère de famille, périt par un forfait des flots en courroux. Eaux redoutables, quelle gloire vous perdez! malgré l'ordre de Néron, vous ne fîtes pas pour lui ce prodige parricide.

LXIV.

SUR LES JARDINS DE JULES MARTIAL.

Jules Martial possède un petit nombre d'arpens, plus fortunés que les jardins des Hespérides; ils sont assis sur le prolongement du mont Janicule. De vastes retraites s'étendent sur le penchant de la colline, et, vers le sommet, une surface médiocrement haute et plane jouit d'un air plus doux, d'une lumière plus vive et qui lui est propre, tandis que des nuages obscurcissent les courbures des vallées. Le front gracieux de cette habitation élevée s'approche doucement des astres, sous un ciel toujours pur. De là on peut distinguer les sept montagnes qui règnent sur le monde, et apprécier Rome dans toute son étendue. On y découvre les coteaux d'Albe, ceux de Tusculum, tous les frais bocages situés au dessous de la ville, l'antique Fidènes, la petite Rubra, et les fertiles vergers d'Anna Perenna, qui se plaît lorsque coule le sang virginal. Là, près les voies Flaminia et Salaria, vous voyez circuler les litières, mais sans en en-

Fidenas veteres, brevesque Rubras,
Et quod virgineo cruore gaudet,
Annæ pomiferum nemus Perennæ.
Illic Flaminiæ Salariæque
Gestator patet, essedo tacente,
Ne blando rota sit molesta somno;
Quem nec rumpere nauticum celeusma,
Nec clamor valet helciariorum;
Quum sit tam prope Mulvius, sacrumque
Lapsæ per Tiberim volent carinæ.
Hoc rus (seu potius domus vocanda est)
Commendat dominus; tuam putabis;
Tam non invida, tamque liberalis,
Tam comi patet hospitalitate.
Credas Alcinoi pios penates,
Aut facti modo divitis Molorchi.
Vos nunc omnia parva qui putatis,
Centeno gelidum ligone Tibur,
Vel Præneste domate, pendulamque
Uni dedite Setiam colono;
Dum, me judice, præferantur istis
Juli jugera pauca Martialis.

LXV.

DE PHILÆNI.

Oculo Philænis semper altero plorat.
Quo fiat istud, quæritis, modo? lusca est.

---

tendre le bruit; le fracas des roues ne trouble point un paisible sommeil; il n'est interrompu ni par le sifflement des matelots, ni par les clameurs des porte-faix, malgré le voisinage du pont Mulvius, et la proximité des navires qui glissent rapidement sur la surface du Tibre sacré. Cette campagne, ou plutôt cette maison, comme il te plaira de l'appeler, se recommande encore par son maître; tu la croirais à toi, tant elle est inaccessible à l'envie, tant elle s'ouvre généreusement à la plus aimable hospitalité. Tu la prendrais pour les pénates religieux d'Alcinoüs, ou pour le temple de Molorchus, richement embelli depuis peu. Pour toi, qui regardes tous ces agrémens comme de peu d'importance, sillonne de cent charrues le sol toujours frais de Tibur et de Préneste, confie à un seul cultivateur tous les champs suspendus de Setia; moi je préfère à ces possessions le petit nombre d'arpens de Jules Martial.

LXV.

SUR PHILÉNIS.

Philénis ne pleure jamais que d'un œil. — Comment cela? dis-tu. — Elle est borgne.

LXVI.

AD LINUM.

Egisti vitam semper, Line, municipalem;
  Qua nihil omnino vilius esse potest.
Idibus, et raris togula est excussa kalendis;
  Duxit et æstates synthesis una decem.
Saltus aprum, campus leporem tibi misit inemptum;
  Silva graves turdos exagitata dedit.
Raptus flumineo venit de gurgite piscis;
  Vina rubens fudit non peregrina cadus.
Nec tener Argolica missus de gente minister,
  Sed stetit inculti rustica turba foci.
Villica vel duri compressa est nupta coloni,
  Incaluit quoties saucia vena mero.
Nec nocuit tectis ignis, nec Sirius agris;
  Nec mersa est pelago, nec fluit ulla ratis.
Supposita est blando nunquam tibi tessera talo;
  Alea sed parcæ sola fuere nuces.
Dic ubi sit decies, mater quod avara reliquit?
  Nusquam est : fecisti rem, Line, difficilem.

LXVI.

A LINUS.

Linus, tu as toujours mené une vie provinciale, la plus basse, la plus commune du monde. Aux ides seulement, quelquefois aux calendes, tu as déployé ta toge mesquine. Une seule robe de cérémonie t'a duré dix ans. Tes bois te fournissent le sanglier, tes terres le lièvre, sans qu'il t'en coûte rien. La forêt battue te procure des grives bien grasses. On te pêche à souhait du poisson de rivière. Tes tonneaux te versent un vin rouge qui n'est point étranger : tu ne tires pas de l'Argolide de jeunes esclaves; c'est une troupe de paysans grossiers qui se tient à tes ordres. Le dirai-je même? la rustique ménagère de ton lourd fermier t'offre ses robustes appas, toutes les fois que le vin a porté sa chaleur dans tes veines. Le feu n'a jamais consumé tes maisons, ni le Sirius desséché tes champs; aucun de tes vaisseaux n'a été englouti dans les ondes, ou plutôt tu n'en as aucun en mer; jamais les dés n'ont remplacé chez toi l'osselet inoffensif; tout ce que tu as exposé au hasard se réduit à quelques noix. Dis-nous donc ce qu'est devenu le million que t'a laissé une mère avare? — Il n'existe plus. — Tu as fait là, Linus, une chose incompréhensible.

LXVII.

IN PRÆTOREM.

Prætorem pauper centum sestertia Gaurus
  Orabat cana notus amicitia;
Dicebatque suis hæc tantum deesse trecentis,
  Ut posset Domino plaudere justus eques.
Prætor ait : Scis me Scorpo, Thalloque daturum;
  Atque utinam centum millia sola darem!
Ah pudet ingratæ, pudet ah male divitis arcæ!
  Quod non vis equiti, vis dare, Prætor, equo?

LXVIII.

AD SEXTUM.

Invitas centum quadrantibus, et bene cœnas.
  Ut cœnem invitor, Sexte, an ut invideam?

LXIX.

AD PAMPHILUM.

Tu Setina quidem semper, vel Massica ponis,
  Pamphile : sed rumor tam bona vina negat.

LXVII.

CONTRE PRÉTOR.

Lié avec Prétor de la plus vieille amitié, Gaurus, dans un besoin, lui demandait cent sesterces; cette somme, disait-il, manquait à trois cents qu'il avait déjà, pour lui faire obtenir légitimement le titre de chevalier, et par là le droit d'applaudir son maître. Prétor lui répond : « Tu sais que je dois en donner à Scorpus et à Thallus; et plût aux dieux que j'en eusse seulement cent mille à donner! » Ah! j'ai honte, oui j'ai honte de ce coffre-fort ingrat, et si mal-à-propos riche d'écus. Ce que tu refuses au chevalier, tu veux donc, Prétor, le donner au cheval?

LXVIII.

A SEXTUS.

Tu m'invites à table, pour m'y traiter au taux de la sportule, et toi tu fais un repas splendide. Est-ce pour souper, Sextus, que je suis invité, ou pour porter envie à tes bons morceaux?

LXIX.

A PAMPHILUS.

Pamphilus, tu sers toujours du vin de Setia ou de Massique; mais le bruit court que ton vin n'est pas aussi

Diceris hac factus cælebs quater esse lagena.
Nec puto, nec credo, Pamphile, nec sitio.

LXX.

DE AMMIANO AD MARONILLUM.

Nihil Ammiano, præter aridam restem
Moriens reliquit ultimis pater ceris.
Fieri putaret posse quis, Maronille,
Ut Ammianus mortuum patrem nollet?

LXXI.

AD SOPHRONIUM RUFUM.

Quæro diu totam, Sophroni Rufe, per Urbem,
Si qua puella neget; nulla puella negat.
Tanquam fas non sit, tanquam sit turpe negare,
Tanquam non liceat, nulla puella negat.
Casta igitur nulla est? castæ sunt mille. Quid ergo
Casta facit? non dat; non tamen illa negat.

bon qu'on le pense. On prétend que ces bouteilles t'ont rendu quatre fois au célibat. Je n'en crois rien, je n'en veux rien croire, Pamphilus; mais je n'ai pas soif.

LXX.

SUR AMMIANUS, A MARONILLUS.

Le père d'Ammianus, en mourant, ne lui a laissé, par ses dernières dispositions, qu'une corde bien sèche. Maronillus, qui aurait jamais pensé qu'Ammianus eût souhaité que son père ne fût pas mort?

LXXI.

A SOPHRONIUS RUFUS.

Depuis long-temps, Sophronius Rufus, je cherche dans Rome entière une jeune fille qui refuse; et jamais un refus!.... On dirait qu'il n'est pas permis, qu'il est honteux de refuser. Aucune jeune fille ne refuse; il semble qu'elle n'en ait pas le droit. Il n'y en a donc pas de chastes? — Il y en a mille. — Que fait alors celle qui est chaste? — Elle ne donne pas, et pourtant elle ne sait pas refuser.

LXXII.

AD QUINTUM.

Exigis, ut donem nostros tibi, Quinte, libellos.
Non habeo, sed habet bibliopola Tryphon.
Æs dabo pro nugis, et emam tua carmina sanus?
Non, inquis, faciam tam fatue. Nec ego.

LXXIII.

DE VESTINO.

Quum gravis extremas Vestinus duceret horas,
Et jam per Stygias esset iturus aquas;
Ultima volventes orabat pensa sorores,
Ut traherent parva stamina pulla mora,
Jam sibi defunctus, caris dum vivit amicis;
Moverunt tetricas tam pia vota Deas.
Tum largas partitus opes, a luce recessit;
Seque mori post hoc credidit ille senem.

LXXIV.

DE DAMIS.

Adspicis, imbelles tentent quam fortia damæ
Prœlia? tam timidis quanta sit ira feris?

LXXII.

A QUINTUS.

Tu exiges, Quintus, que je t'offre mes ouvrages. Je ne les ai point, mais le libraire Tryphon les a. — Je donnerais de l'argent pour des bagatelles! et, sans être fou, j'acheterais tes vers! je ne ferai pas, dis-tu, sottise pareille. — Ni moi.

LXXIII.

SUR VESTINUS.

Vestinus, malade, à l'approche de son heure fatale, et sur le point de traverser les eaux du Styx, conjurait les sœurs qui filaient leur dernière quenouille, de tirer un peu en longueur le fil noir de leur fuseau. Déjà mort pour lui-même, il demandait à vivre quelques instans pour ses chers amis: il émut, par des vœux si touchans, les inexorables déesses. Après avoir fait le partage de ses immenses richesses, il ferma les yeux à la lumière; et, dès-lors, il se persuada qu'il mourait de vieillesse.

LXXIV.

SUR DES DAIMS.

Vois avec quelle intrépidité de faibles daims s'élancent au combat! quelle fureur agite de si timides ani-

In mortem parvis concurrere frontibus ardent.
Vis, Cæsar, damis parcere? mitte canes.

LXXV.

DE NIGRINA.

O felix animo, felix, Nigrina, marito,
Atque inter Latias gloria prima nurus!
Te patrios miscere juvat cum conjuge census
Gaudentem socio, participique viro.
Arserit Evadne flammis injecta mariti,
Nec minor Alcestem fama sub astra ferat.
Tu melius: certo meruisti pignore vitæ,
Ut tibi non esset morte probandus amor.

LXXVI.

IN AVARUM AMICUM.

Millia misisti mihi sex, bis sena petenti;
Ut bis sena feram, bis duodena petam.

---

maux! ils brûlent d'engager une lutte à mort en heurtant leurs petits fronts. Veux-tu, César, sauver ces daims? envoie contre eux une meute.

LXXV.

SUR NIGRINA.

Heureuse Nigrina! heureuse par la beauté de ton âme, par le choix de ton mari; tu es la gloire immortelle des femmes du Latium! Tu te plais à partager avec un époux l'héritage d'un père, à l'associer, à le faire participer à ta fortune. Qu'Évadné se brûle sur le bûcher de son mari; qu'une renommée non moins brillante élève jusqu'aux cieux le dévoûment d'Alceste; toi, tu fais mieux encore : tu offres, pendant ta vie, un gage certain de tes vertus, et tu n'attends pas la mort pour donner une preuve de ton amour.

LXXVI.

CONTRE L'AVARICE D'UN AMI.

Tu m'as envoyé six mille sesterces, et je t'en demandais douze mille; pour en obtenir douze, je t'en demanderai vingt-quatre.

LXXVII.

IN ZOILUM INVIDUM.

Nunquam divitias Deos rogavi,
Contentus modicis, meoque lætus.
Paupertas, veniam dabis, recede.
Causa est quæ subiti, novique voti?
Pendentem volo Zoilum videre.

LXXVIII.

IN VARUM.

Ad cœnam nuper Varus me forte vocavit;
Ornatus dives, parvula cœna fuit.
Auro, non dapibus oneratur mensa: ministri
Apponunt oculis plurima, pauca gulæ.
Tunc ego: Non oculos, sed ventrem pascere veni;
Aut appone dapes, Vare, vel aufer opes.

LXXIX.

IN AFRUM.

Condita quum tibi sit jam sexagesima messis,
Et facies multo splendeat alba pilo;

LXXVII.

CONTRE L'ENVIEUX ZOÏLE.

Jamais je n'ai demandé aux dieux les richesses; j'étais content de peu, satisfait de ce qui était mon partage. Mais, pauvreté, de grâce, retire-toi. — Quel motif d'un vœu si subit et si nouveau? — Je veux voir Zoïle se pendre.

LXXVIII.

CONTRE VARUS.

Dernièrement Varus m'invita par hasard à un repas. Le couvert était magnifique, le souper très-mesquin. De l'or, au lieu de mets, charge la table; les valets apportent beaucoup pour les yeux, bien peu pour la bouche. Oh! dis-je alors, je suis venu pour rassasier, non pas ma vue, mais mon estomac: Varus, ou fais servir quelques mets, ou disparaître ce luxe inutile.

LXXIX.

CONTRE AFER.

Bien que déjà tu aies rentré ta soixantième moisson, et que ton visage soit émaillé d'un grand nombre de poils

Discurris tota vagus urbe, nec ulla cathedra est,
Cui non mane feras irrequietus, Ave.
Et sine te nulli fas est prodire tribuno,
Nec caret officio consul uterque tuo;
Et Sacro decies repetis Pallatia clivo,
Sigeriosque meros, Partheniosque sonas.
Hæc faciant sane juvenes; deformius, Afer,
Omnino nihil est ardelione sene.

LXXX.

AD MATHONEM.

Hospes eras nostri semper, Matho, Tiburtini.
Hoc emis : imposui; rus tibi vendo tuum.

LXXXI.

IN MATHONEM.

Declamas in febre, Mathon : hanc esse phrenesim
Si nescis, non es sanus, amice Mathon.
Declamas æger, declamas hemitritæus.
Si sudare aliter non potes, est ratio.
Magna tamen res est. Erras : quum viscera febris
Exurit, res est magna tacere, Mathon.

blancs, tu vas courant çà et là dans toute la ville. Pas un fauteuil auquel, chaque matin, tu ne portes assidûment tes salutations; pas un tribun à qui il soit permis de se montrer sans toi; tes soins officieux s'adressent encore aux deux consuls; et dix fois le jour tu vas et reviens au palais par la voie Sacrée; ta bouche fait sans cesse retentir les noms des Sigerius et des Parthenius. Crois-moi, laisse tout cela aux jeunes gens; rien, Afer, rien de plus ridicule qu'un vieillard ardélion (*intrigant*).

LXXX.

A MATHON.

Mathon, tu étais l'hôte assidu de ma maison de plaisance de Tibur : tu l'achètes; je t'ai trompé, c'est ta maison que je t'ai vendue.

LXXXI.

CONTRE MATHON.

En proie à la fièvre, tu ne cesses de déclamer : c'est là de la frénésie, et, si tu l'ignores, tu n'es pas dans ton bon sens, ami Mathon. Malade, tu déclames; tu déclames au milieu de ta fièvre demi-tierce. Si tu ne peux autrement provoquer la sueur, rien de mieux. — Déclamer, en cet état, est cependant chose assez difficile. — Erreur!... quand la fièvre embrase les entrailles, le plus difficile, Mathon, c'est de se taire.

LXXXII.

DE FABULLA.

Epigramma nostrum quum Fabulla legisset,
Negare nullam quo queror puellarum,
Semel rogata bisque terque neglexit
Preces amantis. Jam, Fabulla, promitte;
Negare jussi, pernegare non jussi.

LXXXIII.

AD RUFUM.

Hos quoque commenda Venuleio, Rufe, libellos:
Imputet et nobis otia parva, roga;
Immemor et paulum curarum, operumque suorum,
Non tetrica nugas exigat aure meas.
Sed nec post primum legat hæc, summumve trientem;
Sed sua quum medius prœlia Bacchus amat.
Si nimis est legisse duos; tibi charta plicetur
Altera: divisum sic breve fiet opus.

LXXXII.

SUR FABULLA.

Après avoir lu l'épigramme où je me plains qu'aucune jeune fille ne sait refuser, Fabulla a dédaigné une fois, deux fois, trois fois les prières de son amant. Fabulla, laisse-toi fléchir; j'ai dit de refuser; je n'ai pas dit de refuser toujours.

LXXXIII.

A RUFUS.

Recommande aussi ces deux livres à Venuleius, et prie-le, Rufus, de m'accorder quelques instans de ses loisirs; qu'il oublie un peu l'embarras des affaires, ses graves occupations, et qu'il prête à ces bagatelles une oreille indulgente. Au reste, qu'il ne les lise pas après le premier ou le dernier service, mais au milieu du festin, lorsque Bacchus aime à livrer ses doux combats. Si la lecture de deux livres paraît trop longue, roule les feuillets de l'un des deux; ainsi partagé, l'ouvrage deviendra plus court.

LXXXIV.

IN NÆVOLUM.

Securo nihil est te, Nævole, pejus; eodem
Sollicito nihil est, Nævole, te melius.
Securus, nullum resalutas, despicis omnes;
Nec quisquam liber, nec tibi natus homo est.
Sollicitus, donas : dominum regemque salutas;
Invitas : esto, Nævole, sollicitus.

LXXXV.

IN THAIDEM.

Non est in populo, nec urbe tota,
A se Thaida qui probet fututam,
Quum multi cupiant, rogentque multi.
Tam casta est, rogo, Thais? Immo fellat.

LXXXVI.

IN PONTICUM.

Nos bibimus vitro, tu myrrha, Pontice : quare?
Prodat perspicuus ne duo vina calix.

LXXXIV.

CONTRE NÉVOLUS.

Quand rien ne trouble ta sécurité, tu es, Névolus, tout ce qu'il y a de plus méchant; si tu as quelque inquiétude, rien, Névolus, de meilleur que toi. Dans la sécurité, tu ne rends le salut à personne, tu dédaignes tout le monde; homme libre, esclave, chacun à tes yeux est indigne de vivre. Dans l'inquiétude, tu fais des présens, tu salues celui-ci du nom de maître, celui-là du nom de roi; tu invites les gens à souper. Névolus, sois toujours inquiet.

LXXXV.

CONTRE THAÏS.

Personne parmi le peuple et dans toute la ville ne peut prouver que Thaïs lui ait procuré les plaisirs ordinaires de l'amour, malgré le nombre de ses soupirans, malgré mille et mille instances. Quoi! Thaïs est-elle donc si chaste! dis-moi?.... — C'est sa langue qui ne l'est pas.

LXXXVI.

CONTRE PONTICUS.

Nous buvons dans du verre, toi, Ponticus, dans une coupe de myrrhe. Pourquoi donc? — De peur que la transparence du vase ne trahisse la différence des vins.

LXXXVII.

AD LIBRUM SUUM DE APOLLINARI.

Si vis auribus Atticis probari,
Exhortor, moneoque te, libelle,
Ut docto placeas Apollinari.
Nil exactius, eruditiusque est,
Sed nec candidius, benigniusque;
Si te pectore, si tenebit ore,
Nec ronchos metues maligniorum,
Nec scombris tunicas dabis molestas.
Si damnaverit, ad salariorum
Curras scrinia protinus licebit,
Inversa pueris arande charta.

LXXXVIII.

DE BASSA.

Infantem secum semper tua Bassa, Fabulle,
Collocat, et lusus deliciasque vocat.
Et quod mireris magis, infantaria non est.
Ergo quid in causa est? Pedere Bassa solet.

LXXXVII.

A SON LIVRE, AU SUJET D'APOLLINARIS.

Si tu veux plaire aux oreilles épurées par l'atticisme, je t'engage, je t'exhorte, mon petit livre, à mériter le suffrage du docte Apollinaris. Personne n'a plus de jugement, plus d'érudition ; mais, en même temps, plus de franchise et de bienveillance. S'il te presse sur son cœur ou sur sa bouche, tu ne craindras plus les quolibets des malveillans, et tu ne serviras point de triste enveloppe aux anchois. S'il te condamne, cours bien vite dans les comptoirs des marchands de sel, pour que l'envers de tes feuillets serve à exercer la main de leurs jeunes enfans.

LXXXVIII.

SUR BASSA.

Fabullus, Bassa ta maîtresse place toujours auprès d'elle un enfant qu'elle appelle son joujou, ses délices ; et, ce qu'il y a de plus surprenant, elle n'aime pas les enfans. Quel est donc son motif? — Bassa est sujette à laisser échapper des vents.

LXXXIX.

IN AVARUM AMICUM MUNERA A SE ACCEPTA DISSIMULANTEM.

Nulla remisisti parvo pro munere dona;
Et jam Saturni quinque fuere dies.
Ergo nec argenti sex scriptula Septitiani
Missa, nec a querulo mappa cliente fuit;
Antipolitani nec quæ de sanguine thynni
Testa rubet, nec quæ coctana parva gerit,
Nec rugosarum vimen breve Picenarum;
Dicere te posses ut meminisse mei?
Decipies alios verbis vultuque benigno;
Nam mihi jam notus dissimulator eris.

XC.

DE RUSTICATIONE.

Rure morans quid agam, respondeo pauca, rogatus:
Luce Deos oro; famulos, post arva reviso,
Partibus atque meis justos indico labores.
Inde lego, Phœbumque cio, Musamque lacesso.
Hinc oleo corpusque frico, mollique palæstra
Stringo libens, animo gaudens, ac fœnore liber.
Prandeo, poto, cano, ludo, lavo, cœno, quiesco.

LXXXIX.

SUR UN AMI INTÉRESSÉ QUI FEIGNAIT D'OUBLIER LES PRÉSENS QU'IL AVAIT REÇUS DU POÈTE.

Tu ne m'as rien rendu pour le petit cadeau que je t'ai fait, et déjà cependant cinq jours des Saturnales se sont écoulés. Ainsi je n'ai reçu de toi ni six scrupules *(scrupule, la vingt-quatrième partie d'une once)* d'argent de Septitianus, ni ce tapis, présent d'un client affligé, ni le pot rougi du sang du thon d'Antibes, ni la boîte de petites figues de Syrie, ni le baril léger d'olives raboteuses du Picénum : tu ne peux donc pas dire que tu te souviens de moi. Trompes-en d'autres par de douces paroles, par un air prévenant; car tu ne serás jamais à mes yeux qu'un imposteur démasqué.

XC.

PASSE-TEMPS A LA CAMPAGNE.

Tu me demandes ce que je fais à la campagne? Voici ma réponse en peu de mots. Au point du jour, j'adresse aux dieux mes prières; je visite mes champs, je fais la revue de mes domestiques, et j'assigne à chacun le travail de la journée. Ensuite je lis, j'invoque Apollon, je provoque ma muse. Puis, je frotte mes membres d'huile, et je m'adonne volontiers à l'exercice d'une palestre agréable, le cœur gai, sans songer à l'usure; je

Dum parvus lychnus modicum consumat olivi,
Hæc dat nocturnis nox lucubrata Camœnis.

XCI.

AD LIBRUM.

Ohe! jam satis est, ohe libelle!
Jam pervenimus usque ad umbilicos:
Tu procedere adhuc, et ire quæris;
Nec summa potes in scheda teneri.
Sic tanquam tibi res peracta non sit,
Quæ prima quoque pagina peracta est.
Jam lector queriturque, deficitque;
Jam librarius, ohe! et ipse dicit:
Ohe! jam satis est, ohe! libelle.

dîne, je bois, je chante, je joue, je me baigne, je soupe, je repose. Tandis que ma petite lampe consume une modique quantité d'huile, c'est à sa lueur, sous l'inspiration des Muses et de la nuit, que j'écris ces vers.

XCI.

A SON LIVRE.

Holà! c'est assez; holà! mon livre! nous voici parvenus au bas de la page. Tu voudrais avancer encore et aller au delà, et pourtant tu peux à peine tenir dans la fin du feuillet où j'écris. On dirait que rien n'est fini pour toi, lorsque tout est accompli dès la première page. Déjà le lecteur s'impatiente et se lasse; le copiste lui-même en dit autant. Holà! c'est assez; holà! mon livre!

M. VAL. MARTIALIS

EPIGRAMMATUM

LIBER V.

I.

AD CÆSAREM.

Hoc tibi, Palladiæ seu collibus uteris Albæ,
  Cæsar, et hinc Triviam prospicis, inde Thetin;
Seu tua veridicæ discunt responsa sorores,
  Plana suburbani qua cubat unda freti;
Seu placet Æneæ nutrix, seu filia Solis,
  Sive salutiferis candidus Anxur aquis;
Mittimus, o rerum felix tutela, salusque!
  Sospite quo gratum credimus esse Jovem.
Tu tantum accipias : ego te legisse putabo,
  Et tumidus Galla credulitate fruar.

ÉPIGRAMMES

DE M. VAL. MARTIAL

LIVRE V.

I.

A CÉSAR DOMITIEN.

César, soit que tu résides sur les collines d'Albe que chérit Pallas, et d'où tu étends tes regards, d'un côté sur le temple de la triple Écate, de l'autre sur le sein de Thétis; soit que tu t'arrêtes dans la ville où deux sœurs prononcent les oracles véridiques, à l'endroit où les flots de la mer viennent en s'abaissant baigner les faubourgs; soit que tu préfères la demeure de la nourrice d'Énée, ou le palais de la fille du Soleil, ou le séjour d'Anxur, aux rochers si blancs, aux ondes si salutaires; je t'offre mon ouvrage, heureux protecteur de l'empire qui te doit sa durée, toi dont la prospérité semble être un gage de la reconnaissance de Jupiter. Daigne seulement l'accepter; je penserai que tu l'auras lu, et, crédule comme un Gaulois, je serai tout fier de jouir d'un tel honneur.

II.

AD LECTORES.

Matronæ, puerique, virginesque,
Vobis pagina nostra dedicatur.
Tu, quem nequitiæ procaciores
Delectant nimium, salesque nudi,
Lascivos lege quatuor libellos;
Quintus cum Domino liber jocetur,
Quem Germanicus ore non rubenti
Coram Cecropia legat puella.

III.

AD DOMITIANUM.

Accola jam nostræ Degis, Germanice, ripæ,
A famulis Istri qui tibi venit aquis,
Lætus et attonitus, viso modo præside mundi,
Affatus comites dicitur esse suos:
Sors mea quam fratris melior! cui tam prope fas est
Cernere, tam longe quem colit ille Deum.

IV.

AD PAULUM DE MYRTALE.

Fœtere multo Myrtale solet vino;
Sed fallat ut nos, folia devorat lauri,

II.

A SES LECTEURS.

Matrones, jeunes filles et jeunes garçons, c'est à vous que je dédie ce livre. Lecteur, qui aimes tant des compositions plus libres, et le sel de la plaisanterie toute nue (ou *crue*), je t'abandonne mes quatre premiers livres où règne la licence. Bien que le cinquième plaisante aussi avec son maître, Germanicus peut, sans rougir, le lire en présence de la chaste déesse protectrice des enfans de Cécrops.

III.

A DOMITIEN.

Germanicus, ce Dégis, arrivé sur nos rives, des bords asservis de l'Ister, ce Dégis, tout à la surprise et à la joie que venait de lui causer la vue du maître du monde, adressa, dit-on, ces paroles à ses compagnons : « Que mon sort est préférable à celui de mon frère ! car je puis contempler de si près le dieu qu'il honore de si loin. »

IV.

A PAULUS, AU SUJET DE MYRTALE.

Myrtale a d'ordinaire l'haleine fortement vineuse. Pour nous tromper, elle mâche des feuilles de laurier, et, à

Merumque cauta fronde non aqua miscet.
Hanc tu rubentem prominentibus venis
Quoties venire, Paule, videris contra;
Dicas licebit : Myrtale bibit laurum.

V.

AD SEXTUM.

Sexte, Palatinæ cultor facunde Minervæ,
Ingenio frueris qui propiore Dei;
Nam tibi nascentes Domini cognoscere curas,
Et secreta ducis pectora nosse licet;
Sit locus et nostris aliqua tibi parte libellis,
Qua Pedo, qua Marsus, quaque Catullus erit.
Ad Capitolini cœlestia carmina belli,
Grande cothurnati pone Maronis opus.

VI.

AD MUSAS : VEL LIBRUM COMMENDAT PARTHENIO.

Si non est grave, nec nimis molestum,
Musæ, Parthenium rogate vestrum :
Sic te serior et beata quondam
Salvo Cæsare finiat senectus,

l'aide de cette plante, elle ne met pas dans son vin l'eau de la tempérance. Paulus, quand tu la rencontreras rubiconde et les veines gonflées, tu pourras dire : Myrtale a bu du laurier.

V.

A SEXTUS.

Éloquent dépositaire des trésors que Minerve recèle dans ce palais, Sextus, toi qui jouis de plus près du génie du dieu qui l'habite; car tu connais, à leur naissance, les plus secrètes pensées de ton maître, et il t'est permis de sonder le fond de son cœur; donne place quelque part à mes ouvrages, près de Pedo, de Marsus et de Catulle. Mais auprès des vers immortels qui célèbrent la défense du Capitole, ne place que l'épopée sublime du grand Virgile.

VI.

AUX MUSES, OU A PARTHENIUS, A QUI IL RECOMMANDE SON LIVRE.

Si ce n'est pas vous offenser, ni être trop importun, ô Muses, adressez de ma part cette prière à Parthenius, votre favori : « Que ta vieillesse, avec l'appui de César, se prolonge pleine de jours au sein d'une paix profonde ! Que l'envie se taise, et ne nuise pas à ton bon-

Et sis invidia favente felix;
Sic Burrus cito sentiat parentem;
Admittas timidam brevemque chartam
Intra limina sanctioris aulæ.
Nosti tempora tu Jovis sereni,
Quum fulget placidus, suoque vultu,
Quo nil supplicibus solet negare.
Non est, quod metuas preces iniquas:
Nunquam grandia nec molesta poscit,
Quæ cedro decorata purpuraque
Nigris pagina crevit umbilicis.
Nec porrexeris ista, sed teneto,
Sic tanquam nihil offeras agasque.
Si novi dominum novem sororum,
Ultro purpureum petet libellum.

VII.

AD VOLCANUM.

Qualiter Assyrios renovant incendia nidos,
Una decem quoties sæcula vixit avis;
Taliter exsuta est veterem nova Roma senectam,
Et sumpsit vultus præsidis ipsa sui.
Jam precor oblitus nostræ, Volcane, querelæ
Parce: sumus Martis turba, sed et Veneris.
Parce, pater: sic Lemniacis lasciva catenis
Ignoscat conjux, et patienter amet.

heur! Que Burrus sente bientôt en lui toutes les vertus de son père!..... admets au sanctuaire de la cour, ce petit livre bien timide. Tu connais les instans où Jupiter brille de toute sa sérénité, où le calme règne sur son front, où il a cet air de bonté qui ne sait rien refuser à ceux qui le supplient. Tu n'as pas à craindre d'injustes demandes. Ce recueil, qui s'est augmenté, n'élève pas trop haut ses prétentions, il ne veut pas être à charge, ce recueil, orné de cèdre et de pourpre, et relevé de bossettes noires. Ne le présente pas absolument; tiens-le, comme si tu n'offrais rien, comme par distraction. Si je connais bien le souverain des neuf sœurs, il te demandera de lui-même ce petit livre, tout glorieux d'une telle faveur. »

VII.

A VULCAIN.

Tel, après dix siècles de vie, l'oiseau, qui n'a point de pareil, renouvelle par le feu le nid qu'il s'est construit dans l'Assyrie; telle Rome rajeunie a dépouillé son antique vieillesse, et a pris elle-même les traits de son maître. Vulcain, je t'en conjure, oublie ta querelle avec nous; grâce! grâce! si nous sommes le peuple de Mars, ne sommes-nous pas aussi le peuple de Vénus? Grâce, dieu puissant! que ta voluptueuse épouse pardonne de même aux filets de Lemnos, et que pour toi son amour soit constant!

VIII.

DE PHASIDE.

Edictum Domini, Deique nostri,
Quo subsellia certiora fiunt,
Et puros eques ordines recepit,
Dum laudat modo Phasis in theatro,
Phasis purpureis rubens lacernis,
Et jactat tumido superbus ore :
Tandem commodius licet sedere,
Nunc est reddita dignitas equestris;
Turba non premimur, nec inquinamur.
Hæc, et talia dum refert supinus,
Illas purpureas et arrogantes
Jussit surgere Lectius lacernas.

IX.

IN SYMMACHUM.

Languebam : sed tu comitatus protinus ad me
Venisti centum, Symmache, discipulis.
Centum me tetigere manus Aquilone gelatæ.
Non habui febrem, Symmache, nunc habeo.

VIII.

SUR PHASIS.

L'édit du souverain, du dieu de l'empire, l'édit qui fixe d'une manière plus précise les places au théâtre, et qui rend aux chevaliers leur enceinte que ne doit plus souiller le vulgaire, venait d'exciter les louanges de Phasis, de Phasis étincelant de l'éclat de la pourpre. Enfin, répétait-il avec toute la fatuité de l'orgueil, on peut donc s'asseoir plus à l'aise! L'ordre équestre a repris sa dignité! La foule ne presse plus, ne profane plus nos rangs! A l'instant où, en se rengorgeant, il tient ces discours et autres semblables, Lectius ordonne à l'homme à la robe de pourpre, à la toge arrogante, de sortir du théâtre.

IX.

CONTRE SYMMACHUS.

J'étais indisposé; tu vins près de moi, Symmachus, accompagné de cent de tes élèves. Cent mains glacées par l'Aquilon me touchèrent: je n'avais pas la fièvre, Symmachus, je l'ai maintenant.

X.

AD REGULUM, DE FAMA POETARUM.

Esse quid hoc dicam, vivis quod fama negatur,
  Et sua quod rarus tempora lector amat?
Hi sunt invidiæ nimirum, Regule, mores,
  Præferat antiquos semper ut illa novis.
Sic veterem ingrati Pompeii quærimus umbram;
  Sic laudant Catuli vilia templa senes.
Ennius est lectus salvo tibi, Roma, Marone;
  Et sua riserunt sæcula Mæonidem.
Rara coronato plausere theatra Menandro;
  Norat Nasonem sola Corinna suum.
Vos tamen, o nostri, ne festinate libelli;
  Si post fata venit gloria, non propero.

XI.

DE STELLA.

Sardonychas, smaragdos, adamantas, iaspidas uno
  Versat in articulo Stella, Severe, meus.
Multas in digitis, plures in carmine gemmas,
  Invenies : inde est hæc, puto, culta manus.

X.

A REGULUS, SUR LA RÉPUTATION DES POÈTES.

Pour quel motif refuse-t-on aux vivans la renommée? et d'où vient que si peu de lecteurs aiment un auteur contemporain? Tel est, à n'en pas douter, Regulus, le caractère de l'envie; elle préfère toujours les anciens aux modernes. Ainsi, par un vieil engouement, nous allons chercher l'ombre sous les portiques désagréables de Pompée, et les vieillards vantent le temple dégradé de Catulus. Rome, tu lisais Ennius, alors que vivait Virgile; et le siècle d'Homère n'eut pour lui que des railleries. Ménandre, l'honneur du théâtre, n'y reçut que de rares applaudissemens; Ovide n'était connu que de sa Corinne. Vous, cependant, mes livres, ne vous hâtez pas de voir le jour. Si la gloire n'arrive qu'après la mort, je ne suis plus si pressé.

XI.

SUR STELLA.

Stella que j'aime, Severus, porte à ses doigts des sardoines, des émeraudes, des diamans, des jaspes. A ses doigts, dans ses vers, tu ne trouveras que pierres précieuses: voilà, je pense, ce qu'on peut appeler une main élégante.

XII.

DE EODEM.

Quod nutantia fronte perticata
Gestat pondera Masthlion superbus,
Aut grandis Linus omnibus lacertis
Septem quod pueros levat, vel octo;
Res non difficilis mihi videtur :
Uno quum digito, vel hoc, vel illo,
Portet Stella meus decem puellas.

XIII.

IN CALLISTRATUM.

Sum, fateor, semperque fui, Callistrate, pauper,
Sed non obscurus, nec male notus eques;
Sed toto legor orbe frequens; et dicitur, Hic est;
Quodque cinis paucis, hoc mihi vita dedit.
At tua centenis incumbunt tecta columnis,
Et libertinas arca flagellat opes;
Magnaque Niliacæ servit tibi gleba Syenes;
Tondet et innumeros Gallica Parma greges.
Hoc ego, tuque sumus : sed quod sum, non potes esse;
Tu quod es, e populo quilibet esse potest.

XII.

SUR LE MÊME.

Que le superbe Masthlion soutienne sur son front imperturbable des poids énormes et vacillans ; que Linus, à la taille haute, élève sur ses bras jusqu'à sept ou huit enfans : rien, dans tout cela, qui me paraisse difficile, quand je vois mon cher Stella porter d'un seul doigt, n'importe lequel, dix jeunes filles ensemble.

XIII.

CONTRE CALLISTRATE.

Je l'avoue, Callistrate, je suis et j'ai toujours été pauvre, mais non pas obscur, ni chevalier mal famé. Dans tout l'univers, on lit et on relit mes œuvres, et, à ma vue, on dit : Le voilà !.... La gloire que le tombeau procure à peu de gens, je l'ai obtenue pendant ma vie. Pour toi, ton palais repose sur cent colonnes ; ton coffre-fort recèle plus de trésors que n'en possédèrent jamais de célèbres affranchis ; les vastes champs de Syène, que fertilise le Nil, sont soumis à tes lois ; et Parme, qui touche à la Gaule Cisalpine, fait tomber la toison de tes nombreux troupeaux. Voilà ce que nous sommes, toi et moi ; mais ce que je suis, tu ne peux pas l'être ; et ce que tu es, le dernier homme du peuple peut le devenir.

XIV.

DE NANNEIO.

Sedere primo solitus in gradu semper,
Tunc quum liceret occupare, Nanneius;
Bis excitatus terque transtulit castra,
Et inter ipsas pæne tertius sellas
Post Caiumque Luciumque consedit.
Illinc cucullo prospicit caput tectus,
Oculoque ludos spectat indecens uno.
Et hinc miser dejectus in viam transit,
Subsellioque semifultus extremo,
Et male receptus altero genu, jactat
Equiti sedere, Lectioque se stare.

XV.

AD CÆSAREM DOMITIANUM.

Quintus nostrorum liber est, Auguste, jocorum,
Et queritur læsus carmine nemo meo.
Gaudet honorato sed multus nomine lector,
Cui victura meo munere fama datur.
Quid tamen hæc prosunt, quamvis venerantia multos?
Non prosint : sane me tamen ista juvant.

XIV.

SUR NANNÉIUS.

Nannéius, qui avait contracté l'habitude de s'asseoir toujours au premier rang, lorsque chacun pouvait s'emparer de cette place, fut obligé, par deux et trois sommations de l'inspecteur, de lever le camp, et vint se placer entre les bancs, au troisième rang, après Caïus et Lucius. C'est de là que, la tête enveloppée dans son capuchon, il regarde indécemment, et d'un seul de ses yeux, le spectacle. Encore chassé de là, le malheureux se réfugie dans une travée de communication parmi le peuple; et, s'asseyant à demi sur l'extrémité d'un banc, par la posture incommode que prend un de ses genoux, il semble dire aux chevaliers : Je suis assis; à Lectius : Je suis debout.

XV.

A CÉSAR DOMITIEN.

Voici, Auguste, le cinquième livre de mes amusemens, et personne ne se plaint que mes vers l'aient blessé. Loin de là, plus d'un lecteur se félicite de l'honneur que j'ai fait rejaillir sur son nom, et du présent de ma muse qui lui assure une renommée impérissable. Cependant, quelle utilité me procurent ces ouvrages, malgré la gloire qu'ils donnent à bien d'autres? Aucune peut-être; mais du moins ils me divertissent.

XVI.

AD LECTOREM.

Seria quum possim, quod delectantia malim
  Scribere, tu causa es, lector amice, mihi,
Qui legis, et tota cantas mea carmina Roma.
  Sed nescis, quanti stet mihi talis amor.
Nam si falciferi defendere templa Tonantis,
  Sollicitisque velim vendere verba reis;
Plurimus Hispanas mittet mihi nauta metretas,
  Et fiet vario sordidus ære sinus.
At nunc conviva est, comissatorque libellus,
  Et tantum gratis pagina nostra placet.
Sed non hac Veteres contenti laude fuerunt,
  Quum minimum vati munus Alexis erat.
Belle, inquis, dixti : satis est : laudabimur usque.
  Dissimulas? facies me, puto, causidicum.

XVII.

IN GELLIAM.

Dum proavos, atavosque refers, et nomina magna;
  Dum tibi noster eques sordida conditio est;
Dum te posse negas nisi lato, Gellia, clavo
  Nubere : nupsisti, Gellia, cistifero.

XVI.

AU LECTEUR.

Je pourrais écrire des choses sérieuses ; mais si je préfère celles qui amusent, c'est ta faute, ami lecteur, toi qui lis et chantes mes vers dans toutes les rues de Rome. Mais tu ne sais pas ce que me coûte ton amitié; car si je voulais me faire entendre comme défenseur dans le temple du dieu qui tient la faux et le tonnerre; si je voulais vendre mes paroles aux accusés tremblans, des navires chargés de vin d'Espagne viendraient remplir mes celliers, et de l'or en quantité salirait les replis de ma toge : au lieu que mon livre n'est que le joyeux convive des bonnes tables, livre charmant, parce qu'il ne coûte rién. Mais nos anciens ne se contentaient pas de ce mérite, et le moindre des présens faits au poète par excellence fut son Alexis. — Fort bien ! dis-tu : cela suffit; tu auras toujours nos éloges. — Fais-tu semblant de ne pas me comprendre ? Je le vois, tu feras de moi un avocat.

XVII.

CONTRE GELLIA.

A force de vanter tes aïeux, leurs ancêtres, et tous les grands noms connus; de regarder un simple chevalier comme fort au dessous de tes prétentions; de déclarer que l'homme seul décoré du laticlave pouvait aspirer à ta main; tu as fini, Gellia, par épouser un porte-panier.

XVIII.

AD QUINTIANUM.

Quod tibi Decembri mense, quo volant mappæ,
Gracilesque ligulæ, cereique, chartæque,
Et acuta senibus testa cum damascenis,
Præter libellos vernulas nihil misi;
Fortasse avarus videar, aut inhumanus.
Odi dolosas munerum et malas artes.
Imitantur hamos dona : namque quis nescit,
Avidum vorata decipi scarum musca?
Quoties amico diviti nihil donat,
O Quintiane, liberalis est pauper.

XIX.

AD CÆSAREM DOMITIANUM.

Si qua fides veri, præferri, maxime Cæsar,
Temporibus possunt sæcula nulla tuis.
Quando magis dignos licuit spectare triumphos?
Quando Palatini plus meruere Dei?
Pulchrior et major quo sub duce Martia Roma?
Sub quo libertas principe tanta fuit?
Est tamen hoc vitium, sed non leve, sit licet unum,
Quod colit ingratas pauper amicitias.

XVIII.

A QUINTIANUS.

Dans ce mois de décembre qui voit voler de toutes parts les tapis, les aiguillettes déliées, la bougie, le papier, les vases anguleux remplis de vieilles prunes de Damas, ne rien t'envoyer que des livres nés dans le silence du cabinet! tu vas me prendre pour un avare, ou pour un homme impoli. Je hais le manège et l'artifice des présens. Les dons ressemblent assez aux hameçons : ne sait-on point que le scare avide se laisse prendre à l'appât d'une mouche? Ne rien donner à un ami riche, voilà, Quintianus, la véritable libéralité du pauvre.

XIX.

A CÉSAR DOMITIEN.

S'il faut croire à la vérité, aucun siècle, ô le plus grand des Césars, ne peut être préféré au temps de ton empire. Quelle époque permit jamais de contempler de plus nobles triomphes? Quand les dieux protecteurs de Rome ont-ils mieux mérité nos hommages? Quel chef rendit la ville de Mars plus spacieuse et plus belle? Quel prince donna plus d'extension à la liberté? Toutefois il existe un vice, vice d'une conséquence extrême, bien qu'il soit seul et unique; l'amitié du pauvre ne rencontre que l'ingratitude. Voit-on un riche faire part de ses trésors à un

Quis largitur opes veteri fidoque sodali,
Aut quem prosequitur non alienus eques?
Saturnalitiæ ligulam misisse selibræ,
Flammatæve togæ scriptula tota decem,
Luxuria est, tumidique vocant hæc munera reges.
Qui crepet aureolos, forsitan unus erit.
Quatenus hi non sunt, esto tu, Cæsar, amicus.
Nulla ducis virtus dulcior esse potest.
Jamdudum tacito rides, Germanice, naso;
Utile quod nobis do tibi consilium.

XX.

AD JULIUM MARTIALEM.

Si tecum mihi, care Martialis,
Securis liceat frui diebus;
Si disponere tempus otiosum,
Et veræ pariter vacare vitæ;
Nec nos atria, nec domos potentum,
Nec lites tetricas, forumque triste
Nossemus, nec imagines superbas;
Sed gestatio, fabulæ, libelli,
Campus, porticus, umbra, virgo, thermæ;
Hæc essent loca semper, hi labores.
Nunc vivit sibi neuter, heu! bonosque
Soles effugere atque abire sentit:
Qui nobis pereunt, et imputantur.
Quisquam vivere quum sciat, moratur?

vieux et fidèle ami? Sur quel citoyen un chevalier d'antique origine daigne-t-il abaisser ses regards? aux Saturnales, s'ils nous ont envoyé une aiguillette de la valeur d'une demi-livre, ou une toge écarlate qui peut coûter en tout dix scrupules, c'est du luxe; et nos patrons, fiers comme des rois, appellent cela des présens. L'un d'eux fera sonner quelques pièces d'or; il sera peut-être le seul. Que la véritable amitié, exilée loin d'eux, se retrouve près de toi, César. Point de vertu qui charme plus dans un souverain que la générosité. Je te vois sourire en secret, Germanicus, du conseil intéressé que je te donne.

XX.

A JULES MARTIAL.

Si je pouvais avec toi, cher Martial, jouir en paix du reste de mes jours, disposer à mon gré de mes loisirs, et faire de la vie le véritable usage qu'elle réclame; nous ne connaîtrions ni les antichambres, ni le palais des grands, ni les procès fastidieux, ni le triste barreau, ni les images d'ancêtres illustres; mais la promenade, la conversation, la lecture, le Champ-de-Mars, le Portique, les ombrages, les eaux vierges, les thermes; voilà les lieux, les travaux qui nous plairaient. Maintenant, hélas! personne ne vit pour soi : l'on sent ses beaux jours s'écouler et s'enfuir : jours perdus pour nous, et qui cependant nous sont comptés. Celui qui sait vivre, doit-il donc différer la vie?

XXI.

DE APOLLONIO.

Quintum pro Decimo, pro Crasso, Regule, Macrum
  Ante salutabat Rhetor Apollonius.
Nunc utrumque suo resalutat nomine: quantum
  Cura, laborque potest! scripsit, et edidicit.

XXII.

IN PAULLUM.

Mane domi nisi te volui, meruique videre,
  Sint mihi, Paulle, tuæ longius Exquiliæ.
Sed Tiburtinæ sum proximus accola pilæ;
  Qua videt antiquum rustica Flora Jovem.
Alta Suburrani vincenda est semita clivi,
  Et nunquam sicco sordida saxa gradu;
Vixque datur longas mulorum rumpere mandras,
  Quæque trahi multo marmora fune vides.
Illud adhuc gravius, quod te post mille labores,
  Paulle, negat lasso janitor esse domi.
Exitus hic operis vani, togulæque madentis,
  Vix tanti Paullum mane videre fuit.
Semper inhumanos habet officiosus amicos;
  Rex, nisi dormieris, non potes esse meus.

XXI.

SUR APOLLONIUS.

Autrefois, Regulus, le rhéteur Apollonius saluait Decimus du nom de Quintus, et Crassus du nom de Macer : aujourd'hui, il les salue l'un et l'autre sous leur véritable nom. Admire ses travaux et sa peine ! Il a écrit leurs noms, et a fini par les apprendre.

XXII.

CONTRE PAULLUS.

Si je n'ai pas désiré, Paullus, si je n'ai pas mérité, ce matin, de te trouver chez toi, que ta demeure aux Esquilies s'éloigne plus encore de la mienne ! J'habite, tu le sais, auprès des piliers de Tibur, du côté où la rustique Flore regarde l'antique Jupiter. J'ai à franchir le sentier élevé de la colline de Suburra et son pavé toujours humide et sale ; là, on échappe difficilement aux longues files de mulets qui, à force de cordes, traînent péniblement des blocs de marbre. Mais ce qu'il y a de plus désagréable, c'est, après mille fatigues, d'entendre ton portier me dire, à moi qui suis épuisé de lassitude, que tu n'es pas à la maison. Ainsi mes travaux sont vains, et ma toge a été mouillée inutilement ! A peine la vue de Paullus m'aurait-elle fait oublier, ce matin, tant de tribulations. Toujours un solliciteur officieux a des amis incivils. Tu ne peux être mon patron, mon roi, si tu ne dors plus long-temps.

XXIII.

AD BASSUM.

Herbarum fueras indutus, Basse, colores,
  Jura theatralis dum siluere loci.
Quæ postquam placidi censoris cura renasci
  Jussit, et Oceanum certior audit eques,
Non nisi vel cocco madida, vel murice tincta
  Veste nites, et te sic dare verba putas.
Quadringentorum nullæ sunt, Basse, lacernæ;
  Aut meus ante omnes Codrus haberet equum.

XXIV.

DE HERMETE.

Hermes Martia sæculi voluptas;
Hermes omnibus eruditus armis;
Hermes et gladiator, et magister;
Hermes turba sui tremorque ludi;
Hermes, quem timet Helius, sed unum;
Hermes, cui cadit Advolans, sed uni;
Hermes vincere, nec ferire doctus;
Hermes supposititius sibi ipsi;
Hermes divitiæ locariorum;

XXIII.

A BASSUS.

Bassus, tu portais des habits de la couleur des herbes, au temps où la loi sur le théâtre était muette; mais depuis qu'un censeur, ami de l'ordre, l'a fait renaître; depuis que, plus certain de ses droits, le chevalier se conforme à la voix d'Oceanus, tu paraîs avec des habits d'écarlate, ou tu brilles dans une toge de pourpre, et tu t'imagines par là nous en faire accroire. Bassus, il n'y a pas de vêtement qui vaille quatre cent mille sesterces; ah! sans la loi qui exige des chevaliers cette fortune, mon pauvre Codrus aurait avant tous les autres la marque distinctive de cet ordre.

XXIV.

SUR HERMÈS.

Hermès est, dans son siècle, les délices du peuple de Mars; Hermès sait manier habilement toutes les armes; Hermès est gladiateur et passé maître d'escrime; Hermès est la terreur et l'effroi du Cirque; Hermès est craint d'Helius, qui ne redoute que lui; Hermès voit céder Advolans, qui ne cède qu'à lui seul; Hermès sait vaincre, et vaincre sans frapper; Hermès ne peut avoir de remplaçant que lui-même; Hermès fait la fortune des loueurs de places; Hermès est l'objet de l'amour et de la jalousie des femmes de théâtre; Hermès est beau, armé de sa lance terrible; Hermès, avec le trident de

Hermes cura, laborque ludiarum;
Hermes belligera superbus hasta;
Hermes æquoreo minax tridente;
Hermes casside languida timendus;
Hermes gloria Martis universi:
Hermes omnia solus, et ter unus.

XXV.

DE CHÆRESTRATO.

Quadringenta tibi non sunt, Chærestrate, surge;
Lectius ecce venit: sta, fuge, curre, late.
Ecquis, io, revocat, discedentemque reducit?
Ecquis, io, largas pandit amicus opes?
Quem chartis famæque damus, populisque loquendum?
Quis Stygios non vult totus adire lacus?
Hoc, rogo, non melius, quam rubro pulpita nimbo
Spargere, et effuso permaduisse croco?
Quam non sensuro dare quadringenta caballo,
Aureus ut Scorpi nasus ubique micet?
O frustra locuples, o dissimulator amici,
Hæc legis et laudas? quæ tibi fama perit?

Neptune, semble menacer les flots; Hermès est redoutable, lors même que son casque est négligemment attaché; Hermès est, en tout genre, la gloire du dieu Mars; Hermès seul peut tout, et seul il représente trois gladiateurs.

XXV.

SUR CHÉRESTRATE.

Tu n'as pas quatre cent mille sesterces, Chérestrate, lève-toi : voici Lectius qui vient; debout, fuis, cours, cache-toi. Mais, ô triomphe! on te rappelle, on te ramène à ta place!... Quel ami généreux t'a donc ouvert sa bourse? quel est ce bienfaiteur? Que nos vers livrent son nom à la renommée, à l'admiration des peuples! Quel est-il, lui qui ne veut pas descendre tout entier aux bords du Styx? Agir ainsi, n'est-ce pas faire mieux, dis-moi, que de répandre sur les bancs un nuage rouge, et de les inonder de safran? que de prodiguer quatre cent mille sesterces pour une statue équestre qui n'a point de sentiment, mais sur laquelle on verra briller le nez doré de Scorpus? Homme aux trésors inutiles, à la mémoire infidèle pour tes amis, tu lis ces vers, tu leur donnes des éloges! quelle gloire tu laisses échapper!

XXVI.

AD CODRUM.

Quod Alpha dixi, Codre, penulatorum
Te nuper, aliqua quum jocarer in charta;
Si forte bilem movit hic tibi versus,
Dicas licebit Beta me togatorum.

XXVII.

IN FICTUM EQUITEM.

Ingenium, studiumque tibi, moresque, genusque
Sunt equitis, fateor : cætera plebis habes.
Bis septena tibi non sunt subsellia tanti,
Ut sedeas viso pallidus Oceano.

XXVIII.

AD AULUM, DE MAMERCO.

Ut bene loquatur, sentiatque Mamercus,
Efficere nullis, Aule, moribus possis;
Pietate fratres Curtios licet vincas,
Quiete Nervas, comitate Rusones,
Probitate Macros, æquitate Mauricos,

XXVI.

A CODRUS.

Par une plaisanterie, jetée dernièrement sur le papier, Codrus, je t'ai appelé l'*alpha* des gens à la robe courte; si, pour ce vers, ta bile est en mouvement, appelle-moi le *beta* de ceux qui portent une toge longue.

XXVII.

CONTRE UN FAUX CHEVALIER.

Esprit, talent, mœurs, naissance, tu as tout cela d'un chevalier, j'en conviens; mais le reste est chez toi de l'essence du peuple. Tu n'attaches pas assez de prix aux quatorze rangs de l'amphithéâtre, pour t'y asseoir sans crainte sous les yeux d'Oceanus.

XXVIII.

A AULUS, SUR MAMERCUS.

Faire dire et penser du bien de toi à Mamercus, c'est un prodige que tu ne pourrais, Aulus, opérer par les mœurs les plus pures, lors même que tu surpasserais en dévoûment les frères Curtius, en sagesse les Nerva, en politesse les Rusons, en probité les Macer, en équité les Mauricus, en éloquence les Regulus, en gaîté les Paullus.

Oratione Regulos, jocis Paullos;
Rubiginosis cuncta dentibus rodit.
Hominem malignum forsan esse tu credas;
Ego esse miserum credo, cui placet nemo.

XXIX.

AD GELLIAM.

Si quando leporem mittis mihi, Gellia, dicis,
Formosus septem, Marce, diebus eris.
Si non derides, si verum, lux mea, narras,
Edisti nunquam, Gellia, tu leporem.

XXX.

AD VARRONEM.

Varro, Sophocleo non inficiande cothurno,
Nec minus in Calabra suspiciende lyra;
Differ opus : nec te facundi scena Catulli
Detineat, cultis aut Elegia comis.
Sed lege fumoso non aspernanda Decembri
Carmina, mittuntur quæ tibi mense suo.
Commodius nisi forte tibi, potiusque videtur,
Saturnalitias perdere, Varro, nuces.

Il ronge tout de ses dents entachées de rouille. C'est un méchant, diras-tu. — C'est plutôt un malheureux, celui auquel personne ne plaît.

XXIX.

A GELLIA.

Quand par hasard, Gellia, tu m'envoies un lièvre, tu me dis : Marcus, tu seras beau pendant sept jours. Si ce n'est point une dérision, si la vérité sort de ta bouche, ô lumière de ma vie, je suis sûr, Gellia, que jamais tu n'as mangé de lièvre.

XXX.

A VARRON.

Varron, toi qui sais chausser le cothurne de Sophocle, et manier avec une égale habileté la lyre du poète de la Calabre, suspends un peu tes travaux : ne te laisse pas captiver entièrement par les scènes savantes de Catulle, ou par l'élégie au front toujours orné. Lis les vers que je t'envoie dans ce mois de décembre, et qui ne sont pas indignes de cette saison fumeuse; à moins que tu ne trouves plus commode et meilleur de perdre des noix dans ces jours de Saturnales.

XXXI.

DE LUDO PUERORUM CUM JUVENCIS.

Aspice, quam placidis insultet turba juvencis,
Et sua quam facilis pondera taurus amet.
Cornibus hic pendet summis; vagus ille per armos
Currit, et in toto ventilat arma bove.
At feritas immota riget: non esset arena
Tutior, et poterant fallere plana magis.
Nec trepidant gestus; sed de discrimine palmæ
Securus puer est, sollicitumque pecus.

XXXII.

AD FAUSTINUM, DE CRISPO.

Quadrantem Crispus tabulis, Faustine, supremis
Non dedit uxori: cui dedit ergo? sibi.

XXXIII.

IN CAUSIDICUM.

Carpere causidicus fertur mea carmina: qui sit,
Nescio: si sciero, væ tibi, causidice.

XXXI.

SUR DES ENFANS QUI SE JOUENT AVEC DES TAUREAUX.

Vois avec quelle hardiesse cette foule d'enfans saute sur ces taureaux apprivoisés, et combien le taureau complaisant paraît aimer son fardeau! L'un se suspend à l'extrémité de ses cornes; l'autre court, s'exerce sur son poitrail, et l'agace de tous côtés avec sa baguette, qu'il fait voltiger sans cesse. Mais la férocité demeure immobile: l'arène elle-même ne serait pas plus sûre pour ces enfans; et les plain-pieds leur présenteraient peut-être plus de périls. L'animal ne bronche pas, et l'enfant semble déjà sûr de cueillir une palme que le taureau seul craint de lui voir enlever.

XXXII.

A FAUSTINUS, SUR CRISPUS.

Crispus, dans ses dernières dispositions, n'a pas, Faustinus, laissé un quadrans (*liard*) à sa femme: qui donc a-t-il institué son légataire? lui-même.

XXXIII.

CONTRE UN AVOCAT.

Certain avocat, dit-on, critique amèrement mes vers: quel est ce Zoïle? je l'ignore. Si jamais je viens à le savoir, malheur à toi, maître avocat!

XXXIV.

EPITAPHIUM EROTII AD FRONTONEM PARENTEM.

Hanc tibi, Fronto pater, genitrix Flaccilla, puellam,
Oscula commendo, deliciasque meas;
Paulula ne nigras horrescat Erotion umbras,
Oraque Tartarei prodigiosa canis.
Impletura fuit sextæ modo frigora brumæ,
Vixisset totidem ni minus illa dies.
Inter tam veteres ludat lasciva patronos,
Et nomen blæso garriat ore meum.
Mollia nec rigidus cespes tegat ossa, nec illi,
Terra, gravis fueris; non fuit illa tibi.

XXXV.

DE EUCLIDE.

Dum sibi redire de Patrensibus fundis
Ducena clamat coccinatus Euclides,
Corinthioque plura de suburbano;
Longumque pulchra stemma repetit a Leda,
Et suscitanti Lectio reluctatur;
Equiti superbo, nobili, locupleti,
Cecidit repente magna de sinu clavis.
Nunquam, Fabulle, nequior fuit clavis.

XXXIV.

ÉPITAPHE D'ÉROTION, A FRONTON, SON PÈRE.

Fronton et Flaccilla, père et mère de la jeune Érotion, je vous recommande cette enfant, mes charmes et mes délices. Que la pauvre petite paraisse sans trop d'effroi devant les ombres noires et le chien du Tartare, ce monstre à la triple gueule. Elle aurait vu six hivers complets, si elle avait vécu six jours encore. Que la folâtre retourne jouer près de ses vieux parens, et que sa langue, en balbutiant, gazouille encore mon nom! Qu'un gazon trop épais ne couvre pas ses ossemens si tendres; et toi, terre, ne pèse point sur elle; elle n'a pas pesé sur toi.

XXXV.

SUR EUCLIDE.

Pendant qu'Euclide, paré d'une robe de pourpre, s'écrie que ses terres de Patras lui rapportent deux cent mille sesterces, et ses possessions dans le faubourg de Corinthe plus encore; tandis qu'il cite une longue série d'aïeux qui descendent de la belle Léda; tandis qu'il résiste à l'ordre que lui intime Lectius de quitter son siège; tout à coup, du sein de ce superbe, noble et riche chevalier, tombe une grosse clef. Jamais, Fabullus, clef ne fit un trait plus noir.

XXXVI.

AD FAUSTINUM.

Laudatus nostro quidam, Faustine, libello
Dissimulat, quasi nil debeat : imposuit.

XXXVII.

DE EROTIO PUELLA.

Puella senibus dulcior mihi cycnis,
Agna Galesi mollior Phalantini,
Concha Lucrini delicatior stagni;
Cui nec lapillos præferas Erythræos,
Nec modo politum pecudis Indicæ dentem,
Nivesque primas, liliumque non tactum :
Quæ crine vicit Bætici gregis vellus,
Rhenique nodos, aureamque nitelam;
Fragravit ore, quod rosarium Pæsti,
Quod Atticarum prima mella cerarum,
Quod succinorum rapta de manu gleba;
Cui comparatus indecens erat pavo,
Inamabilis sciurus, et frequens phœnix :
Adhuc recenti tepet Erotion busto,
Quam pessimorum lex avara fatorum

XXXVI.

A FAUSTINUS.

Quelqu'un que j'ai loué dans mes vers, Faustinus, feint de l'ignorer, comme s'il ne me devait point de reconnaissance ; il m'a trompé.

XXXVII.

SUR LA JEUNE ÉROTION.

Aimable enfant, que je trouvais plus douce que le chant des cygnes dans leur vieillesse, plus tendre que les agneaux nourris sur les bords du Galèse, près de la ville embellie par Phalante; plus délicate que les huîtres du lac Lucrin, plus blanche que les perles de la mer Érythrée, que la dent polie de l'éléphant indien, que la neige nouvellement tombée, que le lis qu'on n'effleura pas encore; toi, dont la chevelure l'emportait sur la toison des troupeaux qui paissent près du Bétis, sur les tresses qui décorent le front des femmes de la rive du Rhin, sur les paillettes d'or; toi, dont l'haleine suave exhalait le parfum des roses de Pestum, celui des premiers rayons du miel de l'Attique, la vapeur du succin qu'une main brûlante a froissé; toi qui aurais effacé l'éclat du paon, si l'on avait essayé de le comparer à tes charmes; toi qui faisais oublier les grâces de l'écureuil et la rareté du phénix, Érotion, ton bûcher fume encore; l'avare loi des trop cruels destins vient de t'enlever dans ton sixième hiver, hiver, hélas! que tu ne vécus même

Sexta peregit hyeme, nec tamen tota,
Nostros amores, gaudiumque, lususque.
Et esse tristem me meus vetat Pætus :
Pectusque pulsans, pariter et comam vellens;
Deflere non te vernulæ pudet mortem?
Ego conjugem, inquit, extuli, et tamen vivo,
Notam, superbam, nobilem, locupletem.
Quid esse nostro fortius potest Pæto?
Ducenties accepit, et tamen vivit.

XXXVIII.

IN CALLIODORUM.

Calliodorus habet censum, quis nescit? equestrem,
Sexte : sed et fratrem Calliodorus habet.
Quadringenta secat, qui dicit : σῦκα μέριζε·
Uno credis equo posse sedere duos?
Quid cum fratre tibi, quid cum Polluce molesto?
Non esset Pollux si tibi, Castor eras.
Unus quum sitis; duo, Calliodore, sedetis.
Surge : solœcismum, Calliodore, facis.
Aut imitare genus Ledæ; aut cum fratre sedere
Non potes : alternis, Calliodore, sede.

---

pas tout entier; sans Érotion, pour moi plus d'amour, de joie, de plaisir; et Pétus, mon ami, me défend d'être triste. N'as-tu pas honte, me dit-il, de frapper ta poitrine, de t'arracher les cheveux, de fondre en larmes, pour la mort d'une jeune esclave? Moi, j'ai perdu ma femme, et je vis; cependant elle était distinguée, belle, noble et riche! — Peut-on avoir plus de force que notre cher Pétus? il a hérité de deux cent mille sesterces, et il a le courage de vivre!...

XXXVIII.

CONTRE CALLIODORE.

Calliodore a le cens nécessaire pour être chevalier : qui de nous l'ignore, Sextus? mais Calliodore a un frère. Ce frère coupe en deux les quatre cent mille sesterces, parce qu'il a droit de dire : *Partageons les figues* (*le gâteau*). Crois-tu que deux chevaliers puissent monter le même cheval? Calliodore, qu'as-tu de commun avec ton frère, avec ce Pollux incommode? Si tu n'avais pas ce Pollux, tu serais Castor : vous n'êtes qu'un, et vous siégez deux. Lève-toi, Calliodore, tu fais un solécisme. Ou suis l'exemple des fils de Léda, ou garde-toi de siéger avec ton frère : siégez l'un après l'autre.

XXXIX.

IN CARINUM.

Supremas tibi tricies in anno
Signanti tabulas, Carine, misi
Hyblæis madidas thymis placentas.
Defeci : miserere jam, Carine.
Signa rarius, aut semel fac illud,
Mentitur tua quod subinde tussis.
Excussi loculosque sacculumque.
Crœso divitior licet fuissem,
Iro pauperior forem, Carine,
Si conchen toties meam comesses.

XL.

AD ARTEMIDORUM.

Pinxisti Venerem; colis, Artemidore, Minervam;
Et miraris, opus displicuisse tuum?

XLI.

IN DIDYMUM.

Spadone quum sis eviratior fluxo,
Et concubino mollior Celæneo,

XXXIX.

CONTRE CARINUS.

Trente fois, dans le cours de cette année, tandis que tu écrivais tes dernières volontés, je t'ai envoyé des gâteaux dorés avec le miel de l'Hybla. Je suis épuisé; prends pitié de moi, Carinus. Ne teste pas si souvent, ou du moins accomplis une fois ce que ta toux mensongère semble nous promettre. Ma bourse est à sec, et mon petit sac aussi. Lors même que j'eusse été plus riche que Crésus, je serais aujourd'hui plus pauvre qu'Irus, si tu avais mangé seulement mon plat de fèves, autant de fois que tu as fait ton testament.

XL.

A ARTÉMIDORE.

Tu as fait un portrait de Vénus, et tu sacrifies à Minerve : faut-il, Artémidore, t'étonner du peu de succès de ton ouvrage?

XLI.

CONTRE DIDYMUS.

Plus énervé, plus flasque qu'un eunuque, plus efféminé que le mignon de Celène, pour lequel le prêtre

Quem sectus ululat matris entheæ Gallus,
Theatra loqueris, et gradus, et edicta,
Trabeasque, et Idus, fibulasque, censusque;
Et pumicata pauperes manu monstras.
Sedere in equitum liceat an tibi scamnis,
Videbo, Didyme: non licet maritorum.

XLII.

AMICIS QUOD DATUR, NON PERIRE.

Callidus effracta nummos fur auferet arca;
Prosternet patrios impia flamma Lares.
Debitor usuram pariter sortemque negabit;
Non reddet sterilis semina jacta seges.
Dispensatorem fallax spoliabit amica;
Mercibus exstructas obruet unda rates.
Extra fortunam est, quidquid donatur amicis;
Quas dederis, solas semper habebis opes.

XLIII.

DE THAIDE ET LECANIA.

Thais habet nigros, niveos Lecania, dentes.
Quæ ratio est? emptos hæc habet, illa suos.

mutilé de Cybèle pousse d'affreux hurlemens, tu parles sans cesse de théâtre, de degrés, d'édits, de toges de pourpre, d'ides, d'anneaux et de cens; bien plus, de ta main polie à la pierre-ponce, tu indiques ceux qui sont pauvres. Je verrai, Didymus, si tu as le droit de t'asseoir dans les rangs des chevaliers; mais, à coup sûr, tu ne peux siéger parmi les gens mariés.

XLII.

CE QU'ON DONNE A SES AMIS, N'EST PAS PERDU.

Un voleur adroit forcera ta cassette, et t'enlèvera ton argent: une flamme sacrilège consumera les pénates de tes pères. Un débiteur refusera de te payer et intérêts et principal: tes champs, devenus stériles, ne te rendront pas les semences que tu leur auras confiées. Une maîtresse perfide s'enrichira de tes dépouilles, que lui prodiguera ton intendant; les flots engloutiront tes vaisseaux chargés de marchandises. Les présens que l'on offre à ses amis, sont seuls à l'abri des coups du sort. Tu n'auras toujours de véritables richesses que le bien que tu auras fait.

XLIII.

SUR THAIS ET LECANIA.

Thaïs a les dents noires; les dents de Lecania sont blanches comme neige: la raison? — Lecania a celles de l'art; Thaïs, celles de la nature.

XLIV.

IN DENTONEM.

Quid factum est, rogo, quid repente factum?
Ad cœnam mihi, Dento, quod vocanti,
Quis credat? quater ausus es negare.
Sed nec respicis, et fugis sequentem;
Quem thermis modo quærere, et theatris,
Et conclavibus omnibus solebas.
Sic est : captus es unctiore cœna,
Et major rapuit canem culina
Jam te : sed cito cognitum et relictum
Quum fastidierit popina dives,
Antiquæ venies ad ossa cœnæ.

XLV.

IN BASSAM.

Dicis formosam, dicis te, Bassa, puellam.
Istud quæ non est, dicere Bassa solet.

XLIV.

CONTRE DENTON.

Qu'est-il arrivé? dis-moi; qu'est-il survenu tout à coup? Denton, toi que j'ai invité quatre fois, quatre fois, qui le croirait? tu as pu refuser mon souper! Tu détournes les yeux! tu te soustrais à mes poursuites, toi! toi qui naguère me pourchassais aux bains, au théâtre, dans toutes les assemblées!... Tu me fuis, il n'est que trop vrai : un meilleur souper t'allèche, et, chien gourmet, tu te laisses entraîner par l'odeur d'une cuisine plus appétissante: mais sitôt que tu seras connu, et dès-lors abandonné; sitôt que la table des riches t'aura accablé de ses dédains, tu reviendras ronger les os de ton ancien souper.

XLV.

CONTRE BASSA.

Tu te dis belle, Bassa; tu te dis jeune et vierge: Bassa dit toujours qu'elle est ce qu'elle n'est pas.

XLVI.

AD DIADUMENUM.

Basia dum nolo, nisi quæ luctantia carpsi,
Et placet ira mihi plus tua, quam facies;
Ut te sæpe rogem, cædo, Diadumene, sæpe;
Consequor hoc, ut me nec timeas, nec ames.

XLVII.

DE PHILONE.

Nunquam se cœnasse domi Philo jurat : et hoc est;
Non cœnat, quoties nemo vocavit eum.

XLVIII.

DE ENCOLPO.

Quid non cogit amor? secuit nolente capillos
Encolpus domino, nec prohibente tamen.
Permisit, flevitque Pudens : sic cessit habenis
Audaci questus de Phaethonte pater.
Talis raptus Hylas, talis deprensus Achilles
Deposuit gaudens, matre dolente, comas.

XLVI.

A DIADUMENUS.

Je ne veux de baisers que ceux que je cueille malgré ta résistance, et ta colère me plaît plus encore que ta figure. Pour être forcé de te demander souvent, Diadumenus, j'emploie souvent le fouet qui provoque les désirs; et, par là, je parviens à ne me faire ni craindre, ni aimer de toi.

XLVII.

SUR PHILON.

Philon jure qu'il n'a jamais soupé chez lui : il dit vrai. Il ne soupe pas, quand personne ne l'a invité.

XLVIII.

SUR ENCOLPUS.

A quel sacrifice n'oblige pas l'amour! Encolpus a coupé ses beaux cheveux malgré son maître, qui cependant n'y a pas mis obstacle. Pudens l'a permis en pleurant. Ainsi le père de l'audacieux Phaéthon lui céda avec douleur les rênes de son char; ainsi Hylas, après son enlèvement; ainsi Achille découvert, au grand regret de sa mère, déposèrent gaîment leur chevelure. Mais toi, barbe virile, ne te hâte pas, sur la foi de ces cheveux si courts;

Sed tu nec propera, brevibus nec crede capillis;
Tardaque pro tanto munere, barba, veni.

XLIX.

AD LABIENUM.

Vidissem modo forte quum sedentem
Solum te, Labiene, tres putavi:
Calvæ me numerus tuæ fefellit.
Sunt illinc tibi, sunt et hinc capilli,
Quales nec puerum decere possint.
Nudum est in medio caput, nec ullus
In longa pilus area notatur.
Hic error tibi profuit Decembri,
Tunc, quum prandia misit Imperator;
Cum panariolis tribus redisti.
Talem Geryonem fuisse credo.
Vites, censeo, porticum Philippi,
Si te viderit Hercules, peristi.

L.

IN CHAROPINUM.

Cœno domi quoties, nisi te, Charopine, vocavi,
Protinus ingentes sunt inimicitiæ;

viens plus tardive, en considération d'un présent de cette importance.

XLIX.

A LABIENUS.

L'autre jour, en te voyant assis tout seul, Labienus, j'ai pensé que vous étiez trois : l'aspect de ta tête, qui semble se multiplier, causa mon erreur. De deux côtés elle est couverte de cheveux trop peu touffus pour servir même à la parure d'un enfant; le milieu est entièrement nu, et, sur cette longue place déserte, pas un seul poil à remarquer. Ce défaut physique te profita, au mois de décembre dernier, lorsque l'empereur fit distribuer des dîners; tu revins chez toi avec trois sportules. Sans doute Géryon te ressemblait : évite donc, je te le conseille, le portique de Philippe; car si Hercule t'aperçoit, tu es mort.

L.

CONTRE CHAROPINUS.

Chaque fois que je soupe chez moi, si tu n'es pas invité, Charopinus, tu me traites aussitôt en ennemi mor-

Meque petis stricto medium transfigere ferro,
Si nostrum sine te scis caluisse focum.
Nec semel ergo mihi furtum fecisse licebit?
Improbius nihil est hac, Charopine, gula.
Desine jam nostram, precor, observare culinam,
Atque aliquando meus det tibi verba coquus.

LI.

AD RUFUM.

Hic, qui libellis prægravem gerit lævam,
Notariorum quem premit chorus levis,
Qui codicillis hinc et inde prolatis,
Epistolisque commodat gravem vultum,
Similis Catoni, Tullioque, Brutoque;
Exprimere, Rufe, fidiculæ licet cogant,
Ave Latinum, χαῖρε non potest Græcum.
Si fingere me istud putas, salutemus.

LII.

IN POSTHUMUM.

Quæ mihi præstiteris memini, semperque tenebo.
Cur igitur taceo? Posthume, tu loqueris.

tel; et tu me menaces de me passer ton épée au travers du corps, si tu apprends que mon foyer ait été chauffé sans toi. Je ne pourrai donc pas te dérober un seul de mes soupers? Une telle gourmandise, Charopinus, est le comble de la méchanceté. Cesse, je te prie, cesse à l'avenir d'espionner ma cuisine, et souffre qu'une fois mon cuisinier te donne à souper avec des paroles.

LI.

A RUFUS.

Cet homme, dont le bras gauche est surchargé de dossiers, que tu vois pressé par un cercle de scribes sinistres, qui reçoit de toutes parts et testamens et lettres, qu'il lit avec la gravité d'un Caton, d'un Tullius et d'un Brutus; cet homme est incapable, dussent toutes les tortures l'y contraindre, de prononcer un bonjour en latin, ou un salut en grec. Si tu penses, Rufus, que je fais là une fiction, viens le saluer avec moi.

LII.

CONTRE POSTHUMUS.

Je me souviens, Posthumus, des services que j'ai reçus de toi, et j'en conserverai toujours la mémoire. Pour-

Incipio quoties alicui tua dona referre,
  Protinus exclamat : Dixerat ipse mihi.
Non belle quædam faciunt duo : sufficit unus
  Huic operi : si vis, ut loquar, ipse tace.
Crede mihi, quamvis ingentia, Posthume, dona
  Auctoris pereunt garrulitate sui.

LIII.

AD BASSUM.

Colchida quid scribis, quid scribis, amice, Thyesten?
  Quid tibi vel Nioben, Basse, vel Andromachen?
Materia est, mihi crede, tuis aptissima chartis
  Deucalion; vel, si non placet hic, Phaethon.

LIV.

DE RHETORE APOLLONIO.

Extemporalis factus est meus Rhetor;
Calpurnium non scripsit, et salutavit.

---

quoi donc, me diras-tu, se taire à cet égard? — Parce que toi, tu en parles trop souvent. Chaque fois que je veux raconter à quelqu'un tes bienfaits, Je sais cela, me dit-il, Posthumus m'en a instruit. Deux personnes ne font pas également bien certaines choses; une seule suffit en pareil cas; si tu veux que je parle, garde le silence. Crois-moi, Posthumus, les services même les plus signalés se réduisent à rien par le babil de celui qui les rend.

LIII.

A BASSUS.

Ami, pourquoi veux-tu chanter les forfaits de la Colchide et ceux de Thyeste? Que te servirait, Bassus, de traiter la fable de Niobé ou d'Andromaque? Crois-moi, le sujet qui convient le mieux à ta plume, c'est Deucalion, ou Phaéthon, si le premier ne te sourit pas.

LIV.

SUR LE RHÉTEUR APOLLONIUS.

Il est parvenu à avoir un moment d'improvisation, mon rhéteur : sans avoir écrit le nom de Calpurnius, il l'a salué.

LV.

DE AQUILA PORTANTE JOVEM.

Dic mihi, quem portes, volucrum regina? Tonantem.
Nulla manu quare fulmina gestat? Amat.
Quo calet igne Deus? Pueri. Cur mitis aperto
Respicis ore Jovem? De Ganymede loquor.

LVI.

AD LUPUM.

Cui tradas, Lupe, filium magistro,
Quæris sollicitus diu, rogasque.
Omnes Grammaticosque Rhetorasque
Devites, moneo : nihil sit illi
Cum libris Ciceronis, aut Maronis;
Famæ Tutilium suæ relinquat.
Si versus facit, abdices Poetam.
Artes discere vult pecuniosas?
Fac, discat, citharœdus, aut choraules.
Si duri puer ingenî videtur,
Præconem facias, vel architectum.

LV.

SUR L'AIGLE DE JUPITER.

Dis-moi qui tu portes, roi des oiseaux? — Le dieu du tonnerre. — Pourquoi sa main n'est-elle pas armée de la foudre? — Il est amoureux. — Quel est l'objet de sa flamme? — Un enfant. — Pourquoi, le bec ouvert, tournes-tu sur Jupiter des regards si doux? — Je lui parle de Ganymède.

LVI.

A LUPUS.

Tu ne sais, Lupus, à quel maître confier ton fils; depuis long-temps, ta sollicitude paternelle le cherche et le demande en vain: tous nos grammairiens, nos rhéteurs, fuis-les, je te le conseille; qu'il n'ait rien de commun avec les ouvrages de Cicéron et de Virgile; qu'il abandonne Tutilius à sa renommée. S'il prétend faire des vers, abjure le poète. Mais veut-il s'instruire dans les arts qui rapportent de l'argent? aie soin qu'il les apprenne, qu'il devienne joueur de cithare ou de flûte. Si son esprit paraît lourd et grossier, fais-en un crieur public ou un architecte.

LVII.

AD CINNAM.

Quum voco te dominum, noli tibi, Cinna, placere;
Sæpe etiam servum sic resaluto meum.

LVIII.

AD POSTHUMUM.

Cras te victurum, cras dicis, Posthume, semper.
Dic mihi cras istud, Posthume, quando venit?
Quam longe cras istud? ubi est? aut unde petendum?
Numquid apud Parthos Armeniosque latet?
Jam cras istud habet Priami vel Nestoris annos.
Cras istud quanti, dic mihi, possit emi?
Cras vives : hodie jam vivere, Posthume, serum est.
Ille sapit, quisquis, Posthume, vixit heri.

LIX.

AD STELLAM.

Quod non argentum, quod non tibi misimus aurum,
Hoc facimus causa, Stella diserte, tua.
Quisquis magna dedit, voluit sibi magna remitti;
Fictilibus nostris exoneratus eris.

LVII.

A CINNA.

Lorsque je t'appelle mon maître, Cinna, garde-toi d'en tirer vanité; souvent je qualifie mon esclave du même titre.

LVIII.

A POSTHUMUS.

Tu me dis, Posthumus, que tu vivras demain. Demain! toujours demain! Mais quand donc, Posthumus, viendra ce demain? Qu'il est loin, ce demain! Où est-il? où faut-il le chercher? Se cache-t-il chez les Parthes ou dans l'Arménie? Ce demain a déjà les années de Priam ou de Nestor. Combien, réponds-moi, faudra-t-il acheter ce demain? Tu vivras demain! Vivre aujourd'hui, Posthumus, c'est déjà bien tard. Le sage est celui qui a vécu hier.

LIX.

A STELLA.

Non, je ne t'ai envoyé ni argent ni or; mais, en cela, j'ai agi dans ton intérêt, éloquent Stella. Celui qui fait des présens considérables, a l'intention d'en recevoir d'aussi riches: ces vases d'argile que je t'offre, te libèrent de tout engagement onéreux.

LX.

AD DETRACTOREM.

Allatres licet usque nos et usque,
Et gannitibus improbis lacessas;
Certum est hanc tibi pernegare famam,
Olim quam petis in meis libellis,
Qualiscumque legaris ut per orbem.
Nam te cur aliquis sciat fuisse?
Ignotus pereas, miser, necesse est.
Non deerunt tamen hac in urbe forsan
Unus, vel duo, tresve, quatuórve,
Pellem rodere qui velint caninam.
Nos hac a scabie tenemus ungues.

LXI.

IN MARIANUM.

Crispulus iste quis est, uxori semper adhæret
Qui, Mariane, tuæ? crispulus iste quis est?
Nescio quid dominæ teneram qui garrit in aurem,
Et sellam cubito dexteriore premit?
Per cujus digitos currit levis annulus omnes;
Crura gerit nullo qui violata pilo?
Nil mihi respondes? uxoris res agit, inquis,

LX.

A UN DÉTRACTEUR.

Bien que tu aboies sans relâche autour de moi, que sans cesse tu veuilles, en véritable chien enragé, me déchirer de tes morsures, j'ai pris la ferme résolution de te refuser à jamais l'honneur que tu ambitionnes depuis long-temps dans mes ouvrages, celui d'y faire lire, d'une manière ou d'autre, ton nom à l'univers. Mais pourquoi saurait-on que tu as existé? misérable, tu dois mourir inconnu. Peut-être s'en trouverait-il, dans cette ville, un, deux, trois ou quatre qui consentiraient à ronger en toi la peau d'un chien : pour moi, je veux préserver mes ongles de pareille infection.

LXI.

CONTRE MARIANUS.

Marianus, quel est cet élégant aux cheveux frisés, qu'on voit sans cesse auprès de ta femme? Quel est cet élégant, qui murmure je ne sais quoi à l'oreille complaisante de la maîtresse du logis, et qui, du coude droit, presse le dos de son siège? Chacun de ses doigts est entouré de bagues légères : sur ses jambes on chercherait en vain un seul poil qui en ternît la blancheur. Tu ne me réponds rien? Il fait, dis-tu, les affaires de ma femme. C'est un ami sûr et de mœurs austères, dont l'extérieur

Iste meæ : sane certus et asper homo est,
Procuratorem vultu qui præferat ipso;
Acrior hoc Chius non erat Aufidius.
O quam dignus eras alapis, Mariane, Latini!
Te successurum credo ego Panniculo.
Res uxoris agit? res nullas crispulus iste :
Res non uxoris, res agit iste tuas.

LXII.

AD HOSPITES.

Jure tuo nostris maneas licet, hospes, in hortis,
Si potes in nudo ponere membra solo,
Aut si portatur tecum tibi magna supellex;
Nam mea jam digitum sustulit hospitibus.
Nulla tegit fractos nec inanis culcita lectos :
Putris et abrupta fascia reste jacet.
Sit tamen hospitium nobis commune duobus :
Emi hortos; plus est : instrue tu; minus est.

LXIII.

AD PONTICUM.

Quid sentis, inquis, de nostris, Marce, libellis?
Sic me sollicitus, Pontice, sæpe rogas.

seul dénote bien un homme d'affaires. Aufidius de Chio ne serait pas plus grave. — O Marianus! que tu mériterais bien les soufflets de Latinus! Oui, tu remplaceras parfaitement Panniculus. Il fait les affaires de ta femme? il ne fait aucune affaire, cet élégant : il ne fait pas les affaires de ta femme, mais les tiennes.

LXII.

A SES HÔTES.

Mon hôte, jouis tant qu'il te plaira, dans mes jardins, du droit de l'hospitalité, si tu peux te résoudre à étendre tes membres sur le sol tout nu, ou si tu apportes avec toi grande quantité de meubles; car les miens, plus qu'usés, ont demandé grâce aux hôtes venus avant toi. Je n'ai plus un matelas, même mauvais, à jeter sur mes lits brisés, dont les sangles pourries traînent en lambeaux sur le plancher. Partageons toutefois cet asile entre nous. J'ai acheté ces jardins, c'est la plus forte dépense : meuble-les, toi; ce sont les moindres frais.

LXIII.

A PONTICUS.

Marcus, que penses-tu de mes ouvrages? Voilà, Ponticus, la question que tu m'adresses souvent avec solli-

Admiror, stupeo : nihil est perfectius illis;
Ipse tuo cedit Regulus ingenio.
Hoc sentis? inquis; faciat tibi sic bene Cæsar,
Sic Capitolinus Jupiter. Immo tibi.

LXIV.

AD SUOS MINISTROS.

Sextantes, Calliste, duos infunde Falerni;
Tu super æstivas, Alcime, solve nives.
Pinguescat nimio madidus mihi crinis amomo,
Lassenturque rosis tempora sutilibus.
Jam vicina jubent nos vivere Mausolea;
Quum doceant, ipsos posse perire Deos.

LXV.

AD CÆSAREM.

Astra, polumque dedit, quamvis obstante noverca,
Alcidæ, Nemeæ terror, et Arcas aper;
Et castigatum Libycæ ceroma palæstræ;
Et gravis in Siculo pulvere fusus Eryx;
Silvarumque tremor, tacita qui fraude solebat
Ducere nec rectas Cacus in antra boves.

citude. — Ils sont admirables, surprenans, parfaits; Regulus lui-même cède à ton génie. — C'est là ton avis, ajoutes-tu : alors, que César, que Jupiter Capitolin, te comblent de prospérités! — Ponticus, qu'ils te traitent avec la même indulgence!

LXIV.

A SES ESCLAVES.

Calliste, verse-moi deux sextans de Falerne; et toi, Alcime, fais dissoudre dans ma coupe la neige qu'on aime tant en été. Que ma chevelure soit parfumée tout entière de l'essence onctueuse de l'amomum, et que mon front s'affaisse sous des couronnes de roses. Déjà plus d'un mausolée voisin nous invite à jouir de la vie, en nous apprenant que les dieux mêmes sont sujets au trépas.

LXV.

A CÉSAR.

Alcide, malgré l'opposition d'une marâtre, conquit le ciel et une place parmi les astres, pour avoir dompté le lion de Némée, et le sanglier d'Arcadie; pour avoir châtié l'athlète qui infestait la Libye, renversé sur la poussière de Sicile le vigoureux Éryx, exterminé Cacus, la terreur des forêts, Cacus, qui, par une ruse secrète, entraînait les troupeaux dans son repaire, en détournant la trace de leurs pas. Mais que sont de tels travaux en

Ista tuæ, Cæsar, quota pars spectatur arenæ?
Dat majora novus prœlia mane dies.
Quot graviora cadunt Nemeæo pondera monstro?
Quot tua Mænalios collocat hasta sues?
Reddatur si pugna triplex pastoris Iberi;
Est tibi, qui possit vincere Geryonem.
Sæpe licet Graiæ numeretur bellua Lernæ,
Improba Niliacis quid facit Hydra feris?
Pro meritis cœlum tantis, Auguste, dederunt
Alcidæ cito Dî; sed tibi sero dabunt.

LXVI.

IN PONTILIANUM.

Sæpe salutatus, nunquam prior ipse salutas;
Sic erit æternum, Pontiliane, vale.

LXVII.

DE HIRUNDINE.

Hibernos peterent solito quum more recessus
Atthides, in nidis una remansit avis.
Deprendere nefas ad tempora verna reversæ,

comparaison des combats que nous offre ton arène, ô César? chaque matin nous fait assister à des assauts chaque jour plus terribles : que de lions plus monstrueux que celui de Némée tombent expirans! que de sangliers pareils à ceux du Ménale deviennent autant de trophées pour ta lance redoutable! Qu'on renouvelle la triple lutte du berger d'Ibérie, tu peux opposer à Géryon un rival capable de le vaincre : et cette hydre de Lerne, dont la Grèce se plaît à compter les têtes renaissantes, cette hydre si cruelle, peut-on la comparer aux monstres du Nil *(les crocodiles)*? Auguste, pour prix de tant d'exploits, les dieux accordèrent sans retard à Alcide les honneurs de l'apothéose; ils te les réservent aussi, mais après que tu auras fait un long séjour parmi nous.

LXVI.

CONTRE PONTILIANUS.

On a beau te saluer souvent, tu ne donnes jamais un salut le premier. Il faudra, je le vois, Pontilianus, te dire un éternel adieu.

LXVII.

SUR UNE HIRONDELLE.

A l'époque où les hirondelles gagnaient, selon leur usage, leurs retraites d'hiver, une d'entre elles resta dans son nid. Ses compagnes, de retour à l'approche du printemps, découvrirent la trahison, et mirent en piè-

Et profugam volucres diripuere suæ.
Sero dedit pœnas : discerpi noxia mater
Debuerat; sed tunc, quum laceravit Itym.

LXVIII.

AD LESBIAM.

Arctoa de gente comam tibi, Lesbia, misi;
Ut scires, quanto sit tua flava magis.

LXIX.

IN M. ANTONIUM.

Antonî, Phario nil objecture Pothino,
Et levius tabula, quam Cicerone, nocens;
Quid gladium demens romana stringis in ora?
Hoc admisisset nec Catilina nefas.
Impius infando miles corrumpitur auro;
Et tantis opibus vox tacet una tibi.
Quid prosunt sacræ pretiosa silentia linguæ?
Incipient omnes pro Cicerone loqui.

ces la transfuge. On la punit trop tard : cette mère coupable avait mérité ce supplice, mais alors surtout qu'elle déchira le malheureux Itys.

LXVIII.

A LESBIE.

Lesbie, je t'envoie une chevelure des habitans du Nord, pour que tu saches combien la tienne est plus blonde encore.

LXIX.

CONTRE M. ANTOINE.

Antoine, tu n'as rien à reprocher à l'Égyptien Pothinus, toi qui fus moins coupable peut-être en dressant toute une liste de proscrits, qu'en ordonnant le meurtre seul de Cicéron. Eh quoi, insensé! tu as pu plonger le fer dans cette tête qui était celle de Rome même! Catilina eût reculé devant un tel forfait. Avec de l'or, cet instrument de crime, tu corromps un soldat parricide, et tes immenses richesses peuvent à peine étouffer une seule voix. A quoi te sert d'avoir acheté si chèrement le silence de cette bouche sacrée? Tout le monde ne va-t-il pas parler en faveur de Cicéron?

LXX.

DE SYRISCO, AD MAXIMUM.

Infusum sibi nuper a patrono
Plenum, Maxime, centies Syriscus
In sellariolis vagus popinis
Circa balnea quatuor peregit.
O quanta est gula, centies comesse!
Quanto major adhuc, nec accubare!

LXXI.

AD FAUSTINUM.

Humida qua gelidas submittit Trebula valles,
Et viridis, Cancri mensibus, alget ager,
Rura Cleonæo nunquam temerata Leone,
Et domus Æolio semper amica Noto,
Te, Faustine, vocant : longas his exige messes
Collibus : hibernum jam tibi Tibur erit.

LXXII.

AD RUFUM, DE ORIGINE BACCHI.

Qui potuit Bacchi matrem dixisse Tonantem,
Ille potest Semelen dicere, Rufe, patrem.

LXX.

SUR SYRISCUS, A MAXIMUS.

Syriscus a dissipé entièrement cent fois cent mille sesterces qu'il venait de recevoir de son patron. Le vagabond les a dépensés dans ces tavernes situées entre les quatre bains, où l'on mange étant assis. O quelle gloutonnerie d'avoir dévoré cent fois cent mille sesterces! quelle voracité plus grande encore de les avoir engloutis, sans s'être couché sur le lit ordinaire du festin!

LXXI.

A FAUSTINUS.

Un séjour où l'humide Trebula domine sur de froides vallées, où la campagne, fraîche et toujours verte pendant que règne le Cancer, n'est jamais flétrie par le Lion de Cléonée; une maison que favorise toujours le vent du midi, réclament ta présence, Faustinus : viens passer sur ces coteaux les longues journées de la moisson; tu y retrouveras Tibur et son hiver.

LXXII.

A RUFUS, SUR L'ORIGINE DE BACCHUS.

Celui qui a pu appeler le maître du tonnerre la mère de Bacchus, peut dire aussi, Rufus, que Sémélé est son père.

LXXIII.

AD THEODORUM.

Non donem tibi cur meos libellos
Oranti toties, et exigenti,
Miraris, Theodore? magna causa est;
Dones tu mihi ne tuos libellos.

LXXIV.

DE POMPEIO ET FILIIS.

Pompeios juvenes Asia atque Europa, sed ipsum
Terra tegit Libyes; si tamen ulla tegit.
Quid mirum toto si spargitur orbe? jacere
Uno non poterat tanta ruina loco.

LXXV.

AD QUINTUM.

Quæ legis causa nupsit tibi Lælia, Quinte,
Uxorem potes hanc dicere legitimam?

LXXIII.

A THEODORUS.

Je ne t'envoie pas mes ouvrages, malgré tes prières, ...gré tes instances réitérées : tu en es tout surpris, ...st-ce pas, Theodorus? J'ai pour cela un puissant mo- ... je crains que tu ne me donnes tes œuvres.

LXXIV.

SUR POMPÉE ET SES FILS.

Les fils de Pompée ont leur tombeau en Asie et en Eu- ...e ; mais leur père repose dans la Libye, si toutefois ... terre couvre ses restes. Doit-on s'étonner que le hé- ... soit ainsi dispersé dans tout l'univers? Un si grand ...ris ne pouvait rester gisant en un seul lieu.

LXXV.

A QUINTUS.

Quintus, cette Lélia qui devint ta femme en vertu ... loi, peux-tu bien l'appeler une épouse légitime?

LXXVI.

AD CINNAM.

Profecit poto Mithridates sæpe veneno,
  Toxica ne possent sæva nocere sibi.
Tu quoque cavisti cœnando tam male semper,
  Ne posses unquam, Cinna, perire fame.

LXXVII.

AD MARULLUM.

Narratur belle quidam dixisse, Marulle,
  Qui te ferre oleum dixit in auriculam.

LXXVIII.

AD TURANIUM.

Si tristi domicœnio laboras,
Turani, potes esurire mecum.
Non deerunt tibi, si soles προπίνειν,
Viles Cappadocæ, gravesque porri.
Divisis cybium latebit ovis;
Ponetur digitis tenendus unctis
Nigra cauliculus virens patella,

LXXVI.

A CINNA.

A force de boire du poison, Mithridate parvint à empêcher sur lui l'effet du venin le plus subtil. Toi, Cinna, par l'habitude de souper si mal tous les jours, tu es arrivé à ne pouvoir jamais mourir de faim.

LXXVII.

A MARULLUS.

On cite, Marullus, un mot heureux à ton sujet : tu portes, a dit quelqu'un, de l'huile dans l'oreille.

LXXVIII.

A TURANIUS.

Si tu es condamné à souper tristement chez toi, Turanius, viens plutôt jeûner avec ton ami. Tu ne manqueras, si tu aimes à boire, ni de laitues communes de Cappadoce, ni de porreaux à l'odeur forte. On te servira le thon, caché sous des œufs coupés par tranches : ensuite un chou qu'on ne pourra tenir qu'en se graissant les doigts, un chou vert, bien tendre, et fraîchement cueilli dans le potager, paraîtra sur un plat noirci par la fumée; tu auras du boudin placé sur une sauce blan-

Algentem modo qui reliquit hortum;
Et pultem niveam premens botellus,
Et pallens faba cum rubente lardo.
Mensæ munera si voles secundæ,
Marcentes tibi porrigentur uvæ,
Et nomen pyra quæ ferunt Syrorum;
Et quas docta Neapolis creavit,
Lento castaneæ vapore tostæ;
Vinum tu facies bonum bibendo.
Post hæc omnia forte si movebit
Bacchus, quam solet, esuritionem,
Succurrent tibi nobiles olivæ,
Piceni modo quas tulere rami,
Et fervens cicer, et tepens lupinus.
Parva est cœnula, quis potest negare?
Sed finges nihil, audiesve fictum,
Et vultu placidus tuo recumbes;
Nec crassum dominus leget volumen;
Nec de Gadibus improbis puellæ
Vibrabunt sine fine prurientes
Lascivos docili tremore lumbos.
Sed, quod non grave sit, nec inficetum,
Parvi tibia Condyli sonabit.
Hæc est cœnula. Claudiam sequeris;
Quam nobis cupis esse te priorem.

che comme de la neige, et des fèves pâles apprêtées au lard frais. Si tu veux un second service, on te donnera des raisins secs, des poires de Syrie, et des châtaignes rôties à petit feu, nées dans les champs de Naples la savante. Tu rendras le vin bon en le buvant. Après cela, si Bacchus, selon l'usage, excite en toi un appétit nouveau, on t'offrira, pour le calmer, des olives de choix, cueillies récemment sur les arbres du Picénum, puis le pois bien chaud et le tiède lupin. Ce repas est modeste, qui peut le nier? Mais à ma table pas de contrainte; rien que de la franchise et de la sincérité. On ne t'obligera pas à composer ton visage, et tes regards pourront retomber tranquillement à leur gré; le maître de la maison ne t'assommera pas de la lecture d'un ouvrage fastidieux : les danseuses de la licencieuse Cadix ne provoqueront pas en toi des désirs sans cesse renaissans par leurs poses, qu'elles savent rendre si souples et si voluptueuses. Mais, ce qui ne peut offenser personne, et ce qui n'est pas sans attrait, tu entendras les sons gracieux de la flûte du jeune Condylus. Tel est mon petit souper. Claudia t'y précèdera, et tu seras charmé, je pense, qu'elle, plus que toute autre, préside à nos plaisirs.

LXXIX.

IN ZOILUM.

Undecies una surrexti, Zoile, cœna;
  Et mutata tibi est synthesis undecies;
Sudor inhæreret madida ne veste retentus,
  Et laxam tenuis læderet aura cutem.
Quare ego non sudo, qui tecum, Zoile, cœno?
  Frigus enim magnum synthesis una facit.

LXXX.

AD SEVERUM.

Non totam mihi, si vacabis, horam,
Dones, et licet imputes, Severe,
Dum nostras legis exigisque nugas.
Durum est perdere ferias. Rogamus,
Jacturam patiaris hanc, ferasque.
Quod si legeris ipse cum diserto
(Sed numquid sumus improbi?) Secundo,
Plus multo tibi debiturus hic est,
Quam debet domino suo libellus.
Nam securus erit, nec inquieta
Lassi marmora Sisyphi videbit;
Quem censoria cum meo Severo
Docti lima momorderit Secundi.

LXXIX.

CONTRE ZOÏLE.

Zoïle, tu t'es levé onze fois pendant le même repas, et onze fois tu as changé de synthèse, dans la crainte que la sueur, retenue par tes vêtemens humides, ne restât sur tes membres, et qu'un souffle léger du vent n'exerçât une influence funeste sur les pores trop relâchés de ta peau. Pourquoi donc ne suis-je pas aussi sujet à suer, moi qui mange avec toi, Zoïle? C'est qu'apparemment une seule synthèse donne beaucoup de fraîcheur.

LXXX.

A SEVERUS.

Si tu as quelque loisir, Severus, accorde-moi un peu moins d'une heure, et rends-moi ton débiteur de ces instans que tu vas passer à lire et à examiner mes bagatelles. — Il est dur de perdre ainsi des momens de plaisir. — Je t'en conjure, supporte avec résignation une telle perte. Si tu fais cette lecture avec l'éloquent Secundus (mais c'est de ma part une demande bien téméraire), mon petit recueil te devra beaucoup plus encore qu'il ne doit à son auteur. Car son sort sera fixé; et il n'ira pas rejoindre le roc toujours roulant de Sisyphe épuisé de fatigue, lorsque Secundus le savant et mon ami Severus auront fait passer sur lui la lime mordante de la censure.

LXXXI.

AD ÆMILIANUM.

Semper eris pauper, si pauper es, Æmiliane.
Dantur opes nulli nunc, nisi divitibus.

LXXXII.

IN GAURUM.

Quid promittebas mihi millia, Gaure, ducenta;
Si dare non poteras millia, Gaure, decem?
An potes, et non vis? rogo, non est turpius istud?
I, tibi dispereas, Gaure: pusillus homo es.

LXXXIII.

AD DINDYMUM.

Insequeris, fugio; fugis, insequor; hæc mihi mens est:
Velle tuum nolo, Dindyme, nolle volo.

LXXXI.

A ÉMILIANUS.

Si tu es pauvre, Émilianus, tu le seras toujours; les trésors aujourd'hui ne se donnent qu'aux riches.

LXXXII.

CONTRE GAURUS.

Pourquoi, Gaurus, me promettais-tu deux cent mille sesterces, si tu ne pouvais m'en donner dix mille? Le peux-tu, et ne le veux-tu pas? ne serait-ce pas, dis-moi, plus honteux encore? Que le ciel te confonde, Gaurus; tu es un triste sire (ou *personnage*).

LXXXIII.

A DINDYMUS.

Tu me poursuis, je t'évite; tu m'évites, je te poursuis : c'est là mon caprice. Dindymus, je ne veux pas ce que tu veux; je veux ce que tu ne veux pas.

LXXXIV.

AD GALLAM.

Jam tristis nucibus puer relictis,
Clamoso revocatur a magistro;
Et blando male proditus fritillo,
Arcana modo raptus e popina,
Ædilem rogat udus aleator.
Saturnalia transiere tota,
Nec munuscula parva, nec minora
Misisti mihi, Galla, quæ solebas.
Sane sic abeat meus December.
Scis certe, puto, vestra jam venire
Saturnalia, Martias Kalendas:
Tunc reddam tibi, Galla, quod dedisti.

LXXXIV.

A GALLA.

Déjà l'enfant, tout triste de quitter ses noix, est rappelé par la voix impérieuse de son maître; déjà, trahi par le bruit du cornet qu'il aime, arraché à l'instant du tripot où il se cachait, le joueur de dés, tout couvert de sueur, paraît devant l'édile et l'implore. Tout le temps des Saturnales est passé; et toi, Galla, tu ne m'as envoyé ni les petits présens, ni les moindres bagatelles que tu me donnais d'habitude. Et tu veux sans doute que tout mon mois de décembre s'écoule ainsi. Mais, tu ne l'ignores pas, je pense, voici venir tes Saturnales des calendes de mars : alors je te rendrai, Galla, ce que tu m'as donné.

M. VAL. MARTIALIS

EPIGRAMMATUM

LIBER VI.

I.

AD JULIUM MARTIALEM.

SEXTUS mittitur hic tibi libellus,
In primis mihi care Martialis;
Quem si terseris aure diligenti,
Audebit minus anxius tremensque
Magnas Cæsaris in manus venire.

II.

AD CÆSAREM DOMITIANUM.

Lusus erat sacræ connubia fallere tædæ;
Lusus et immeritos exsecuisse mares.
Utraque tu prohibes, Cæsar, populisque futuris
Succurris, nasci quos sine fraude jubes.

ÉPIGRAMMES

DE M. VAL. MARTIAL

LIVRE VI.

I.

A JULES MARTIAL.

Je t'adresse ce sixième livre, à toi, J. Martial, mon ami le plus cher : si ton goût exquis et ton oreille toujours sûre font disparaître ses imperfections, il osera, moins inquiet, moins tremblant, venir se placer dans les mains puissantes de César.

II.

A CÉSAR DOMITIEN.

C'était un jeu de violer les lois sacrées de l'hymen; c'était un jeu de mutiler de jeunes garçons innocens. César, tu défends cette double infamie; et tu rends service aux générations à venir, en leur assurant le bienfait d'une naissance sans fraude. Sous ton empire, désormais

Nec spado jam, nec mœchus erit, te præside, quisquam.
At prius (o mores!) et spado mœchus erat.

III.

DE FILIO DOMITIANI.

Nascere, Dardanio promissum nomen Iulo,
Vera Deum soboles: nascere, magne puer.
Cui pater æternas post sæcula tradat habenas;
Quique regas orbem cum seniore senex.
Ipsa tibi niveo trahet aurea pollice fila,
Et totam Phryxi Julia nebit ovem.

IV.

ADULATORIUM.

Censor maxime, principumque princeps,
Quum tot jam tibi debeat triumphos,
Tot nascentia templa, tot renata,
Tot spectacula, tot Deos, tot urbes;
Plus debet tibi Roma, quod pudica est.

---

plus d'eunuques, plus d'adultères. Mais avant toi, ô mœurs! l'eunuque, l'eunuque lui-même était adultère.

III.

SUR LE FILS DE DOMITIEN.

Parais sur la terre, toi que les destins ont promis au Troyen Iule, véritable rejeton des dieux! parais, illustre enfant! Après de longues années, ton père te remettra les rênes d'un empire éternel, et tu gouverneras le monde, qui verra Antiloque déjà vieux régner avec Nestor. Julie elle-même, de ses doigts blancs comme la neige, roulera le fil d'or de tes années, et filera pour toi la toison entière du bélier de Phryxus.

IV.

COMPLIMENT A DOMITIEN.

Censeur suprême, prince des princes, déjà Rome te devait tant de triomphes, de temples nouveaux, d'anciens temples réparés; elle te devait tant de spectacles, de dieux, de villes; elle te doit plus encore aujourd'hui, que tu lui as rendu la pudeur et les mœurs.

V.

AD CÆCILIANUM.

Rustica mercatus multis sum prædia nummis;
Mutua des centum, Cæciliane, rogo.
Nil mihi respondes? tacitum te dicere, credo,
Non reddes : ideo, Cæciliane, rogo.

VI.

AD LUPERCUM.

Comœdi tres sunt : sed amat tua Paulla, Luperce,
Quatuor; et κωφὸν Paulla πρόσωπον amat.

VII.

DE THELESINA.

Julia lex populis ex quo, Faustine, renata est,
Atque intrare domos jussa Pudicitia est;
Aut minus, aut certe non plus tricesima lux est :
Et nubit decimo jam Thelesina viro.
Quæ nubit toties, non nubit : adultera lege est.
Offendor mœcha simpliciore minus.

V.

A CÉCILIANUS.

J'ai acheté fort cher des biens de campagne ; Cécilianus, prête-moi, je te prie, cent mille sesterces. Tu ne me réponds rien? Je crois t'entendre dire tout bas : Tu ne me les rendrais pas. C'est dans cette intention que je te les demande, Cécilianus.

VI.

A LUPERCUS.

Il ne paraît sur la scène que trois acteurs, mais Paulla, ton épouse, en aime quatre, Lupercus; Paulla aime jusqu'au personnage muet.

VII.

SUR THELESINA.

Faustinus, depuis que la loi Julia est remise en vigueur, et que la décence s'est vue contrainte de rentrer dans nos ménages, trente jours au plus, moins peut-être, se sont écoulés; et Thelesina en est déjà à son dixième époux. Se marier si souvent, ce n'est point se marier ; c'est être adultère aux termes de la loi. Je supporterais plus volontiers une franche courtisane.

VIII.

AD SEVERUM.

Prætores duo, quatuor Tribuni,
Septem Causidici, decem Poetæ,
Cujusdam modo nuptias petebant
A quodam sene: non moratus ille
Præconi dedit Eulogo puellam.
Dignum quid fatuo, Severe, fecit?

IX.

AD LÆVINUM.

In Pompeiano dormis, Lævine, theatro;
Et quereris, si te suscitat Oceanus!

X.

PETIT LATENTER A DOMITIANO PECUNIAM.

Pauca Jovem nuper quum millia forte rogarem;
Ille dabit, dixit, qui mihi templa dedit.
Templa quidem dedit ille Jovi; sed millia nobis
Nulla dedit: pudeat pauca rogasse Jovem.
At quam non tetricus, quam nulla nubilus ira,

VIII.

A SEVERUS.

Deux préteurs, quatre tribuns, sept avocats, dix poètes demandaient certaine belle en mariage à certain vieillard : le barbon, sans hésiter, accorde la jeune fille au crieur Eulogus. Qu'a-t-il fait là, Severus, de si insensé?

IX.

A LÉVINUS.

Tu t'endors, Lévinus, au théâtre de Pompée; et tu te plains de ce qu'Oceanus te réveille!

X.

DEMANDE INDIRECTE A DOMITIEN.

Lorsque, ces jours derniers, je demandais par hasard quelques milliers de sesterces à Jupiter, celui-là, me dit-il, te les donnera, qui m'a donné des temples. Il peut avoir donné des temples à Jupiter, mais il ne m'a pas donné de sesterces : c'est une honte d'avoir demandé si peu à Jupiter. Cependant avec quelle bienveillance, avec

Quam placido nostras legerat ore preces!
Talis supplicibus tribuit diademata Dacis;
Et Capitolinas itque reditque vias.
Dic precor, o nostri dic conscia virgo Tonantis;
Si negat hoc vultu, quo solet ergo dare?
Sic ego. Sic breviter posita mihi Gorgone Pallas:
Quæ nondum data sunt, stulte, negata putas?

XI.

IN MARCUM.

Quod non sit Pylades hoc tempore, non sit Orestes,
Miraris? Pylades, Marce, bibebat idem.
Nec melior panis turdusve dabatur Oresti;
Sed par atque eadem cœna duobus erat.
Tu Lucrina voras; me pascit aquosa Peloris:
Non minus ingenua est et mihi, Marce, gula.
Te Cadmea Tyros, me pinguis Gallia vestit:
Vis te purpureum, Marce, sagatus amem?
Ut præstem Pyladen, aliquis mihi præstet Orestem.
Hoc non fit verbis, Marce: ut ameris, ama.

---

quel front calme et sans colère il avait lu ma supplique! Tel il remit avec bonté le diadème aux Daces supplians; tel il monte au Capitole et descend de ce temple. Dis-moi, je te prie, vierge confidente de mon maître qui tient le tonnerre, dis-moi, s'il refuse avec tant de charme, quel air gracieux ne doit-il pas prendre pour accorder? J'avais dit. Pallas dépose sa Gorgone, et me répond ce peu de mots : « Ce qu'on ne t'a pas donné encore, insensé, crois-tu qu'on te l'ait refusé? »

XI.

CONTRE MARCUS.

Tu t'étonnes, Marcus, de ce que, dans ce siècle, il n'y ait plus ni Pylade ni Oreste : Pylade buvait le même vin que son ami. On ne servait point à Oreste de meilleur pain, de grive plus grasse; mais tous deux avaient même repas, même table. Tu savoures les huîtres du lac Lucrin, et moi je mange des pelores aqueuses : pourtant, Marcus, j'ai le goût aussi délicat que toi. La superbe Tyr, la ville de Cadmus, te fournit tes riches vêtemens; la Gaule me jette un habit misérable. Veux-tu, Marcus, que, couvert d'une saie, je sois ton ami, quand tu es resplendissant de pourpre? Je consens à jouer le rôle de Pylade, si quelqu'un remplit en ma faveur celui d'Oreste. Cela ne se fait point avec des paroles : Marcus, pour être aimé, il faut aimer toi-même.

XII.

DE FABULLA.

Jurat capillos esse, quos emit, suos
Fabulla : numquid, Paulle, pejerat? nego.

XIII.

DE STATUA JULIÆ.

Quis te Phidiaco formatam, Julia, cælo;
Vel quis Palladiæ non putet artis opus?
Candida non tacita respondet imagine Lygdos,
Et placido fulget vivus in ore liquor.
Ludit Acidalio, sed non manus aspera, nodo,
Quem rapuit collo, parve Cupido, tuo.
Ut Martis revocetur amor summique Tonantis,
A te Juno petat ceston et ipsa Venus.

XIV.

IN LABERIUM.

Versus scribere posse te disertos
Affirmas, Laberi : quid ergo non vis?
Versus scribere qui potest disertos,
Non scribat, Laberi; virum putabo.

XII.

SUR FABULLA.

Fabulla jure que les cheveux qu'elle achète sont à elle : fait-elle un parjure, Paullus ? Non, en vérité.

XIII.

SUR LA STATUE DE JULIE.

Qui ne croirait, ô Julie ! que tu es l'œuvre du ciseau de Phidias, ou une merveille échappée des mains de Minerve ? Le marbre blanc de Lygdos respire et répond dans cette image parlante. Une expression de vie brille avec grâce sur ce visage serein. Ta main douce et polie joue avec le ceste de la déesse acidalienne ; tu en as dépouillé le cou de l'enfant Cupidon. Pour ranimer la flamme amoureuse de Mars et du maître tout-puissant du tonnerre, il faut que Junon, que Vénus elle-même t'emprunte ce ceste magique.

XIV.

CONTRE LABERIUS.

Tu prétends, Laberius, que tu peux composer d'excellens vers : pourquoi donc ne le veux-tu pas ? Avoir ainsi le talent inné de la poésie, et ne pas faire de vers, c'est, selon moi, Laberius, être homme de grand courage.

XV.

DE FORMICA SUCCINO INCLUSA.

Dum Phaethontea formica vagatur in umbra,
  Implicuit tenuem succina gutta feram.
Sic modo quæ fuerat vita contempta manente,
  Funeribus facta est nunc pretiosa suis.

XVI.

AD PRIAPUM.

Tu qui pene viros terres, et falce cinædos,
  Jugera sepositi pauca tuere loci.
Sic tua non intrent vetuli pomaria fures;
  Sed puer, aut longis pulchra puella comis.

XVII.

IN CINNAMUM.

Cinnam, Cinname, te jubes vocari.
Non est hic, rogo, Cinna, barbarismus?
Tu si Furius ante dictus esses,
Fur ista ratione dicereris.

XV.

SUR UNE FOURMI RENFERMÉE DANS UN MORCEAU D'AMBRE.

Pendant qu'une fourmi s'égare à l'ombre de l'arbre de Phaéthon, une goutte de succin enveloppe l'insecte imperceptible. Pendant sa vie, tout-à-l'heure encore, il n'éprouvait que le dédain; et maintenant son tombeau vient d'en faire un objet précieux.

XVI.

A PRIAPE.

Toi, dont le sceptre viril est la terreur des hommes, et dont la faux épouvante les pédérastes, protège le petit nombre d'arpens de ce jardin écarté. Ne laisse pas surtout de vieux larrons pénétrer dans tes vergers : mais permets-en l'entrée au jeune homme, ou à la jeune fille qu'embellit une longue chevelure.

XVII.

CONTRE CINNAMUS.

Cinnamus, tu te fais appeler Cinna. Ce nom supposé n'est-il pas, dis-moi, un barbarisme? Si précédemment on t'eût nommé brigandeau, par la même raison, chacun aujourd'hui t'appellerait brigand.

XVIII.

EPITAPHIUM SALONINI, AD PRISCUM.

Sancta Salonini terris requiescit Iberis,
Qua melior Stygias non videt umbra domos.
Sed lugere nefas; nam qui te, Prisce, reliquit,
Vivit, qua voluit vivere parte magis.

XIX.

IN POSTHUMUM CAUSIDICUM.

Non de vi, neque cæde, nec veneno,
Sed lis est mihi de tribus capellis.
Vicini queror has abesse furto.
Hoc judex sibi postulat probari:
Tu Cannas, Mithridaticumque bellum,
Et perjuria Punici furoris,
Et Syllas, Mariosque, Muciosque
Magna voce sonas, manuque tota.
Jam dic, Posthume, de tribus capellis.

XVIII.

ÉPITAPHE DE SALONINUS, ADRESSÉE A PRISCUS.

Les mânes sacrés de Saloninus reposent aux champs de l'Ibérie; jamais ombre plus irréprochable n'a paru sur les bords du Styx. Mais il faut sécher nos larmes; car il vit encore pour nous celui qui t'a laissé sur la terre, toi Priscus, cette moitié de lui-même, pour laquelle surtout il désirait l'existence.

XIX.

CONTRE POSTHUMUS L'AVOCAT.

Il ne s'agit ni de violence, ni de meurtre, ni de poison; tout mon procès a pour objet trois chèvres. Je me plains qu'elles ont disparu par le vol d'un voisin. Le juge en demande la preuve : tu parles de la bataille de Cannes, de la guerre de Mithridate, des fureurs de la perfide Carthage; ta voix tonnante, tes grands gestes citent tour-à-tour les Sylla, les Marius, les Mucius. Parle donc, Posthumus, de mes trois chèvres.

XX.

IN PHOEBUM.

Mutua te centum sestertia, Phœbe, rogavi,
Quum mihi dixisses : Exigis ergo nihil?
Inquiris, dubitas, cunctaris, meque diebus
Teque decem crucias : jam rogo, Phœbe, nega.

XXI.

DE STELLA ET IANTHIDE.

Perpetuam Stellæ dum jungit Ianthida vati
Læta Venus, dixit : Plus dare non potui.
Hæc coram domina : sed nequius illud in aurem,
Tu ne quid pecces exitiose, vide.
Sæpe ego lascivum Martem furibunda cecidi,
Legitimos esset quum vagus ante toros.
Sed postquam meus est, nulla me pellice læsit,
Tam frugi Juno vellet habere Jovem.
Dixit, et arcano percussit pectora loro.
Plaga juvat : sed tu jam, Dea, cæde duos.

XX.

CONTRE PHÉBUS.

Je t'ai prié, Phébus, de me prêter cent sesterces, parce que tu m'avais dit souvent : — N'auras-tu donc jamais recours à moi? — Tu t'informes, tu hésites, tu balances; pendant dix jours, tu me mets, tu te mets toi-même au supplice; de grâce, Phébus, terminons; refuse-moi.

XXI.

SUR STELLA ET IANTHIS.

En formant l'union indissoluble d'Ianthis et du poète Stella, Vénus dit gaîment à l'époux : « Je n'ai pu te faire un don plus précieux. » Ainsi parla la déesse devant sa souveraine; mais avec plus de malice elle glissa ces mots à l'oreille de Stella : « Prends garde de jamais devenir inconstant et parjure. Souvent, dans un accès de jalouse fureur, j'ai frappé de mon ceste Mars emporté par l'amour, et promenant çà et là ses caprices avant notre hymen légitime. Mais depuis qu'il est à moi, je n'ai à me plaindre d'aucune infidélité. Junon voudrait bien que Jupiter eût pareille continence. » Elle dit, et frappe le cœur du mari de ce talisman mystérieux. Stella chérit sa blessure; mais, je t'en conjure, ô Vénus, frappe également les deux époux.

XXII.

IN PROCULINAM.

Quod nubis, Proculina, concubino,
Et mœchum modo, nunc facis maritum,
Ne lex Julia te notare possit;
Non nubis, Proculina, sed fateris.

XXIII.

IN LESBIAM.

Stare jubes nostrum semper tibi, Lesbia, penem;
Crede mihi, non est mentula, quod digitus.
Tu licet et manibus, blandis et vocibus instes;
Contra te facies imperiosa tua est.

XXIV.

DE CHARISIANO.

Nil lascivius est Charisiano;
Saturnalibus ambulat togatus.

XXII.

CONTRE PROCULINA.

Proculina, tu épouses ton galant, et d'un adultère tu fais un mari, pour n'être point frappée par la loi Julia; mais ce n'est pas te marier, Proculina; c'est convenir que tu as eu un amant.

XXIII.

CONTRE LESBIE.

Tu veux, Lesbie, que je sois toujours en état de te servir; crois-le bien, l'arc viril ne se tend pas aussi facilement que le doigt. Tu as beau m'exciter par les caresses de ta main, par la douceur de tes paroles, ta figure agit contre toi avec un empire invincible.

XXIV.

SUR CHARISIANUS.

On n'est pas plus effronté que Charisianus; pendant les Saturnales, il se promène revêtu de sa toge.

XXV.

AD MARCELLINUM.

Marcelline, boni soboles sincera parentis,
Horrida Parrhasio quem tegit ursa jugo,
Ille vetus pro te patriusque quod optat amicus,
Accipe, et hæc memori pectore vota tene:
Cauta sit ut virtus, nec te temerarius ardor
In medios enses, sævaque tela ferat.
Bella velint, Martemque ferum rationis egentes;
Tu potes et patriæ miles, et esse decus.

XXVI.

DE SOTADE.

Periclitatur capite Sotades noster.
Reum putatis esse Sotadem? non est.
Arrigere desit posse Sotades: lingit.

XXVII.

AD NEPOTEM.

Bis vicine Nepos (nam tu quoque proxima Floræ
Incolis, et veteres tu quoque Ficelias),

XXV.

A MARCELLINUS.

Marcellinus, digne rejeton d'un père vertueux, toi qui parcours les contrées hérissées de glace où frémit l'ourse du nord, reçois les vœux d'un vieil ami de ta famille, et conserve dans ton cœur le souvenir des souhaits qu'il forme pour toi. Unis la prudence au courage; qu'une ardeur téméraire ne te précipite pas au milieu des glaives et des traits homicides. Que des insensés se complaisent dans les horreurs de la guerre, dans les fureurs de Mars; pour toi, tu peux être tout ensemble le défenseur et la gloire de ta patrie.

XXVI.

SUR SOTADES.

Notre cher Sotades est en danger de perdre la tête. Vous croyez Sotades coupable? il ne l'est pas. Désormais impuissant, incapable de paraître, lance en arrêt, il fonctionne avec la langue.

XXVII.

A NEPOS.

Nepos, toi qui es deux fois mon voisin (car tu habites les environs du temple de Flore, et tu possèdes aussi une

Est tibi, quæ patria signatur imagine vultus,
  Testis maternæ nata pudicitiæ.
Tu tamen annoso nimium ne parce Falerno;
  Et potius plenos ære relinque cados.
Sit pia, sit locuples, sed potet filia mustum;
  Amphora cum domina nunc nova fiat anus.
Cæcuba non solos vindemia nutriat orbos;
  Possunt et patres vivere, crede mihi.

XXVIII.

EPITAPHIUM GLAUCIÆ.

Libertus Melioris ille notus,
Tota qui cecidit dolente Roma,
Cari deliciæ breves patroni,
Hoc sub marmore Glaucias humatus
Juncto Flaminiæ jacet sepulcro;
Castus moribus, innocens pudore,
Velox ingenio, decore felix.
Bis senis modo messibus peractis
Vix unum puer applicabat annum.
Qui fles talia, nil fleas, viator.

---

maison de plaisance dans l'antique Ficelia), tu as une fille dont l'aimable figure rappelle les traits de son père, et atteste la chasteté maternelle. Toutefois n'épargne pas trop le vieux Falerne; laisse de préférence à ta fille des tonneaux remplis d'écus. Qu'elle soit vertueuse, qu'elle soit riche, mais qu'elle boive du vin nouveau. Qu'une amphore, neuve d'aujourd'hui, vieillisse avec sa maîtresse. Le vin de Cécube ne doit pas couler seulement pour ceux qui n'ont pas d'enfans. Crois-moi, les pères de famille peuvent aussi jouir un peu de la vie.

XXVIII.

ÉPITAPHE DE GLAUCIAS.

L'affranchi si connu de Melior, celui dont le trépas excita les regrets de Rome entière, les délices trop fugitives d'un maître chéri, Glaucias inhumé sous ce marbre, repose dans ce sépulcre près de la voie Flaminia. Des mœurs pures, une innocente pudeur, un esprit vif, une beauté rare, telles furent ses qualités. A peine à deux fois six moissons cet enfant ajoutait-il une année. Passant qui pleures sur ces infortunes, n'aie jamais de malheur à pleurer pour toi.

XXIX.

DE EODEM.

Non de plebe domus, nec avaræ verna catastæ,
Sed domini sancto dignus amore puer,
Munera quum posset nondum sentire patroni,
Glaucia libertus jam Melioris erat.
Moribus hoc formæque datum, quis blandior illo?
Aut quis Apollineo pulchrior ore fuit?
Immodicis brevis est ætas, et rara senectus.
Quidquid amas, cupias non placuisse nimis.

XXX.

IN PÆTUM.

Sex sestertia si statim dedisses,
Quum dixti mihi : Sume, tolle, dono;
Deberem tibi, Pæte, pro ducentis.
At nunc quum dederis diu moratus,
Post septem, puto, vel novem Kalendas,
Vis dicam tibi veriora veris?
Sex sestertia, Pæte, perdidisti.

XXIX.

SUR LE MÊME.

Il n'était point de la foule des valets, ni l'un de ces vils esclaves attachés par l'avarice à une chaîne cruelle; c'était un jeune enfant digne du tendre attachement de son maître. Glaucias ne pouvait pas encore apprécier les bienfaits de son patron, et déjà il était l'affranchi de Melior. Cette faveur, il la devait à ses mœurs, à sa beauté : qui fut jamais plus séduisant que lui? Quelle figure plus belle? on eût dit celle d'Apollon. Les hommes d'un mérite supérieur vivent de trop courtes années, et parviennent rarement à la vieillesse. Quel que soit l'objet de ton affection, souhaite de n'avoir pas pour lui un amour extrême.

XXX.

CONTRE PÉTUS.

Si tu m'avais donné six sesterces, à l'instant même où tu m'as dit : Prends, emporte, je te les donne; je t'en aurais, Pétus, obligation comme pour deux cents. Mais aujourd'hui, lors même que tu me les offrirais, après un si long retard, après sept ou neuf calendes, je pense, veux-tu que je te dise une chose plus vraie que la vérité même? Tu as perdu, Pétus, tes six sesterces.

XXXI.

IN CHARIDEMUM.

Uxorem, Charideme, tuam scis ipse, sinisque
  A medico futui : vis sine febre mori.

XXXII.

DE MORTE OTHONIS.

Quum dubitaret adhuc belli civilis Enyo,
  Forsitan et posset vincere mollis Otho;
Damnavit multo staturum sanguine Martem,
  Et fodit certa pectora nuda manu.
Sit Cato, dum vivit, sane vel Cæsare major;
  Dum moritur, numquid major Othone fuit?

XXXIII.

IN SABELLUM.

Nil miserabilius, Matho, pædicone Sabello
  Vidisti, quo nil lætius ante fuit.
Furta, fugæ, mortes servorum, incendia, luctus
  Affligunt hominem : tam miser, et futuit!

XXXI.

CONTRE CHARIDEMUS.

Ta femme a pour amant ton médecin ; tu le sais, Charidemus, et tu le souffres : tu veux mourir sans être jamais malade.

XXXII.

SUR LA MORT D'OTHON.

Enyo doutait encore du succès de la guerre civile; peut-être le faible Othon allait-il être vainqueur; mais Othon voit avec horreur des combats qui vont coûter des flots de sang, et, d'une main ferme, il perce sa poitrine nue. Que Caton, durant sa vie, ait été plus grand que César, soit : à sa mort, fut-il plus grand qu'Othon ?

XXXIII.

CONTRE SABELLUS.

Tu n'as rien vu, Mathon, de plus malheureux que le pédéraste Sabellus, lui naguère si joyeux, si content. Vols, fuite, morts d'esclaves, incendies, deuil, tous ces fléaux affligent à la fois notre homme. L'infortuné! et, pour comble de maux, il est réduit à ne plus caresser que des femmes.

XXXIV.

AD DIADUMENUM.

Basia da nobis, Diadumene, pressa : Quot, inquis?
Oceani fluctus me numerare jubes;
Et maris Ægæi sparsas per litora conchas,
Et quæ Cecropio monte vagantur apes;
Quæque sonant pleno vocesque manusque theatro,
Quum populus subiti Cæsaris ora videt.
Nolo quot arguto dedit exorata Catullo
Lesbia : pauca cupit, qui numerare potest.

XXXV.

AD CÆCILIANUM.

Septem clepsydras magna tibi voce petenti
Arbiter invitus, Cæciliane, dedit.
At tu multa diu dicis; vitreisque tepentem
Ampullis potas semisupinus aquam.
Ut tandem saties vocemque sitimque, rogamus,
Jam de clepsydra, Cæciliane, bibas.

XXXIV.

A DIADUMENUS.

Donne-moi, Diadumenus, baisers sur baisers. Combien ? dis-tu. — C'est exiger que je compte les flots de l'Océan, les coquilles éparses sur les rivages de la mer Égée, les abeilles qui voltigent autour du mont de Cécrops, les voix et les mains qui applaudissent au théâtre, lorsque le peuple voit inopinément arriver César. Je n'en veux pas un nombre égal à celui que Lesbie accorda aux prières de l'harmonieux Catulle : c'est en désirer trop peu, que de pouvoir les compter.

XXXV.

A CÉCILIANUS.

Après de bruyantes sollicitations de ta part, Cécilianus, le juge t'a permis, malgré lui, d'épuiser sept clepsydres. Mais tu parles beaucoup et long-temps : puis, le cou tendu et à demi renversé, tu vides à longs traits plusieurs verres d'eau tiède. Pour tarir à la fois ta soif et ta loquacité, de grâce, Cécilianus, bois au moins l'eau de la clepsydre.

XXXVI.

AD PAPILUM.

Mentula tam magna est, tantus tibi, Papile, nasus,
Ut possis, quoties arrigis, olfacere.

XXXVII.

IN CHARINUM.

Secti podicis usque ad umbilicum
Nullas reliquias habet Charinus;
Et prurit tamen usque ad umbilicum.
O quanta scabie miser laborat!
Culum non habet, est tamen cinædus.

XXXVIII.

DE FILIO REGULI.

Aspicis, ut parvus, nec adhuc trieteride plena
Regulus auditum laudet et ipse patrem?
Maternosque sinus viso genitore relinquat,
Et patrias laudes sentiat esse suas?
Jam clamor, centumque viri, densumque coronæ
Vulgus, et infanti Julia tecta placent.

XXXVI.

A PAPILUS.

Ton priape est si long, Papilus, et ton nez a une dimension telle, qu'à chaque érection tu peux flairer ce singulier bouquet.

XXXVII.

CONTRE CHARINUS.

Charinus n'a plus une seule trace de son podex fendu jusqu'à l'ombilic; et cependant tout est un feu chez lui jusqu'à l'ombilic. Quelle rage possède ce misérable! il n'a plus de podex, et il est toujours pédéraste.

XXXVIII.

SUR LE FILS DE REGULUS.

Vois comme le jeune fils de Regulus, qui n'a pas encore atteint sa troisième année, fait lui-même, dès qu'il l'entend, l'éloge de son père! vois comme, à son aspect, il quitte le sein maternel, et comme il sent que la gloire d'un père est la sienne! Déjà les clameurs du forum, les centumvirs, l'affluence du peuple qui entoure les tribunaux, et la basilique de Jules César font les délices de cet enfant. Ainsi le rejeton d'un coursier vigoureux se

Acris equi soboles magno sic pulvere gaudet;
Sic vitulus molli prœlia fronte cupit.
Di, servate, precor, matri sua vota, patrique;
Audiat ut natum Regulus, illa duos.

XXXIX.

IN CINNAM.

Pater ex Marulla, Cinna, factus es septem,
Non liberorum : namque nec tuus quisquam,
Nec est amici, filiusve vicini;
Sed in grabatis tegetibusque concepti,
Materna produnt capitibus suis furta.
Hic, qui retorto crine Maurus incedit,
Sobolem fatetur esse se coci Santræ.
At ille sima nare, turgidis labris,
Ipsa est imago Pannici palæstritæ.
Pistoris esse tertium quis ignorat,
Quicumque lippum novit, et videt Damam?
Quartus cinæda fronte, candido vultu,
Ex concubino natus est tibi Lygdo;
Percide, si vis, filium; nefas non est.
Hunc vero acuto capite, et auribus longis,
Quæ sic moventur, ut solent asellorum,
Quis morionis filium neget Cyrrhæ?
Duæ sorores, illa nigra, et hæc rufa,
Croti choraulæ, villicique sunt Carpi.
Jamque hybridarum grex tibi foret plenus,
Si spado Coresus, Dindymusque non esset?

plaît à voir voler des nuages de poussière; ainsi le jeune taureau, de son front tendre encore, appelle déjà le combat. Dieux, conservez, je vous en conjure, cet objet des vœux d'une mère et d'un père. Que Regulus entende un jour plaider son fils, et que la mère soit témoin des succès de tous deux.

XXXIX.

CONTRE CINNA.

Sept fois Marulla t'a rendu père; mais tu n'as pas, Cinna, un seul enfant de race libre; car aucun d'eux n'est de toi, ni d'un ami, ni d'un voisin; tous, conçus ou sur des grabats, ou sur les nattes de tes esclaves, trahissent, par leurs têtes, les infidélités de leur mère. Celui qui, les cheveux crépus, s'avance tel qu'un Maure d'Afrique, semble dire qu'il est le rejeton du cuisinier Santra. Le second, au nez camard, aux lèvres épaisses, est tout le portrait du lutteur Pannicus. Le troisième est fils du pâtissier Damas; qui peut l'ignorer, s'il connaît, s'il a vu Damas le chassieux? Le quatrième, avec son air de Ganymède, et son teint blanc, est le fruit adultérin de Lygdus, ton mignon. Débauche, si tu veux, ce fils; il n'y a pas de crime à cela. Quant à celui dont la tête est pointue, et dont les longues oreilles sont mobiles, comme celles des ânes, il est, à n'en pas douter, le fils du fou (*bouffon*) Cyrrha. Les deux sœurs, l'une noire, l'autre rousse, appartiennent au joueur de flûte Crotus, et à Carpus, ton fermier. Enfin, tu aurais un troupeau tout entier de métis, si Coresus et Dindymus n'étaient pas des eunuques.

XL.

AD LYCORIM.

Fœmina præferri potuit tibi nulla, Lycori;
  Præferri Glyceræ fœmina nulla potest.
Hæc erit hoc, quod tu: tu non potes esse, quod hæc est.
  Tempora quid faciunt! hanc volo, te volui.

XLI.

IN RAUCUM POETAM.

Qui recitat lana fauces et colla revinctus,
  Hic se posse loqui, posse tacere negat.

XLII.

DE ETRUSCI THERMIS, AD OPPIANUM.

Etrusci nisi thermulis lavaris,
Illotus morieris, Oppiane.
Nullæ sic tibi blandientur undæ:
Nec fontes Aponi rudes puellis,
Non mollis Sinuessa, fervidique
Fluctus Passeris, aut superbus Anxur,
Non Phœbi vada, principesque Baiæ.

XL.

A LYCORIS.

Naguère, il n'était pas de femme que l'on pût te préférer, Lycoris; aujourd'hui, pas une que l'on puisse comparer à Glycère. Elle sera ce que tu as été; tu ne peux plus être ce qu'elle est. Effet tout naturel du temps! c'est elle que je veux, en ce jour; c'était toi que je voulais jadis.

XLI.

SUR UN POÈTE ENRHUMÉ.

Celui qui débite ses vers, le cou et le menton garnis de laine, fait voir qu'il a de la peine à parler, et plus encore à se taire.

XLII.

A OPPIANUS, SUR LES THERMES D'ETRUSCUS.

Si tu ne te baignes dans les thermes élégans d'Etruscus, tu mourras, Oppianus, sans être purifié. Jamais ondes ne te flatteront davantage, ni les sources d'Apone, qui n'admettent point les jeunes filles, ni la voluptueuse Sinuessa, ni les flots bouillans du Passer, ni Anxur la superbe, ni les bains de Cumes où l'on adore Apollon, ni Baïes qui tient le premier rang parmi les eaux thermales. Nulle part le ciel ne brille plus pur et plus serein; la lumière s'y prolonge plus long-temps, et jamais ailleurs

Nusquam tam nitidum micat serenum;
Lux ipsa est ibi longior, diesque
Nullo tardius a loco recedit.
Illic Taygeti virent metalla,
Et certant vario decore saxa,
Quæ Phryx, et Libys altius cecidit,
Siccos pinguis Onyx anhelat æstus,
Et flamma tenui calent Ophitæ.
Ritus si placeant tibi Laconum,
Contentus potes arido vapore,
Cruda Virgine Martiave mergi;
Quæ tam candida, tam serena lucet,
Ut nullas ibi suspiceris undas,
Et credas vacuam nitere Lygdon.
Non attendis, et aure me supina,
Jamdudum quasi negligenter audis.
Illotus morieris, Oppiane.

XLIII.

AD CASTRICUM.

Dum tibi felices indulgent, Castrice, Baiæ;
  Canaque sulfureis Nympha natatur aquis;
Me Nomentani confirmant otia ruris,
  Et casa jugeribus non onerosa suis.

le jour ne quitte plus tard l'horizon. Les marbres de Taygète y déploient leur verte couleur; on y admire l'éclat divers que répandent à l'envi les pierres arrachées aux flancs des monts phrygiens, aux antres de la Libye; l'épaisse onyx y aspire une chaleur sèche, et les ophites s'y pénètrent d'une flamme tempérée. Si les usages des Lacédémoniens te plaisent, tu peux, satisfait d'une vapeur aride, te plonger dans l'onde Vierge, ou dans celle d'Ancus Martius, si limpide, si transparente, que la présence de l'eau s'y fait soupçonner à peine, et que l'on croirait y toucher à nu le marbre brillant de Lygdos.— Tu ne fais pas attention à ce que je te dis, et, l'oreille en l'air, tu m'écoutes depuis long-temps avec une sorte de négligence. Oppianus, tu mourras sans être purifié.

XLIII.

A CASTRICUS.

Castricus, tandis que tu jouis de l'heureux séjour de Baïes, et que la nymphe te permet de te baigner dans ses eaux blanches et sulfureuses; je renais à la santé, par le repos que me procure ma maison de Nomentanum, cette campagne dont l'étendue bornée ne me cause point

Hic mihi Baiani soles, mollisque Lucrinus;
 Hic vestræ mihi sunt, Castrice, divitiæ.
Quondam laudatas quocumque libebat ad undas
 Currere, nec longas pertimuisse vias;
Nunc urbi vicina juvant, facilesque recessus,
 Et satis est, pigro si licet esse mihi.

XLIV.

IN CALLIODORUM.

Festive credis te, Calliodore, jocari,
 Et solum multo permaduisse sale.
Omnibus arrides, dicteria dicis in omnes;
 Sic te convivam posse placere putas.
At si ego non belle, sed vere dixero quiddam;
 Nemo propinabit, Calliodore, tibi.

XLV.

IN NUPTIAS LYGDI ET LECTORIÆ.

Lusistis, satis est; lascivi nubite cunni;
 Permissa est vobis non nisi casta Venus.
Hæc est casta Venus? nubit Lectoria Lygdo;
 Turpior uxor erit, quam modo mœcha fuit.

d'embarras. C'est là qu'existent pour moi le soleil de Baïes et les agrémens du lac Lucrin; c'est là, Castricus, que je trouve tous vos trésors de riches. Naguère, j'étais libre de me rendre à toutes les eaux renommées, et je ne redoutais pas les voyages de long cours; aujourd'hui, je n'aime plus que les environs de Rome, les retraites qui sont à ma portée, et c'est assez pour moi, si je puis y être paresseux avec délices.

XLIV.

CONTRE CALLIODORE.

Tu crois plaisanter avec esprit, Calliodore, et répandre, plus que personne, le sel attique sur tes paroles. Tu ris au nez de tout le monde; tu lances des brocards à chacun. Tu t'imagines plaire par ce moyen, et passer pour un convive aimable. Quant à moi, je vais te dire, non pas un bon mot, mais un mot vrai : Personne, Calliodore, ne voudra plus boire dans la même coupe que toi.

XLV.

CONTRE LE MARIAGE DE LYGDUS ET DE LECTORIA.

Vous vous êtes divertis, c'en est assez; épousez maintenant, débauchés impurs. On ne vous permet plus que de chastes plaisirs. Mais est-ce là un amour bien chaste? Lectoria s'unit à Lygdus! épouse, elle sera plus vile encore qu'elle ne le fut courtisane.

XLVI.

AD CATIANUM.

Vapulat assiduo Veneti quadriga flagello,
Nec currit : magnam rem, Catiane, facit.

XLVII.

AD IANTHIDA NYMPHAM.

Nympha, mei Stellæ quæ fonte domestica puro
Laberis, et domini gemmea tecta subis;
Sive Numæ conjux Triviæ te misit ab antro,
Sive Camœnarum de grege nona venis;
Exsolvit votis hac se tibi virgine porca
Marcus, furtivam quod bibit æger aquam.
Tu contenta meo jam crimine, gaudia fontis
Da secura tui : sit mihi sana sitis.

XLVIII.

IN POMPONIUM.

Quod tam grande sophos clamat tibi turba togata;
Non tu, Pomponi, cœna diserta tua est.

XLVI.

A CATIANUS.

Ce cocher, de la faction des Venètes, s'épuise à frapper de son fouet ses quatre chevaux, sans qu'ils prennent jamais le galop : c'est faire là, Catianus, un effort sublime !...

XLVII.

A LA NYMPHE IANTHIS.

Nymphe, dont l'onde pure coule dans l'intérieur de l'habitation de mon cher Stella, toi qui parcours la demeure brillante de ton maître; soit que l'épouse de Numa t'ait fait naître dans la grotte de la triple déesse, soit que, neuvième muse, tu comptes dans le troupeau des doctes sœurs; Marcus acquitte le vœu qu'il a fait de te consacrer une truie encore vierge, pour avoir bu furtivement de ton eau, tandis qu'il était malade. Satisfaite de m'avoir vu expier mon larcin, accorde-moi la libre jouissance de ta source; et qu'à l'avenir, la santé accompagne toujours ma soif.

XLVIII.

CONTRE POMPONIUS.

Une foule de parasites à longue toge te prodigue les plus vifs applaudissemens : mais, hélas! Pomponius, ce n'est pas toi, c'est ta table qui est éloquente.

XLIX.

DE SE PRIAPUS.

Non sum de fragili dolatus ulmo;
Nec quæ stat rigida supina vena,
De ligno mihi quolibet columna est,
Sed viva generata de cupresso;
Quæ nec sæcula centies peracta,
Nec longæ cariem timet senectæ.
Hanc tu, quisquis es, o malus, timeto;
Nam si vel minimos manu rapaci
Hoc de palmite læseris racemos;
Nascetur, licet hoc velis negare,
Inserta tibi ficus a cupresso.

L.

DE THELESINO.

Quum coleret puros pauper Thelesinus amicos,
Errabat gelida sordidus in togula.
Obscœnos postquam cœpit curare cinædos,
Argentum, mensas, prædia solus emit.
Vis fieri dives, Bithynice? conscius esto.
Nil tibi, vel minimum, basia pura dabunt.

XLIX.

PRIAPE SUR LUI-MÊME.

On ne m'a pas façonné avec un orme fragile; et cette colonne qui s'élève droite et ferme, n'est pas formée d'un bois pris au hasard; elle doit son origine à un cyprès immortel, qui ne redoute ni les révolutions de cent siècles, ni la carie d'une longue vétusté. Qui que tu sois, fripon, prends-y garde; car si, d'une main rapace, tu déchires le moindre rameau de cette vigne, ce cyprès greffera, malgré toi, sur ton corps un figuier qui portera des fruits.

L.

SUR THELESINUS.

Lorsque Thelesinus, encore pauvre, ne fréquentait que des amis purs, il errait çà et là avec une petite toge glaciale et malpropre. Depuis qu'il a fait sa cour aux plus infâmes débauchés, argenterie, meubles, métairies, voilà ce qu'il achète journellement. Veux-tu devenir riche, Bithynicus? sois complice de pareils excès. D'innocentes jouissances ne te procureront jamais rien, ou moins que rien.

LI.

AD LUPERCUM.

Quod convivaris sine me tam sæpe, Luperce,
Inveni, noceam qua ratione tibi.
Irascar, licet usque voces, mittasque, rogesque.
Quid facies? inquis. Quid faciam? veniam.

LII.

EPITAPHIUM PANTAGATHI TONSORIS.

Hoc jacet in tumulo raptus puerilibus annis
Pantagathus, domini cura, dolorque sui,
Vix tangente vagos ferro resecare capillos
Doctus, et hirsutas excoluisse genas.
Sis licet, ut debes, Tellus placata, levisque;
Artificis levior non potes esse manu.

LIII.

DE ANDRAGORA.

Lotus nobiscum est, hilaris cœnavit; et idem
Inventus mane est mortuus Andragoras.
Tam subitæ mortis causam, Faustine, requiris?
In somnis medicum viderat Hermocratem.

LI.

A LUPERCUS.

Trop souvent, Lupercus, tu fais sans moi de splendides festins; j'ai trouvé le moyen de t'en punir. Je me fâcherai malgré toutes tes invitations, tes prières, et l'envoi même de tes gens. — Qu'en résultera-t-il? me dis-tu. — Ce qu'il en résultera? Je viendrai.

LII.

ÉPITAPHE DE PANTAGATHUS LE BARBIER.

Ci-gît Pantagathus, enlevé à la fleur de la jeunesse, Pantagathus, les délices et les regrets de son maître, Pantagathus, instruit dans l'art de tailler, avec un fer qui vous touchait à peine, les boucles ondoyantes de la chevelure et les poils qui hérissent les joues. O terre! si douce et si légère que tu sois pour lui, tu ne le seras jamais plus que la main de cet artiste.

LIII.

SUR ANDRAGORAS.

Andragoras s'est baigné, a soupé avec nous; et, le lendemain matin, il a été trouvé mort dans son lit. Tu demandes, Faustinus, la cause d'un trépas si subit? il avait vu en songe le médecin Hermocrate.

LIV.

DE SEXTILIANO.

Tantos, et tantas si dicere Sextilianum,
Aule, vetes; junget vix tria verba miser.
Quid sibi vult? inquis: dicam, quid suspicer esse;
Tantos, et tantas Sextilianus amat.

LV.

IN CORACINUM.

Quod semper casiaque, cinnamoque,
Et nido niger alitis superbæ
Fragras plumbea Nicerotiana,
Rides nos, Coracine, nil olentes;
Malo, quam bene olere, nil olere.

LVI.

IN CHARIDEMUM.

Quod tibi crura rigent setis, et pectora villis;
Verba putas famæ te, Charideme, dare.
Exstirpa, mihi crede, pilos de corpore toto,
Teque pilare tuas testificare nates.

LIV.

SUR SEXTILIANUS.

Aulus, si tu veux empêcher Sextilianus de parler de ses *si grands* et de ses *si grandes*, à peine le malheureux pourra-t-il joindre trois mots ensemble. Mais qu'entend-il par là ? dis-tu. — Je vais, à ce sujet, te faire part de mes soupçons. Sextilianus aime beaucoup les *si grands* et les *si grandes*.

LV.

CONTRE CORACINUS.

Parce que tu sens toujours la cannelle et le cinname, le parfum du nid de l'oiseau sans pareil, et celui du vase de plomb où Nicerotus renferme ses arômes, tu te ris de nous qui sommes sans odeur, Coracinus. J'aime mieux ne rien sentir, que de sentir bon.

LVI.

CONTRE CHARIDEMUS.

Parce que tu as les jambes hérissées de poils et la poitrine velue, tu prétends, Charidemus, donner le change à la renommée. Extirpe, crois-moi, cette toison de tout ton corps, et prouve aussi que tu épiles chez toi la partie postérieure. — Pourquoi donc? me dis-tu. — Tu sais

Quæ ratio est? inquis : scis multos dicere multa.
   Fac pædicari te, Charideme, putent.

LVII.

IN PHŒBUM.

Mentiris fictos unguento, Phœbe, capillos,
   Et tegitur pictis sordida calva comis.
Tonsorem capiti non est adhibere necessum;
   Radere te melius spongia, Phœbe, potest.

LVIII.

AD AULUM PUDENTEM.

Cernere Parrhasios dum te juvat, Aule, Triones
   Cominus et Scythici sidera pigra poli;
O quam pæne tibi Stygias ego raptus ad undas
   Elysiæ vidi nubila fusca plagæ!
Quamvis lassa, tuos quærebant lumina vultus,
   Atque erat in gelido plurimus ore Pudens.
Si mihi lanificæ ducunt non pulla sorores
   Stamina, nec surdos vox habet ista Deos;
Sospite me sospes Latias reveheris ad urbes,
   Et referes pili præmia clarus eques.

que bien des gens tiennent bien des propos. Fais en sorte, Charidemus, qu'ils se persuadent que tu es le patient en amour.

LVII.

CONTRE PHÉBUS.

A l'aide des mensonges de l'art, tu te fais une chevelure, Phébus, et ton crâne malpropre se couvre de cheveux en peinture. Qu'est-il besoin pour ta tête de recourir au barbier? s'il s'agit de te raser, Phébus, une éponge le fera mieux que personne.

LVIII.

A AULUS PUDENS.

Tandis que tu te plais, Aulus, à contempler de plus près le Chariot céleste et les astres paresseux du ciel de la Scythie, combien il s'en est peu fallu que, ravi pour toujours à ton amitié, je n'aie traversé les ondes du Styx, et vu les sombres nuages des champs de l'Élysée! Presque éteints, mes yeux cherchaient tes yeux, et ma bouche glacée répétait sans cesse le nom de Pudens. Si les trois fileuses ne tressent point en noir la trame de ma vie, si les dieux ne sont point sourds à ma voix, lorsque je suis sauvé, tu reviendras sain et sauf aux villes du Latium, et, chevalier plein de gloire, tu obtiendras, pour récompense de tes services, le grade de premier centurion.

LIX.

IN BACCARAM.

Et dolet, et queritur, sibi non contingere frigus
Propter sexcentas Baccara gausapinas :
Optat et obscuras luces, ventosque, nivesque ;
Odit et hibernos, si tepuere, dies.
Quid fecere mali nostræ tibi, sæve, lacernæ,
Tollere de scapulis quas levis aura potest ?
Quanto simplicius, quanto est humanius istud,
Mense vel Augusto sumere gausapinas ?

LX.

DE POMPILLO, AD FAUSTINUM.

Rem factam Pompillus habet, Faustine : legetur,
Et nomen toto sparget in orbe suum.
Sic leve flavorum valeat genus Usipiorum,
Quisquis et Ausonium non amat imperium.
Ingeniosa tamen Pompilli scripta feruntur.
Sed famæ non est hoc, mihi crede, satis.
Quam multi tineas pascunt blattasque diserti !
Et redimunt soli carmina docta coci !
Nescio quid plus est, quod donet sæcula chartis,
Victurus Genium debet habere liber.

LIX.

CONTRE BACCARA.

Baccara se fâche, Baccara se plaint de ce que le froid ne vient pas tout exprès pour lui; en effet, Baccara possède six cents manteaux bien fourrés : il ne désire que temps couvert, que vents, que neige; il déteste les jours même d'hiver, s'ils sont quelque peu tempérés. Que t'ont donc fait, cruel, nos lacernes légères, que le moindre vent peut soulever de nos épaules? Combien il serait plus simple, plus humain, de porter, dès le mois d'Auguste (*août*), tes lourds manteaux!

LX.

SUR POMPILLUS, A FAUSTINUS.

C'est une affaire faite pour Pompillus : il sera lu, Faustinus, et répandra son nom dans tout l'univers. Vive de même la race inconstante des Usipiens au poil roux, et tous ceux qui n'aiment pas l'empire de l'Ausonie! On dit cependant que les écrits de Pompillus sont ingénieux; mais, crois-moi, ce n'est pas assez pour mériter la gloire. Que de savans servent de pâture aux mittes et aux vers! et les cuisiniers seuls, hélas! achètent des poëmes sublimes : il faut je ne sais quoi de plus, pour assurer aux ouvrages l'immortalité. Un livre, pour durer, a besoin d'un Génie protecteur.

LXI.

IN INVIDUM.

Laudat, amat, cantat nostros mea Roma libellos;
Meque sinus omnes, me manus omnis habet.
Ecce rubet quidam, pallet, stupet, oscitat, odit.
Hoc volo : nunc nobis carmina nostra placent.

LXII.

AD OPPIANUM.

Amisit pater unicum Silanus;
Cessas mittere munera, Oppiane?
Heu crudele nefas, malæque Parcæ!
Cujus vulturis hoc erit cadaver?

LXIII.

AD MARIANUM.

Scis te captari : scis hunc, qui captat, avarum;
Et scis qui captat, quid, Mariane, velit;
Tu tamen hunc tabulis hæredem, stulte, supremis
Scribis, et esse tuo vis, furiose, loco.

LXI.

CONTRE UN ENVIEUX.

Rome, dont j'ai le suffrage, loue, aime et chante mes opuscules. Ils sont dans le pli que chaque toge forme sur la poitrine; ils sont dans les mains de tout le monde. Mais ne vois-je pas un quidam rougir, et pâlir à la fois? il est stupéfait, il bâille, il me déteste. Voilà ce que je veux; maintenant mes vers me plaisent beaucoup.

LXII.

A OPPIANUS.

Père infortuné, Silanus a perdu son fils unique. Pourquoi tarder, Oppianus, à lui envoyer tes présens? Malheur, hélas! trop cruel! Parques impitoyables! de quel vautour ce cadavre sera-t-il la proie?

LXIII.

A MARIANUS.

Tu sais qu'on te circonvient, Marianus, et que celui qui te flatte est un avare; tu sais aussi dans quel but un homme cherche à en circonvenir un autre; et cependant, insensé, le voilà, par ton testament, institué ton légataire universel; dans ton délire, tu veux même qu'il

Munera magna quidem misit, sed misit in hamo;
Et piscatorem piscis amare potest?
Hiccine deflebit vero tua fata dolore?
Si cupis, ut ploret, des, Mariane, nihil.

LXIV.

IN DETRACTOREM.

Quum sis nec rigida Fabiorum gente creatus,
Nec qualem Curio, dum prandia portat aranti,
Hirsuta peperit rubicunda sub ilice conjux;
Sed patris ad speculum tonsi, matrisque togatæ
Filius, et sponsam possit te sponsa vocare:
Emendare meos, quos novit fama, libellos,
Et tibi permittis felices carpere nugas;
Has, inquam, nugas, quibus aurem advertere totam
Non aspernantur proceres urbisque forique;
Quas et perpetui dignantur scrinia Sili,
Et repetit toties facundo Regulus ore;
Quique videt propius magni certamina Circi,
Laudat Aventinæ vicinus Sura Dianæ;
Ipse etiam tanto dominus sub pondere rerum
Non dedignatur bis terque revolvere Cæsar.
Sed tibi plus mentis, tibi cor limante Minerva
Acrius, et tenues finxerunt pectus Athenæ.

prenne en tout ta place. Il t'a fait, il est vrai, de riches présens, mais au bout d'un hameçon. Le poisson peut-il donc aimer le pêcheur? Ton avare témoignera-t-il une douleur sincère, au moment de ton trépas? Si tu veux qu'il te pleure, Marianus, ne lui donne rien.

LXIV.

CONTRE UN DÉTRACTEUR.

Tu n'es pas un rejeton de l'austère famille des Fabius; tu ne ressembles en rien à ce Curius, dont la femme, aux vives couleurs, accoucha sous un chêne touffu, en lui portant à dîner, tandis qu'il labourait son champ. Fils d'un de ces efféminés qui s'épilent devant un miroir, et d'une mère dont la toge accuse l'infamie, toi que ton épouse pourrait appeler une épouse, tu te permets de critiquer mes ouvrages, que connaît déjà la renommée, tu censures des bagatelles qui ont eu le bonheur de plaire; ces bagatelles, dis-je, auxquelles les personnages les plus marquans de Rome et du barreau ne refusent pas de prêter une oreille toute bienveillante; que l'immortel Silius consent à placer sur les rayons de sa bibliothèque; que la bouche éloquente de Regulus aime à citer souvent; et que loue aussi l'orateur Sura, qui voit de près les combats du grand Cirque, et qui habite près du temple de Diane, sur le mont Aventin. Ajouterai-je que César lui-même, César, notre maître, au milieu des affaires dont il porte tout le poids, ne dédaigne pas de les parcourir deux et trois fois! Mais toi, sans doute, tu as plus de génie que tous ceux qui m'ap-

Ne valeam, si non multo sapit altius istud,
Quod cum panticibus laxis, et cum pede grandi,
Et rubro pulmone vetus, nasisque timendum,
Omnia crudelis lanius per compita portat.
Audes præterea, quos nullus noverit, in me
Scribere versiculos, miseras et perdere chartas.
At si quid nostræ tibi bilis inusserit ardor,
Vivet, et hærebit, totoque legetur in orbe;
Stigmata nec vafra delebit Cinnamus arte.
Sed miserere tui, rabido nec perditus ore
Fumantem nasum vivi tentaveris ursi.
Sit placidus licet, et lambat digitosque manusque;
Si dolor, et bilis, si justa coegerit ira,
Ursus erit: vacua dentes in pelle fatiges,
Et tacitam quæras, quam possis rodere, carnem.

LXV.

AD TUCCAM.

Hexametris Epigramma facis, scio dicere Tuccam.
Tucca, solet fieri; denique, Tucca, licet.
Sed tamen hoc longum est: solet hoc quoque, Tucca, licetque;

plaudissent ; ton jugement, poli par Minerve, a plus de finesse, et l'élégante Athènes a mieux formé ton goût. Que je meure, s'il n'y a beaucoup plus de sagacité et de pénétration dans l'esprit de la pécore dont un boucher sanglant traîne de rue en rue les intestins pendans, le pied énorme et le vieux poumon putréfait, l'effroi de tous les nez. Ton audace ne va-t-elle pas encore jusqu'à composer contre moi de petits vers qui restent inconnus, et jusqu'à perdre à ce travail un papier qui souffre de tes sottises ! Mais que ma bile brûlante t'imprime une note d'infamie, elle restera à jamais sur ton front, et sera lue du monde entier, stigmate ineffaçable, que ne saurait détruire Cinnamus avec tous les secrets de son art ! Prends donc pitié de toi-même ; et ne va pas, tel qu'un chien enragé, exposer ta gueule furieuse au nez fumant d'un ours plein de vie. Tout paisible qu'il est, bien qu'il lèche les doigts et les mains, si la douleur, la bile, une juste colère l'emportent, il sera bientôt redevenu ours : émousse tes dents sur quelque peau vide, et cherche une chair que tu puisses ronger en secret et sans danger.

LXV.

A TUCCA.

Tucca, je le sais, me reproche de faire des épigrammes en vers hexamètres. — Tucca, c'est assez l'habitude ; et, à tout prendre, Tucca, cela est permis. — Mais pourtant c'est bien long. — L'usage, Tucca, autorise encore ces longueurs. Si tu préfères un rhythme plus court, ne lis

Si breviora probas, disticha sola legas.
Conveniat nobis, ut fas Epigrammata longa
Sit transire tibi; scribere, Tucca, mihi.

LXVI.

DE PRÆCONE PUELLAM VENDENTE.

Famæ non nimium bonæ puellam,
Quales in media sedent Suburra,
Vendebat modo præco Gellianus.
Parvo quum pretio diu liceret,
Dum puram cupit approbare cunctis,
Attraxit prope se manu negantem;
Et bis, terque, quaterque basiavit.
Quid profecerit osculo, requiris?
Sexcentos modo qui dabat, negavit.

LXVII.

AD PANNICUM DE GELLIA UXORE.

Cur tantum eunuchos habeat tua Gellia, quæris,
Pannice? vult futui Gellia, non parere.

---

que les distiques. Convenons d'une chose entre nous; tu pourras sauter les longues épigrammes, mais moi je serai libre d'en composer.

LXVI.

SUR UN CRIEUR QUI VENDAIT UNE JEUNE ESCLAVE.

Une jeune esclave d'une réputation assez équivoque, semblable à ces femmes que l'on voit assises au milieu du quartier de Suburra, était dernièrement exposée en vente par le crieur Gellianus. L'enchère fut long-temps médiocre; le vendeur alors, pour convaincre l'assemblée de la vertu de sa marchandise, la prit par la main, l'attira près de lui, et, malgré sa résistance, l'embrassa deux, trois et quatre fois. Devinez l'avantage que lui procurèrent ces baisers? Celui qui, à l'instant même, donnait de l'esclave six cents sesterces, retira sa parole.

LXVII.

A PANNICUS, SUR GELLIA, SON ÉPOUSE.

Tu demandes, Pannicus, pourquoi ta chère Gellia n'a chez elle que des eunuques? Gellia veut du plaisir, et craint la fécondité.

LXVIII.

DE MORTE EUTYCHI PUERI.

Flete nefas vestrum, sed toto flete Lucrino,
Naides, et luctus sentiat ipsa Thetis.
Inter Baianas raptus puer occidit undas
Eutychus, ille tuum, Castrice, dulce latus.
Hic tibi curarum socius, blandumque levamen;
Hic amor, hic nostri vatis Alexis erat.
Numquid te vitreis nudum lasciva sub undis
Vidit, et Alcidæ Nympha remisit Hylam?
An Dea femineum jam negligit Hermaphroditum,
Amplexu teneri sollicitata viri?
Quidquid id est, subitæ quæcumque est causa rapinæ,
Sit, precor, et tellus mitis, et unda tibi.

LXIX.

DE BASSA.

Non miror, quod potat aquam tua Bassa, Catulle;
Miror, quod Bassi filia potat aquam.

LXVIII.

SUR LA MORT DU JEUNE EUTYCHUS.

Pleurez votre forfait, Naïades, et pleurez-le sur toute l'étendue du lac Lucrin; que Thétis elle-même entende et partage votre douleur. Le jeune Eutychus est mort englouti dans les ondes de Baïes. Sans cesse à tes côtés, Castricus, confident de tes peines, qu'il soulageait si doucement, il était l'amour, il était l'Alexis du poète, notre ami. Sans doute une nymphe amoureuse le vit au sein des flots transparens, alors qu'il était nu, et remit Hylas entre les mains d'Alcide!.. Ou peut-être Samalcis, séduite par un baiser du bel adolescent, a-t-elle dédaigné le féminin hermaphrodite!... Quoi qu'il en soit, et sans chercher davantage la cause de cet enlèvement subit, terre, eau, soyez, de grâce, soyez légères à cet infortuné.

LXIX.

SUR BASSA.

Je ne suis pas surpris, Catulle, de ce que ta chère Bassa boit de l'eau; ce qui m'étonne, c'est que la fille de Bassus puisse en boire.

LXX.

AD MARTIANUM.

Sexagesima, Martiane, messis
Acta est, et, puto, jam secunda Cottæ;
Nec se tædia lectuli calentis
Expertum meminit die vel uno.
Ostendit digitum, sed impudicum,
Alcônti, Dasioque, Symmachoque.
At nostri bene computentur anni,
Et, quantum tetricæ tulere febres,
Aut languor gravis, aut mali dolores,
A vita meliore separentur :
Infantes sumus, et senes videmur.
Ætatem Priamique Nestorisque
Longam qui putat esse, Martiane,
Multum decipiturque fallitur que.
Non est vivere, sed valere, vita.

LXXI.

DE TELETHUSA.

Edere lascivos ad Bætica crusmata gestus,
Et Gaditanis ludere docta modis;
Tendere quæ tremulum Pelian, Hecubæque maritum

LXX.

A MARTIANUS.

Martianus, soixante moissons, et, je crois, deux autres encore, se sont passées pour Cotta, et il ne se rappelle pas avoir, un seul jour, éprouvé dans un lit les ennuis d'une fièvre brûlante. Il nargue d'un doigt moqueur les Alconte, les Dasius, les Symmachus. Mais que l'on fasse un calcul exact de nos années; que l'on note tout ce qu'en retranchent les fièvres cruelles, les tristes langueurs, les douleurs insupportables; que l'on sépare ces jours de souffrances des jours plus heureux de la vie: nous sommes des enfans, et nous semblons des vieillards. Celui qui regarde comme long l'âge de Priam et de Nestor, tombe, Martianus, dans une erreur bien grave. Ce n'est pas l'existence, c'est la santé, qui constitue réellement la vie.

LXXI.

SUR TELETHUSA.

Telethusa, cette belle, si habile à prendre les poses les plus voluptueuses, au bruit des castagnettes de la Bétique; à imiter, dans ses mouvemens, la souplesse des danseuses de Cadix; cette enchanteresse, qui pourrait

Posset ad Hectoreos sollicitare rogos;
Urit et excruciat dominum Telethusa priorem:
Vendidit ancillam; nunc redimit dominam.

LXXII.

DE CILICE FURE.

Fur notæ nimium rapacitatis,
Compilare Cilix volebat hortum;
Ingenti sed erat, Fabulle, in horto
Præter marmoreum nihil Priapum.
Dum non vult vacua manu redire,
Ipsum surripuit Cilix Priapum.

LXXIII.

DE PRIAPO HILARI.

Non rudis indocta fecit me falce colonus;
Dispensatoris nobile cernis opus.
Nam Cæretani cultor ditissimus agri,
Hos Hilarus colles et juga læta tenet.
Aspice, quam certo videar non ligneus ore,
Nec devota focis inguinis arma geram;
Sed mihi perpetua nunquam moritura cupresso

redonner du nerf au tremblant Pélias, et réveiller les sens du mari d'Hécube, jusqu'auprès du bûcher d'Hector; Telethusa consume et met au supplice son premier maître : servante, il l'a vendue; maîtresse, il la rachète aujourd'hui.

LXXII.

SUR LE VOLEUR CILIX.

Voleur d'une rapacité trop connue, Cilix voulait piller un jardin; mais dans ce vaste enclos, Fabullus, il n'y avait rien qu'un Priape de marbre. Jaloux de ne pas revenir les mains vides, Cilix enleva Priape lui-même.

LXXIII.

SUR UN PRIAPE APPARTENANT A HILARUS.

Ce n'est point un paysan grossier qui m'a taillé avec sa serpe ignorante; tu vois en moi l'ouvrage remarquable de Dispensator : car Hilarus, le plus riche cultivateur des champs de Céretum, possède ces collines et ces rians coteaux. Regarde : mes traits bien formés annoncent-ils que je sois de bois, et ma lance amoureuse semble-t-elle destinée à servir d'aliment au foyer!... C'est d'un cyprès impérissable qu'une main digne de Phidias a dressé mon

Phidiaca rigeat mentula digna manu.
Vicini, moneo, sanctum celebrate Priapum,
Et bis septenis parcite jugeribus.

LXXIV.

AD ESCULANUM.

Medio recumbit imus ille qui lecto,
Calvam trifilem semitactus unguento,
Foditque tonsis ora laxa lentiscis;
Mentitur, Esculane : non habet dentes.

LXXV.

IN PONTIAM.

Quum mittis turdumve mihi, quadramve placentæ,
Sive femur leporis, sive quid his simile;
Buccellas misisse tuas te, Pontia, dicis.
Has ego nec mittam, Pontia, sed nec edam.

LXXVI.

EPITAPHIUM FUSCI.

Ille sacri lateris custos, Martisque togati,
Credita cui summi castra fuere ducis;

sceptre immortel. Voisins, je vous le conseille, célébrez le dieu Priape, et ménagez ces quatorze arpens.

LXXIV.

A ESCULANUS.

Celui qui, à cette table, siège à la partie inférieure du lit du milieu; celui dont la tête chauve, riche de trois cheveux encore, est à demi sillonnée d'un liniment artificiel, et qui fourgonne sa large bouche avec des pointes de lentisque; cet homme t'en impose, Esculanus : il n'a pas de dents.

LXXV.

CONTRE PONTIA.

Lorsque tu m'envoies une grive, une part de gâteau, une cuisse de lièvre, ou quelque présent de ce genre, tu dis, Pontia, que tu te retires pour moi les morceaux de la bouche. Alors, Pontia, je n'offrirai ces morceaux à personne, et je me garderai surtout de les manger.

LXXVI.

ÉPITAPHE DE FUSCUS.

Ci-gît Fuscus, ce gardien de la personne sacrée de César, ce commandant des cohortes prétoriennes, celui

Hic situs est Fuscus : licet hoc, Fortuna, fateri;
Non timet hostiles jam lapis iste minas.
Grande jugum domita Dacus cervice recepit,
Et famulum victrix possidet umbra nemus.

LXXVII.

IN AFRUM.

Quum sis tam pauper, quam nec miserabilis Irus;
Tam juvenis, quam nec Parthenopæus erat;
Tam fortis, quam nec, quum vinceret, Artemidorus;
Quid te Cappadocum sex onus esse juvat?
Rideris, multoque magis traduceris, Afer,
Quam nudus medio si spatiere foro.
Non aliter monstratur Atlas cum compare ginno;
Quæque vehit similem bellua nigra Libyn.
Invidiosa tibi quam sit lectica, requiris?
Non debes ferri mortuus hexaphoro.

LXXVIII.

AD AULUM, DE PHRYGE LUSCO.

Potor nobilis, Aule, lumine uno
Luscus Phryx erat, alteroque lippus :

à qui furent confiées les armées du chef suprême de l'empire. O fortune, il faut l'avouer, ce marbre ne craint plus les menaces de l'ennemi. Le Dace a courbé son front vaincu sous un joug humiliant, et l'ombre victorieuse de Fuscus repose dans un bois soumis à l'esclavage.

LXXVII.

CONTRE AFER.

Tu es aussi pauvre que le mendiant Irus, aussi jeune que l'était Parthenopée, aussi vigoureux qu'Artémidore, à l'époque de ses victoires; pourquoi donc te faire porter par six Cappadociens? On se moque de toi, Afer, et l'on te tourne en ridicule avec bien plus de raison, que si tu te promenais tout nu au milieu du Forum. C'est ainsi qu'on montre au doigt Atlas, le nain, s'avançant sur un mulet de sa taille, et le noir éléphant monté par un Libyen de sa couleur. Tu me demandes pourquoi l'on est jaloux de ta litière? Tu n'as pas, même après ta mort, le droit d'être porté dans un hexaphore.

LXXVIII.

A AULUS, SUR PHRYX LE BORGNE.

Phryx, buveur fameux, était borgne d'un œil et malade de l'autre, Aulus. Héras, son médecin, lui dit:

Huic Heras medicus : Bibas caveto;
Vinum si biberis, nihil videbis.
Ridens Phryx, oculo, Valebis, inquit.
Misceri sibi protinus deunces,
Sed crebros jubet : exitum requiris?
Vinum Phryx, oculus bibit venenum.

LXXIX.

AD LUPUM.

Tristis es, et felix; sciat hoc Fortuna, caveto;
Ingratum dicet te, Lupe, si scierit.

LXXX.

AD CÆSAREM DE ROSIS HIBERNIS.

Ut nova dona tibi, Cæsar, Nilotica tellus
Miserat hibernas ambitiosa rosas;
Navita derisit Pharios Memphiticus hortos,
Urbis ut intravit limina prima tuæ.
Tantus veris honos, et odoræ gratia Floræ,
Tantaque Pæstani gloria ruris erat!
Sic quacumque vagus gressumque oculosque ferebat,
Tonsilibus sertis omne rubebat iter.

Garde-toi de boire; ou le vin te fera perdre la vue. Adieu, mon œil, s'écria Phryx en riant; et aussitôt il se fait verser force rasades. Tu veux connaître le résultat? Phryx but le vin, et son œil le poison.

LXXIX.

A LUPUS.

Tu es triste, au sein même du bonheur; prends garde que la Fortune ne le sache. Lupus, elle t'appellerait ingrat, si elle venait à l'apprendre.

LXXX.

A CÉSAR, SUR DES ROSES D'HIVER.

L'habitant du Nil, tout fier de ses trésors, t'avait envoyé, ô César, des roses d'hiver, comme un présent digne de toi par sa nouveauté. Mais le nautonnier de Memphis fut obligé de rire des jardins de l'Égypte, dès qu'il eut mis le pied dans la capitale de ton empire. Le printemps y étalait tous ses charmes, Flore y répandait ses parfums les plus doux, et tes jardins égalaient en parure les bosquets de Pestum. Aussi partout où il portait ses pas et ses regards, tous les chemins, sur sa promenade, brillaient de l'incarnat des roses tressées en

At tu Romanæ jussus jam cedere brumæ,
Mitte tuas messes; accipe, Nile, rosas.

LXXXI.

IN CHARIDEMUM.

Iratus tanquam populo, Charideme, lavaris;
Inguina sic toto subluis in solio.
Nec caput hic vellem sic te, Charideme, lavare;
Et caput, ecce, lavas : inguina malo laves.

LXXXII.

AD RUFUM.

Quidam me modo, Rufe, diligenter
Inspectum, velut emptor, aut lanista,
Quum vultu digitoque subnotasset;
Tune es, tune, ait, ille Martialis,
Cujus nequitias jocosque novit,
Aurem qui modo non habet Batavam?
Subrisi modice, levique nutu
Me, quem dixerat esse, non negavi.
Cur ergo, inquit, habes malas lacernas?
Respondi : Quia sum malus Poeta.
Hoc ne sæpius accidat Poetæ,
Mittas, Rufe, mihi bonas lacernas.

couronnes. Eh bien! fertile Égypte, qui te vois forcée de céder la palme aux hivers de Rome, envoie-nous tes moissons en échange de nos roses.

LXXXI.

CONTRE CHARIDEMUS.

A la manière dont tu te baignes, on dirait, Charidemus, que tu en veux au peuple; tu plonges ton priape tout entier dans le bain. Garde-toi bien, Charidemus, d'y plonger ta tête.... Eh quoi! ta tête aussi dans le bain!.... Ah ! laves-y plutôt ton priape.

LXXXII.

A RUFUS.

Un quidam, ces jours passés, après m'avoir considéré fort attentivement, comme l'aurait fait un marchand d'esclaves, ou un maître de gladiateurs, après m'avoir examiné de l'œil et du doigt; Serais-tu, me dit-il, serais-tu ce Martial, dont les plaisanteries et les bons mots sont connus de tout homme, pour peu qu'il n'ait pas l'oreille batave? Je laissai échapper un sourire, et, par un léger signe, je lui fis voir que j'étais celui qu'il avait désigné. Pourquoi donc, ajouta-t-il, as-tu de si mauvaises lacernes? — C'est, répondis-je, que je suis un mauvais poète. Afin d'éviter à l'avenir pareille mésaventure à un poète, envoie-moi, Rufus, de bonnes lacernes.

LXXXIII.

AD CÆSAREM DOMITIANUM.

Quantum sollicito fortuna parentis Etrusco,
  Tantum, summe ducum, debet uterque tibi :
Nam tu missa tua revocasti fulmina dextra;
  Hos cuperem mores ignibus esse Jovis.
Si tua sit summo, Cæsar, natura Tonanti,
  Utetur toto fulmine rara manus.
Muneris hoc utrumque tui testatur Etruscus,
  Esse quod et comiti contigit, et reduci.

LXXXIV.

DE PHILIPPO.

Octaphoro sanus portatur, Avite, Philippus;
  Hunc tu si sanum credis, Avite, furis.

LXXXV.

IN MORTEM RUFI CAMONII.

Editus est sextus sine te mihi, Rufe Camoni,
  Nec te lectorem sperat, amice, liber.
Impia Cappadocum tellus, et numine lævo

LXXXIII.

A CÉSAR DOMITIEN.

Autant la fortune du père d'Etruscus est redevable aux sollicitations d'un fils, autant l'un et l'autre te doivent de reconnaissance, ô le plus grand des princes! En effet, tu as retenu la foudre qui partait de ta main. Je voudrais que les feux redoutables de Jupiter pussent connaître ainsi la clémence. Si le souverain maître du tonnerre avait ton cœur généreux, ô César, sa main ne lancerait que rarement sa foudre tout entière. Etruscus aime à publier le double bienfait qu'il a reçu de toi, celui d'accompagner son père en exil, celui d'en revenir avec lui.

LXXXIV.

SUR PHILIPPE.

Philippe, en parfaite santé, se fait porter dans un octaphore : si tu crois cet homme-là bien sain, Avitus, tu es en délire.

LXXXV.

REGRETS DONNÉS A LA PERTE DE RUFUS CAMONIUS.

Sans toi, cher Rufus Camonius, j'ai mis au jour ce sixième livre qui ne peut plus espérer de t'avoir pour lecteur, ô mon ami! La Cappadoce, cette terre fatale, que tu as vue sous l'influence d'un mauvais génie, vient

Visa tibi, cineres reddit et ossa patri.
Funde tuo lacrymas, orbata Bononia, Rufo;
Et resonet tota planctus in Æmilia.
Heu! qualis pietas, heu! quam brevis occidit ætas!
Viderat Alphei præmia quinque modo.
Pectore tu memori nostros evolvere lusus,
Tu solitus nostros, Rufe, tenere jocos;
Accipe cum fletu mœsti breve carmen amici,
Atque hæc absentis thura fuisse puta.

LXXXVI.

IN BIBENTES AQUAM CALIDAM.

Setinum, dominæque nives, densique trientes,
Quando ego vos, medico non prohibente, bibam?
Stultus, et ingratus, nec tanto munere dignus,
Qui mavult hæres divitis esse Midæ.
Possideat Libycas messes, Hermumque, Tagumque,
Et potet calidam, qui mihi livet, aquam.

de rendre à ton père tes cendres et tes ossemens. Veuve de Rufus que tu aimais, verse des larmes, ô Bononia (*Bologne*); et que tes gémissemens retentissent sur la voie Émilia tout entière. Quel excellent jeune homme! hélas! que ses jours se sont trop vite écoulés!... A peine il avait vu se renouveler cinq fois les jeux dont on dispute les prix sur les bords de l'Alphée. O toi, qui confiais à ta mémoire fidèle mes amusemens poétiques, toi, qui avais l'habitude de retenir mes plaisanteries, Rufus, reçois, avec mes larmes, ce petit nombre de vers que t'adresse la douleur d'un ami, et prends-les pour l'encens que l'absence l'a empêché de répandre sur ton cercueil.

LXXXVI.

CONTRE LES BUVEURS D'EAU CHAUDE.

Vin de Setia, neiges si délicieuses, coupes vastes et profondes, quand pourrai-je, sans la défense du médecin, vous boire, vous vider à longs traits? Il est fou, ingrat, indigne de vos précieuses faveurs, celui qui préfère à vos bienfaits l'héritage de l'opulent Midas. Qu'il possède les moissons de la Libye, le sable doré de l'Hermus et du Tage, et qu'il boive de l'eau chaude, celui qui m'envie le plaisir de boire du vin.

LXXXVII.

AD CÆSAREM.

Di tibi dent, et tu, Cæsar, quæcumque mereris;
Di mihi dent, et tu, quæ volo, si merui.

LXXXVIII.

AD CÆCILIANUM.

Mane salutavi vero te nomine casu;
Nec dixi dominum, Cæciliane, meum.
Quanti libertas constet mihi tanta, requiris?
Centum quadrantes abstulit illa mihi.

LXXXIX.

DE PANARETO POTORE.

Quum peteret seram media jam nocte matellam
Arguto madidus pollice Panaretus;
Spoletina data est, sed quam siccaverat ipse;
Nec fuerat soli tanta lagena satis.
Ille fide summa testæ sua vina remensus,
Reddidit œnophori pondera plena sui.
Miraris, quantum biberat, cepisse lagenam?

LXXXVII.

A CÉSAR.

Attends des dieux et de toi, César, tout le bonheur que tu mérites ! Que les dieux et toi, César, m'accordent aussi ce que je désire, si je l'ai mérité !...

LXXXVIII.

A CÉCILIANUS.

Un matin, par hasard, je t'ai salué par ton véritable nom, sans t'appeler mon maître, Cécilianus. Tu me demandes combien me coûte ma liberté, mon indépendance? Elle me coûte cent quadrans.

LXXXIX.

SUR PANARETUS LE BUVEUR.

Panaretus, étant ivre, demandait, vers le milieu de la nuit, par le bruit significatif du pouce et du médium, le vase nécessaire à certain usage : on lui présenta la bouteille de Spolète, qu'il avait lui-même mise à sec, bouteille énorme, mais qui n'avait pas suffi à ce seul buveur. Panaretus, de la meilleure foi du monde, rend à la bouteille le vin qui l'avait remplie, et dont la mesure entière s'était conservée dans le dépôt. Tu es surpris, Rufus, de ce que la bouteille ait pu en contenir

Desine mirari, Rufe : merum biberat.

XC.

DE GELLIA.

Mœchum Gellia non habet, nisi unum.
Turpe est hoc magis, uxor est duorum.

XCI.

IN ZOILUM.

Sancta ducis summi prohibet censura, vetatque
Mœchari : gaude, Zoile, non futues.

XCII.

IN AMMIANUM.

Cælatus tibi quum sit, Ammiane,
Serpens in patera Myronis arte;
Vaticana bibis : bibis venenum.

---

autant qu'il en avait bu? Cesse d'en être étonné : il n'avait bu que du vin pur.

XC.

SUR GELLIA.

Gellia n'a qu'un amant, un seul. Son déshonneur n'en est que plus grand, elle est l'épouse de deux hommes à la fois.

XCI.

CONTRE ZOÏLE.

L'édit moral du maître de l'empire condamne et défend l'adultère; réjouis-toi, Zoïle, tu n'auras pas à rechercher les plaisirs *ordinaires* de l'amour.

XCII.

CONTRE AMMIANUS.

Ammianus, l'art de Myron a ciselé un serpent dans ta coupe; tu bois les vins du Vatican; tu bois du poison.

XCIII.

DE THAIDE.

Tam male Thais olet, quam non fullonis avari
  Testa vetus, media sed modo fracta via;
Non ab amore recens hircus; non ora leonis;
  Non detracta cani Transtiberina cutìs;
Pullus abortivo nec quum putrescit in ovo;
  Amphora corrupto nec vitiata garo.
Virus ut hoc alio fallax permutet odore,
  Deposita quoties balnea veste petit,
Psilothro viret, aut acida latet oblita creta;
  Aut tegitur pingui terque quaterque faba.
Quum bene se tutam per fraudes mille putavit,
  Omnia quum fecit, Thaida Thais olet.

XCIV.

DE CALPETIANO.

Ponuntur semper chrysendeta Calpetiano,
  Sive foris, seu quum cœnat in urbe domi.
Sic etiam in stabulo semper, sic cœnat in agro.
  Non habet ergo aliud? Non habet immo suum.

XCIII.

SUR THAÏS.

Thaïs sent aussi mauvais que le vieux pot d'un foulon avare, lorsqu'on vient de briser ce vase dans la rue; elle infecte comme le bouc qui sort de goûter les jouissances de l'amour; comme la gueule du lion; comme la peau d'un chien écorché par une main transtibérine; comme un poulet qui pourrit dans un œuf avorté; comme une amphore gâtée par de la saumure corrompue. Afin de déguiser cette puanteur sous une odeur toute différente, chaque fois que, pour prendre son bain, elle dépose ses vêtemens, l'artificieuse coquette enduit sa peau du psilothrum épilatoire, la cache sous un liniment de craie dissoute dans un acide, ou se fait donner trois et quatre couches de pommade de fèves grasses. Lorsque, après les mille ruses de la toilette, elle se croit bien en garde contre sa mauvaise odeur, lorsqu'elle a épuisé toutes les ressources de l'art, Thaïs sent toujours Thaïs.

XCIV.

SUR CALPETIANUS.

On sert toujours à Calpetianus de la vaisselle d'or enrichie de pierreries, soit qu'il soupe en ville, ou qu'il mange chez lui. Même cérémonie, à l'auberge, et à sa maison de campagne.—Il n'a donc pas d'autre vaisselle? — Dis plutôt qu'il n'en a pas à lui.

M. VAL. MARTIALIS

EPIGRAMMATUM

LIBER VII.

I.

AD DOMITIANUM, DE LORICA.

Accipe belligeræ crudum thoraca Minervæ,
  Ipsa Medusææ quem timet ira comæ.
Dum vacat hæc, Cæsar, poterit lorica vocari;
  Pectore quum sacro sederit, Ægis erit.

II.

AD IPSAM LORICAM.

Invia Sarmaticis domini lorica sagittis,
  Et Martis Getico tergore fida magis;
Quam vel ad Ætolæ securam cuspidis ictus
  Texuit innumeri lubricus unguis apri.
Felix sorte tua! sacrum cui tangere pectus

ÉPIGRAMMES

DE M. VAL. MARTIAL

LIVRE VII.

I.

A DOMITIEN, SUR SA CUIRASSE.

Arme-toi de la cuirasse formidable de la belliqueuse Minerve, de cette cuirasse que redoute la colère même de la tête de Méduse. Tant que tu n'en fais pas usage, César, on pourra l'appeler une cuirasse; placée sur ta poitrine sacrée, ce sera l'égide.

II.

A LA CUIRASSE ELLE-MÊME.

O cuirasse de mon maître, impénétrable aux flèches du Sarmate, plus sûre que les peaux redoublées dont le dieu Mars se couvre chez les Gètes; toi qui, pour être à l'épreuve des dards mêmes de l'Étolie, fus tissue d'un assemblage sans nombre d'ongles polis de sanglier; que ton sort est heureux! tu vas toucher cette poitrine sa-

Fas erit, et nostri mente calere Dei.
I comes, et magnos illæsa merere triumphos,
Palmatæque ducem, sed cito, redde togæ.

III.

AD PONTILIANUM.

Cur non mitto meos tibi, Pontiliane, libellos?
Ne mihi tu mittas, Pontiliane, tuos.

IV.

DE OPPIANO.

Esset, Castrice, quum mali coloris,
Versus scribere cœpit Oppianus.

V.

AD CÆSAREM DOMITIANUM.

Si desiderium, Cæsar, populique patrumque
Respicis, et Latiæ gaudia vera togæ;
Redde Deum votis poscentibus: invidet hosti
Roma suo, veniat laurea multa licet.
Terrarum dominum propius videt ille, tuoque

crée, et t'échauffer au génie de notre dieu. Compagne de ses travaux, demeure intacte, en remportant de nobles victoires, et rends bientôt notre prince à la toge ornée de palmes (*triomphale*).

III.

A PONTILIANUS.

Pourquoi je ne t'envoie pas mes ouvrages, Pontilianus? — C'est de peur que tu ne m'envoyes les tiens.

IV.

SUR OPPIANUS.

Castricus, c'est lorsque son front fut couvert d'une pâleur morbifique, qu'Oppianus se mit à faire des vers.

V.

A CÉSAR DOMITIEN.

César, si tu es sensible aux désirs du peuple et du sénat, si tu veux que le Latium goûte un bonheur réel, rends-nous le dieu que réclament nos souhaits empressés : Rome est jalouse de ses ennemis, malgré ces nombreuses lettres ornées de laurier qui nous annoncent tes succès. Le Barbare voit de près le maître du monde,

Terretur vultu barbarus, et fruitur.

VI.

DE FAMA REDITUS DOMITIANI.

Ecquid Hyperboreis ad nos conversus ab oris
  Ausonias Cæsar jam parat ire vias?
Certus abest auctor, sed vox hoc nuntiat omnis:
  Credo tibi; verum dicere, Fama, soles.
Publica victrices testantur gaudia chartæ;
  Martia laurigera cuspide pila virent.
Rursus, io, magnos clamat tibi Roma triumphos,
  Invictusque tua, Cæsar, in urbe sonas.
Sed jam lætitiæ quo sit fiducia major,
  Sarmaticæ laurus nuntius ipse veni.

VII.

AD CÆSAREM DOMITIANUM.

Hiberna quamvis Arctos, et rudis Peuce,
Et ungularum pulsibus calens Ister,
Fractusque cornu jam ter improbo Rhenus,
Teneat domantem regna perfidæ gentis,
Te, summe mundi rector, et parens orbis,

et ton visage auguste l'épouvante et le charme tout à la fois.

VI.

SUR LE BRUIT DU RETOUR DE DOMITIEN.

Eh quoi ! César, abandonnant les contrées hyperboréennes, se prépare déjà à reprendre le chemin de l'Ausonie ! Point de nouvelle certaine de ce retour; seulement, mille et mille voix le publient. Je te crois, Renommée; d'ordinaire tu dis la vérité. Des lettres de victoire viennent confirmer l'allégresse publique ; les javelots de Mars montrent leurs pointes verdoyantes de laurier. Rome vote avec acclamations de nouveaux triomphes en ton honneur, et le nom d'*Invincible* retentit avec celui de *César* au sein de ta capitale. Mais, pour que nous puissions croire plus encore à notre bonheur, viens toi-même nous annoncer les lauriers que tu as cueillis au pays des Sarmates.

VII.

A CÉSAR DOMITIEN.

Les glaces de l'Ourse, la sauvage Peucé, l'Ister échauffé par les coups répétés du pied des chevaux, et le Rhin qui déjà trois fois a vu céder sa corne rebelle, te retiennent, je le sais, à dompter des nations perfides, ô toi suprême modérateur du monde, père de l'univers ! mais tu ne peux cependant te soustraire toujours à nos

Abesse nostris non tamen potes votis.
Illic et oculis et animis sumus, Cæsar;
Adeoque mentes omnium tenes unus,
Ut ipsa magni turba nesciat Circi
Utrumne currat Passerinus, an Tigris.

VIII.

DE REDITU DOMITIANI.

Nunc hilares, si quando mihi, nunc ludite, Musæ;
Victor ab Odrysio redditur orbe Deus.
Certa facis populi tu primus vota, December;
Jam licet ingenti dicere voce : Venit.
Felix sorte tua! poteras non cedere Jano,
Gaudia si nobis, quæ dabit ille, dares.
Festa coronatus ludet convicia miles,
Inter laurigeros quum comes ibit equos.
Fas audire jocos, levioraque carmina, Cæsar,
Et tibi : si lusus ipse triumphus amat.

---

vœux. César, nos yeux et nos cœurs sont près de toi; et seul tu occupes tellement les esprits de tous, que la foule même, qui inonde le grand Cirque, ne sait pas si c'est Passerinus ou Tigris qui court dans la carrière.

VIII.

SUR LE RETOUR DE DOMITIEN.

O Muses, si naguère, dociles à ma voix, vous fîtes entendre de joyeux accens, répétez aujourd'hui des chants d'allégresse; notre dieu quitte enfin les régions glacées de l'Odryse, notre dieu nous est rendu. O décembre, tu confirmes, le premier, les vœux du peuple: c'est maintenant que l'on peut dire à haute voix : Il vient! il vient!... Décembre, heureux de ton partage, tu pouvais ne pas le céder au mois de Janus, en nous accordant le bonheur que celui-ci va nous donner. O César, le soldat couronné te fera entendre en plaisantant les railleries de la chanson militaire, lorsqu'il t'accompagnera au milieu des chevaux couronnés de laurier. Daigne donc prêter l'oreille à mon badinage, à des vers sans conséquence, puisque le triomphe lui-même écoute volontiers la plaisanterie.

IX.

DE CASCELIO.

Quum sexaginta numeret Cascelius annos,
  Ingeniosus homo est : quando disertus erit?

X.

IN OLUM.

Pædicatur Eros, fellat Linus : Ole, quid ad te,
  De cute quid faciant ille, vel ille, sua?
Centenis futuit Matho millibus : Ole, quid ad te?
  Non tu propterea, sed Matho pauper erit.
In lucem cœnat Sertorius : Ole, quid ad te,
  Quum liceat tota stertere nocte tibi?
Septingenta Tito debet Lupus : Ole, quid ad te?
  Assem ne dederis, credideris ve Lupo.
Illud dissimulas, ad te quod pertinet, Ole,
  Quodque magis curæ convenit esse tuæ.
Pro togula debes : hoc ad te pertinet, Ole.
  Quadrantem nemo jam tibi credet : et hoc.
Uxor mœcha tibi est : hoc ad te pertinet, Ole.
  Poscit jam dotem filia grandis : et hoc.
Dicere quindecies poteram, quod pertinet ad te :
  Sed quid agas, ad me pertinet, Ole, nihil.

IX.

SUR CASCELIUS.

Cascelius compte soixante bonnes années, et déjà il est homme d'esprit : quand sera-t-il savant?

X.

CONTRE OLUS.

Éros sert de Ganymède; Linus a la langue libertine: que t'importe, Olus, l'usage que l'un ou l'autre fait de sa peau? Mathon paie cent mille sesterces une nuit de volupté : que t'importe, Olus ? ce n'est pas toi, c'est Mathon qui se ruinera. Sertorius prolonge ses soupers jusqu'au jour : que t'importe, Olus? n'as-tu pas la liberté de ronfler toute la nuit? Lupus doit sept cents sesterces à Titus : que t'importe, Olus? ne donne pas, ne prête pas un as à Lupus. Tu ne parles jamais de ce qui te regarde, Olus, de ce qui, plus que tout le reste, aurait le droit d'appeler ton attention. Ta petite toge, tu la dois encore: cela te regarde, Olus. Personne ne voudrait te confier un quadrant; c'est encore ton affaire. Ta femme est adultère; cela te regarde, Olus. Ta fille déjà grande réclame une dot; c'est toujours ton affaire. Je pourrais, pour cent autres objets encore, te dire ce qui te regarde. Mais ce que tu fais, Olus, ne me regarde en rien.

XI.

AD AULUM PUDENTEM.

Cogis me calamo manuque nostra
Emendare meos, Pudens, libellos.
O quam me nimium probas, amasque,
Qui vis archetypas habere nugas!

XII.

AD FAUSTINUM.

Sic me fronte legat dominus, Faustine, serena,
Excipiatque meos, qua solet aure, jocos;
Ut mea nec, juste quos odit, pagina lædit,
Et mihi de nullo fama rubore placet.
Quid prodest, cupiant quum quidam nostra videri,
Si qua Lycambeo sanguine tela madent?
Vipereumque vomant nostro sub nomine virus,
Qui Phœbi radios ferre diemque negant?
Ludimus innocui : scis hoc bene : juro potentis
Per genium Famæ, Castalidumque gregem :
Perque tuas aures, magni mihi numinis instar,
Lector, inhumana liber ab invidia.

XI.

A AULUS PUDENS.

Tu m'obliges, Pudens, à faire pour toi, avec ma plume, et de ma propre main, les corrections nécessaires à mes opuscules. C'est me donner une grande preuve de ton estime, de ton amitié, que de vouloir posséder l'archétype de mes bagatelles!

XII.

A FAUSTINUS.

Faustinus, que mon maître me lise avec toute la sérénité de son front, et qu'il écoute mes plaisanteries avec sa bienveillance ordinaire; car les pages de mon livre ne blessent pas même ceux que j'ai le droit de haïr, et je n'aime pas la gloire achetée par le talent de faire rougir les autres. A quoi sert que l'on veuille m'attribuer certains traits de satire, tout imbibés du sang de Lycambe? que, sous mon nom, vomissent un venin de vipère, ceux qui n'osent exposer leurs écrits ni aux rayons du soleil, ni à la clarté du jour? mon badinage est innocent; tu le sais bien, Faustinus : j'en jure le génie de la renommée toute-puissante, le docte troupeau des vierges de Castalie, et tes oreilles aussi, lecteur, toi que je regarde comme une divinité puissante, toi qui es libre d'une jalousie sans pitié.

XIII.

DE LYCORIDE.

Dum Tiburtinis albescere solibus audit
   Antiqui dentis fusca Lycoris ebur,
Venit in Herculeos colles : quid Tiburis alti
   Aura valet! parvo tempore nigra redit.

XIV.

AD AULUM, DE LUCTU SUÆ PUELLÆ.

Accidit infandum nostræ scelus, Aule, puellæ,
   Amisit lusus deliciasque suas :
Non quales teneri ploravit amica Catulli
   Lesbia, nequitiis passeris orba sui;
Vel Stellæ cantata meo, quas flevit Ianthis,
   Cujus in Elysio nigra columba volat.
Lux mea non capitur nugis, nec amoribus istis,
   Nec dominæ pectus talia damna movent.
Bis denos puerum numerantem perdidit annos,
   Mentula cui nondum sesquipedalis erat.

XIII.

SUR LYCORIS.

La brune Lycoris entend dire que l'ivoire antique blanchit au doux soleil de Tibur : elle se rend sur ces collines consacrées à Hercule : ô prodige de l'air de Tibur ! peu de temps après, elle revient toute noire.

XIV.

A AULUS, SUR LA DOULEUR D'UNE MAÎTRESSE.

Aulus, un malheur affreux vient d'arriver à ma maîtresse ; elle a perdu ses plaisirs, ses délices ; non pas celles qui faisaient couler les larmes de Lesbie, l'amante du tendre Catulle, veuve du moineau charmant qu'elle chérissait ; ou bien la colombe noire, si bien chantée par mon ami Stella, colombe que pleurait Ianthis, et qui vole aujourd'hui dans les bosquets de l'Élysée. Cette lumière de ma vie ne se laisse pas séduire par de semblables bagatelles, par des amours de ce genre ; de pareils dommages n'affectent pas le cœur de ma belle. Elle a perdu un adolescent qui comptait deux fois dix années, et dont le priape n'avait pas encore un pied et demi.

XV.

AD ARGINUM PUERUM IANTHIDOS.

Quis puer hic nitidis absistit Ianthidos undis,
Et fugit ad dominam Naiada? numquid Hylas?
O bene, quod silva colitur Tirynthius ista,
Et quod amatrices tam prope servat aquas!
Securus licet hos fontes, Argine, ministres;
Nil facient nymphæ : ne velit ipse, cave.

XVI.

AD REGULUM.

Æra domi non sunt; superest hoc, Regule, solum,
Ut tua vendamus munera : numquid emis?

XVII.

AD BIBLIOTHECAM JULII MARTIALIS.

Ruris bibliotheca delicati,
Vicinam videt unde lector Urbem;
Inter carmina sanctiora si quis
Lascivæ fuerit locus Thaliæ,

XV.

A ARGINUS, JEUNE ESCLAVE D'IANTHIS.

Quel est ce bel enfant qui s'éloigne des eaux limpides d'Ianthis, et se réfugie auprès de la Naïade, leur maîtresse ? serait-ce Hylas ? trop heureux Arginus, de ce qu'Hercule est honoré dans ce bois, de ce qu'il garde de près ces eaux dont les nymphes sont si amoureuses !.... Arginus, puise, en toute sûreté, à cette source l'eau que doit servir ta main : ces nymphes ne t'enlèveront pas ; mais prends garde qu'Hercule lui-même ne veuille te séduire.

XVI.

A REGULUS.

Chez moi, plus d'argent ; je n'ai d'autre ressource, Regulus, que de vendre les présens que j'ai reçus de toi : veux-tu les acheter ?

XVII.

A LA BIBLIOTHÈQUE DE JULES MARTIAL.

Bibliothèque de cette délicieuse maison de plaisance, d'où le lecteur étend ses regards sur Rome, dont elle est voisine ; si, parmi les poésies du premier ordre, il y a place pour Thalie, ma muse rieuse, reçois, ne fût-ce que dans tes derniers rayons, ces sept livres que je t'a-

Hos nido licet inseras vel imo,
Septem quos tibi mittimus libellos,
Auctoris calamo sui notatos:
Hæc illis pretium facit litura.
At tu munere dedicata parvo,
Quæ cantaberis orbe nota toto,
Pignus pectoris hoc mei tuere,
Juli bibliotheca Martialis.

XVIII.

IN GALLAM.

Quum tibi sit facies, de qua nec femina possit
Dicere; quum corpus nulla litura notet;
Cur te tam rarus cupiat, repetatque fututor,
Miraris? Vitium est non leve, Galla, tibi.
Accessi quoties ad opus, mixtisque movemur
Inguinibus; cunnus non tacet, ipsa taces.
Di facerent, ut tu loquereris, et ipse taceret!
Offendor cunni garrulitate tui.
Pedere te mallem: namque hoc nec inutile dicit
Symmachus, et risum res movet ista simul.
Quis ridere potest fatui poppysmata cunni?
Quum sonat hic, cui non mentula mensque cadit?
Dic aliquid saltem, clamosoque obstrepe cunno:

dresse; ils sont corrigés de la main de l'auteur : ces ratures leur donnent quelque prix. Et toi, à qui je dédie ce léger présent, toi que mes vers rendront à jamais célèbre dans le monde entier, protège ce gage de mon amitié, bibliothèque de Jules Martial.

XVIII.

CONTRE GALLA.

Ta figure est charmante; la femme la plus jalouse ne saurait en médire; sur tout ton corps, pas une tache: aussi tu es surprise d'exciter si rarement une passion, et des désirs nouveaux chez un amant qui obtint déjà tes faveurs. Cela vient, Galla, de ce que tu as un grand défaut. Toutes les fois que j'engage avec toi la lutte amoureuse, et que nos corps sont voluptueusement entrelacés, ton vagin fait grand bruit, et tu te tais. Plût aux dieux que tu parlasses, et qu'il gardât le silence!.. je suis scandalisé de son éternel bavardage. J'aimerais mieux entendre son voisin; celui-là du moins, dit Symmachus, ne fait pas une action inutile, et, par ses éclats mêmes, provoque la gaîté. Mais qui jamais a pu rire aux glou-glou d'un impertinent vagin? quand il se met à résonner, le galant le plus intrépide ne voit-il pas tomber chez lui le physique et le moral? Dis au moins quel-

Et si adeo muta es, disce vel inde loqui.

XIX.

DE FRAGMENTO ARGUS.

Fragmentum, quod vile putas et inutile lignum,
Hæc fuit ignoti prima carina maris.
Quam nec Cyaneæ quondam potuere ruinæ
Frangere, nec Scythici tristior ira freti.
Sæcula vicerunt : sed quamvis cesserit annis,
Sanctior est salva parva tabella rate.

XX.

IN SANCTRAM.

Nihil est miserius, nec gulosius Sanctra,
Rectam vocatus quum cucurrit ad cœnam,
Quam tot diebus, noctibusque captavit;
Ter poscit apri glandulas, quater lumbum,
Et utramque coxam leporis, et duos armos :
Nec erubescit pejerare de turdo,
Et ostreorum rapere lividos cirros.
Buccis placentæ sordidam linit mappam.
Illic et uvæ collocantur ollares,

que chose, et crie plus haut que ton vagin criard : ou, si décidément tu es muette, que ce babil même t'apprenne à parler.

XIX.

SUR UN FRAGMENT DU NAVIRE ARGO.

Ce fragment, qui te semble un bois inutile et de peu de valeur, fut la première carène qui sillonna les flots inconnus. Ce que les écueils si dangereux de Cyane, et le courroux plus redoutable encore de la mer de Scythie n'ont pu détruire autrefois, les siècles l'ont brisé : mais bien qu'il ait cédé à la force du temps, ce mince débris est plus auguste que ne le serait le vaisseau entier, s'il avait survécu.

XX.

CONTRE SANCTRA.

Rien de plus misérable, de plus gourmand que Sanctra, lorsque, invité, il court à un repas bien ordonné, repas à l'affût duquel il était depuis tant de jours et tant de nuits; il demande jusqu'à trois fois des cartilages, et quatre fois du filet de sanglier, les deux cuisses et les épaules d'un lièvre : il ne rougit pas de se parjurer pour une grive, et d'enlever les fibres livides des huîtres. Il salit sa serviette en y enveloppant des parts de gâteau; il y met en réserve de ces raisins qu'on a conservés dans des vases de terre, des tranches de grenades, la peau malpropre d'une vulve vidée, des figues

18.

Et Punicorum pauca grana malorum,
Et excavatæ pellis indecens vulvæ,
Et lippa ficus, debilisque boletus.
Sed mappa quum jam mille rumpitur furtis,
Rosos tepenti spondylos sinu condit,
Et devorato capite turturem truncum.
Colligere longa turpe nec putat dextra
Analecta, quidquid et canes reliquerunt.
Nec esculenta sufficit gulæ præda,
Mixto lagenam replet ad pedes vino.
Hæc per ducentas quum domum tulit scalas,
Seque obserata clausit anxius cella,
Gulosus ille, postero die, vendit.

XXI.

DE NATALI LUCANI.

Hæc est illa dies, quæ magni conscia partus,
Lucanum populis, et tibi, Polla, dedit.
Heu! Nero crudelis, nullaque invisior umbra,
Debuit hoc saltem non licuisse tibi.

distillant leur jus, et de flasques champignons. Lorsque déjà sa serviette rompt sous ses mille larcins, il place encore, sous son aisselle échauffée, des poissons rongés, et le tronc d'une tourterelle dont on a mangé la tête. Il n'a pas honte de ramasser, avec sa longue main, tous les restes et ce que les chiens mêmes ont abandonné. Mais une proie de bonne chère ne suffit pas à sa voracité; il remplit de vin mélangé une bouteille qu'il avait cachée à ses pieds. Lorsqu'après avoir monté deux cents degrés, il a déposé chez lui ces provisions, et qu'il s'est renfermé avec sollicitude dans son galetas dont il tient la porte bien close, avare, autant que gourmand, il vend tout, le lendemain.

XXI.

SUR L'ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE LUCAIN.

Voici le jour mémorable qui fut témoin d'une naissance illustre, et qui donna Lucain au monde, et à toi, Polla. Cruel Néron! aucune de tes victimes ne te rendit si odieux : un tel forfait devait au moins ne pas être permis à ta fureur.

XXII.

DE EODEM.

Vatis Apollinei magno memorabilis ortu
Lux redit : Aonidum turba favete sacris.
Hæc meruit, quum te terris, Lucane, dedisset,
Mixtus Castaliæ Bætis ut esset aquæ.

XXIII.

DE EODEM, AD PHŒBUM.

Phœbe, veni; sed quantus eras, quum bella tonanti
Ipse dares Latiæ plectra secunda lyræ.
Quid tanta pro luce precer? tu, Polla, maritum
Sæpe colas, et se sentiat ipse coli.

XXIV.

IN MALEDICUM.

Cum Juvenale meo quæ me committere tentas,
Quid non audebis, perfida lingua, loqui?
Te fingente nefas, Pyladen odisset Orestes :
Thesea Pirithoi destituisset amor.

XXII.

SUR LE MÊME ANNIVERSAIRE.

Le jour célèbre qu'a signalé la naissance d'un grand poète, d'un poète chéri d'Apollon, est enfin de retour : troupe des vierges d'Aonie, soyez favorable à nos sacrifices. C'est pour t'avoir donné à la terre, ô Lucain, que le Bétis a mérité de mêler ses eaux à la fontaine de Castalie.

XXIII.

SUR LE MÊME SUJET, A PHÉBUS.

Viens, ô Phébus, mais avec toute la majesté que tu déployas lorsque, sensible aux accens guerriers que fit retentir sa muse, tu donnas toi-même à Lucain la seconde lyre du Latium. Quel vœu formerai-je pour un si grand jour? ô Polla, offre à ton époux de fréquens hommages, et que lui-même soit sensible au culte que tu lui rends.

XXIV.

CONTRE UN MÉDISANT.

Langue perfide, qui cherches à me compromettre dans l'esprit de mon ami Juvénal, que n'oseras-tu pas inventer? avec tes odieux mensonges, Oreste serait devenu l'ennemi de Pylade; Pirithoüs aurait cessé d'aimer son cher Thésée. Tu serais parvenue à diviser les deux

Tu Siculos fratres, et majus nomen Atridas,
Et Ledæ poteras dissociare genus.
Hoc tibi pro meritis, et talibus imprecor ausis,
Ut facias illud, quod, puto, lingua, facis.

XXV.

IN MALUM POETAM.

Dulcia quum tantum scribas Epigrammata semper,
Et cerussata candidiora cute;
Nullaque mica salis, nec amari fellis in illis
Gutta sit : o demens, vis tamen illa legi!
Nec cibus ipse juvat morsu fraudatus aceti;
Nec grata est facies, cui gelasinus abest.
Infanti melimela dato, fatuasque mariscas;
Nam mihi, quæ novit pungere, Chia sapit.

XXVI.

SCÁZONTA MITTIT AD APOLLINAREM.

Apollinarem conveni meum, Scazon,
Et si vacabit, ne molestus accedas,
Hoc qualecumque, cujus aliqua pars ipse est,
Dabis : hoc facetum carmen imbuant aures.

frères dont s'énorgueillit la Sicile, les Atrides, dont le nom est plus fameux encore, et les fils mêmes de Léda. Pour prix de tes mérites et de ton audace insigne, je souhaite, langue maudite, que tu fasses ce que tu fais sans doute.

XXV.

CONTRE UN MAUVAIS POÈTE.

Bien que tu n'écrives que des épigrammes doucereuses, plus candides encore qu'une peau blanchie de céruse; bien qu'on n'y trouve pas le plus petit grain de sel, la moindre amertume, une seule goutte de fiel, tu prétends, insensé, qu'on te lira! Les mets eux-mêmes n'ont pas de saveur, s'il y manque une pointe de vinaigre; une jolie figure est sans charme, si le rire n'y sillonne quelques plis. Donne aux enfans des fruits doux comme le miel, ou de fades marisques; pour moi, j'aime la figue de Chio, cette figue au goût piquant et relevé.

XXVI.

ENVOI D'UN SCAZON A APOLLINARIS.

Scazon, va visiter mon cher Apollinaris; et, s'il n'a pas d'occupation, car il ne faut pas te présenter pour être importun, tu lui donneras ces vers, tels qu'ils sont, ces vers auxquels lui-même n'est point étranger : que la gaîté de ces poésies légères pénètre ses oreilles. Si tu

Si te receptum fronte videris tota,
Noto rogabis ut favore sustentet.
Quanto mearum, scis, amore nugarum
Flagret : nec ipse plus amare te possum.
Contra malignos esse si cupis tutus,
Apollinarem conveni meum, Scazon.

XXVII.

DE APRO SIBI A DEXTRO MISSO.

Tuscæ glandis aper populator, et ilice multa
Jam piger, Ætolæ fama secunda feræ,
Quem meus intravit splendenti cuspide Dexter,
Præda jaces nostris invidiosa focis.
Pinguescant madido tetri nidore Penates,
Flagret et exciso festa culina jugo.
Sed coquus ingentem piperis consumet acervum,
Addet et arcano mixta Falerna garo.
Ad dominum redeas : noster te non capit ignis,
Conturbator aper : vilius esurio.

---

vois qu'il te fasse un accueil franc et ouvert, demande-lui qu'il te soutienne de son crédit, de sa faveur. Tu sais combien il aime mes bagatelles; je ne puis moi-même avoir pour toi un attachement plus tendre. Si tu veux être à l'abri des traits de l'envie, Scazon, va visiter mon cher Apollinaris.

XXVII.

SUR UN SANGLIER QUE LUI AVAIT ENVOYÉ DEXTER.

Destructeur du gland de la Toscane, sanglier, que les nombreux fruits du chêne ont rendu lourd et paresseux, toi dont la renommée tient le second rang après le monstre d'Étolie, toi que mon ami Dexter a percé de son dard brillant, te voilà étendu sans vie, et devenu pour mes foyers une proie qui fera bien des jaloux. Allons, que mes pénates soient noircis par la flamme, pour qu'ils s'embaument de ton fumet délicieux; que le bois coupé sur la montagne brûle dans ma cuisine, comme en un jour de fête. Mais il faudra que mon cuisinier consomme une immense quantité de poivre, et qu'il prodigue le Falerne et la saumure mise précieusement en réserve. Retourne vers ton maître; mon foyer est trop petit pour toi, sanglier, tu y jetterais le trouble et la confusion; j'ai faim de mets moins recherchés.

XXVIII.

AD FUSCUM.

Sic Tiburtinæ crescat tibi silva Dianæ,
Et properet cæsum sæpe redire nemus;
Nec Tartessiacis Pallas tua, Fusce, trapetis
Cedat, et immodici dent bona musta lacus;
Sic fora mirentur, sic te Pallatia laudent,
Excolat et geminas plurima palma fores :
Otia dum medius præstat tibi parva December,
Excipe, sed certa, quos legis, aure jocos.
Scire libet verum : res est hæc ardua; sed tu
Quod tibi vis dici, dicere, Fusce, potes.

XXIX.

AD TESTILUM PUERUM.

Testile, Victoris tormentum dulce Voconi,
Quo nemo est toto notior orbe puer;
Sic etiam positis formosus amere capillis,
Et placeat vati nulla puella tuo;
Paulisper domini doctos sepone libellos,
Carmina Victori dum lego pauca tuo.
Et Mæcenati Maro quum cantaret Alexim,
Nota tamen Marsi fusca Melænis erat.

XXVIII.

A FUSCUS.

Que le bois consacré à Diane, qui s'élève auprès de ta maison de Tibur, croisse et se renouvelle promptement, chaque fois que la cognée l'aura fait tomber! Que tes oliviers, ô Fuscus, ne le cèdent pas à ceux que foulent les pressoirs de Tartessa; que tes cuves immenses se remplissent d'excellent vin nouveau! fais l'admiration du forum; que le palais du prince retentisse de tes louanges, et que les palmes forensiques se multiplient sur tes portes à deux battans. Pendant que le milieu de décembre te donne quelque loisir, parcours ce badinage, et juge-le avec ce goût toujours sûr qui te distingue. Je désire connaître la vérité : la chose est épineuse; mais toi, Fuscus, tu peux bien me dire ce que tu veux que je te dise à toi-même.

XXIX.

AU JEUNE TESTILUS.

Testilus, tourment si doux de Voconius Victor, aimable enfant connu pour n'avoir pas au monde son égal, que ta beauté le charme toujours, même après que tu auras sacrifié ta chevelure! qu'aucune femme ne séduise le poète qui te chérit! écarte un peu les doctes ouvrages de ton maître, pendant que je lis à ton cher Victor ce petit nombre de vers. Lorsque Virgile chantait son Alexis dans une églogue adressée à Mécène, le protecteur des poètes écoutait aussi les accens de Marsus qui célébrait la brune Melénis.

XXX.

IN CÆLIAM.

Das Parthis, das Germanis, das, Cælia, Dacis;
Nec Cilicum spernis, Cappadocumque toros;
Et tibi de Pharia Memphiticus urbe fututor
Navigat, a rubris et niger Indus aquis;
Nec recutitorum fugis inguina Judæorum,
Nec te Sarmatico transit Alanus equo.
Qua ratione facis, quum sis Romana puella,
Quod Romana tibi mentula nulla placet?

XXXI.

AD REGULUM.

Raucæ cortis aves, et ova matrum,
Et flavas medio vapore Chias,
Et fœtum querulæ rudem capellæ,
Nec jam frigoribus pares olivas,
Et canum gelidis olus pruinis,
De nostro tibi rure missa credis?
O quam, Regule, diligenter erras!
Nil nostri, nisi me, ferunt agelli.
Quidquid villicus Umber, aut colonus,
Aut rus marmore tertio notatum,
Aut Tusci tibi, Tusculive mittunt,
Id tota mihi nascitur Suburra.

XXX.

CONTRE CÉLIA.

Célia, tu te donnes aux Parthes, tu te livres aux Germains, tu t'abandonnes aux Daces; tu ne dédaignes ni la couche des Ciliciens, ni celle des habitans de la Cappadoce; pour toi le galant de Memphis quitte la ville du Phare et traverse les flots; pour toi le noir Indien oublie les bords de la mer Rouge; tu ne repousses pas les avances des Juifs circoncis; l'Alain, monté sur son cheval sarmate, te rend visite à son passage. Comment donc se fait-il qu'étant Romaine, tu ne trouves aucun charme aux caresses d'un Romain?

XXXI.

A REGULUS.

Ces oiseaux de basse-cour, ces œufs de cannes et de poules, ces figues de Chio, jaunies à une chaleur tempérée, ce jeune chevreau arraché à sa mère plaintive, ces olives déjà trop sensibles au froid, ce chou blanchi par la neige des frimas; tous ces présens, tu crois qu'ils te viennent de ma maison de campagne? ô Regulus, que tu te donnes de peine pour rester dans cette erreur volontaire! mes champs ne portent rien que moi-même. Tout ce que t'envoient ton fermier et ton laboureur de l'Ombrie, ta métairie située à trois milles de Rome, tes cultivateurs de la Toscane et de Tusculum; tout cela, dis-je, naît pour moi dans le marché de Suburra.

XXXII.

AD ATTICUM.

Attice, facundæ renovas qui nomina gentis,
Nec sinis ingentem conticuisse domum;
Te pia Cecropiæ comitatur turba Minervæ,
Te secreta quies, te sophos omnis amat.
At juvenes alios fracta colit aure magister,
Et rapit immeritas sordidus unctor opes.
Non pila, non follis, non te paganica thermis
Præparat, aut nudi stipitis ictus hebes:
Vara nec injecto ceromate brachia tendis;
Non harpasta vagus pulverulenta rapis:
Sed curris niveas tantum prope Virginis undas,
Aut ubi Sidonio taurus amore calet.
Per varias artes, omnis quibus area servit,
Ludere, quum liceat currere, pigritia est.

XXXIII.

IN CINNAM.

Sordidior cœno quum sit toga, calceus autem
Candidior prima sit tibi, Cinna, nive;

XXXII.

A ATTICUS.

Atticus, toi qui renouvelles la renommée d'une famille éloquente, toi qui ne laisses pas tomber dans l'oubli une illustre maison, tu vois à tes côtés la foule vertueuse des sectateurs de Minerve qu'honoraient les fils de Cécrops : la solitude, le repos, tous les amis de la sagesse te chérissent. Que d'autres de nos jeunes gens se fassent rompre les oreilles des leçons d'un expert ; qu'en les frottant d'huile ce maître sordide leur dérobe un argent mal gagné ; la paume, le ballon, la pelotte rustique, ou des coups dirigés contre un piquet stupide, ne sont pas pour toi les préparatifs du bain ; tu ne vas pas, le corps frotté d'huile, opposer au lutteur des bras contournés ; tu n'enlèves pas à la volée le harpaste poudreux ; mais un seul exercice te suffit, celui de la course auprès des eaux limpides de la fontaine Virginale, ou auprès du portique où l'on voit le Taureau brûlant d'amour pour une fille de Sidon. S'adonner aux jeux variés de l'art dont le gymnase s'est fait une loi, lorsqu'on peut en liberté s'exercer à la course, c'est se fatiguer en paresseux.

XXXIII.

CONTRE CINNA.

Ta toge est plus sale que la boue, et ta chaussure plus blanche que la neige nouvellement tombée, Cinna :

Dejecto quid, inepte, pedes perfundis amictu?
Collige, Cinna, togam; calceus ecce perit.

XXXIV.

AD SEVERUM, DE CHARINO.

Quo possit fieri modo, Severe,
Ut, vir pessimus omnium, Charinus
Unam rem bene fecerit, requiris?
Dicam, sed cito : quid Nerone pejus?
Quid thermis melius Neronianis?
Non deest protinus, ecce, de malignis,
Qui sic rancidulo loquatur ore :
Quid? tu tot domini, Deique nostri
Præfers muneribus Neronianas?
Thermas præfero balneis cinædi.

XXXV.

AD LECANIAM.

Inguina succinctus nigra tibi servus aluta
Stat, quoties calidis tota foveris aquis.
Sed meus, ut de me taceam, Lecania, servus
Judæum nulla sub cute pondus habet.

pourquoi donc, sot que tu es, laisses-tu traîner ton vêtement sur tes pieds? Retrousse ta robe, Cinna, ou c'en est fait de tes souliers.

XXXIV.

A SÉVÈRE, SUR CHARINUS.

Sévère, tu me demandes comment il peut arriver que Charinus, le plus méchant des hommes, ait fait une seule chose de bien? — Je vais te le dire, et à l'instant même : quoi de plus mauvais que Néron? quoi de meilleur que les thermes de cet empereur? Mais j'entends déjà un de nos esprits caustiques s'écrier : Préfères-tu donc, poète, les monumens de Néron à ceux de notre maître, de notre dieu? — Je préfère les thermes de Néron aux bains d'un pédéraste.

XXXV.

A LECANIA.

Un esclave se tient debout auprès de toi, les parties enveloppées d'une ceinture de cuir noir, chaque fois que tu te baignes tout entière dans les thermes. Cependant mon esclave, car je ne parlerai point de moi-même, n'a rien de juif sous sa peau : de plus, jeunes et vieux se

Et nudi tecum juvenesque senesque lavantur.
  An sola est servi mentula vera tui?
Ecquid femineos sequeris, matrona, recessus?
  Secretusque tua, cunne, lavaris aqua?

XXXVI.

AD STELLAM.

Quum pluvias madidumque Jovem perferre negaret,
  Et rudis hibernis villa nataret aquis;
Plurima, quæ posset subitos effundere nimbos,
  Muneribus venit tegula missa tuis.
Horridus, ecce, sonat Boreæ stridore December;
  Stella, tegis villam, non tegis agricolam.

XXXVII.

AD CASTRICUM, DE THETA.

Nosti mortiferum quæstoris, Castrice, signum?
  Est operæ pretium discere theta novum.
Exprimeret quoties rorantem frigore nasum,
  Letalem juguli jusserat esse notam.
Turpis ab inviso pendebat stiria naso,
  Quum flaret madida fauce December atrox.

baignent tout nus avec toi. Ton esclave serait-il seul réellement bien partagé de la nature? Pourquoi, telle qu'une chaste matrone, fréquentes-tu les endroits écartés affectés aux femmes, et fais-tu tes ablutions secrètes dans un bain qui n'est qu'à toi?

XXXVI.

A STELLA.

Ma maison de campagne, mal bâtie, hors d'état de supporter les pluies et l'humidité du ciel, nageait au milieu des eaux que répand l'hiver; alors, pour faciliter l'écoulement des averses subites, tu m'as fait présent d'une quantité considérable de tuiles. Voici que décembre, hérissé de frimas, fait entendre les sifflemens de Borée; Stella, tu couvres la maison de campagne; tu ne couvres pas le cultivateur.

XXXVII.

A CASTRICUS, AU SUJET D'UN THÊTA.

Tu n'ignores pas, Castricus, le signal de mort que donne le questeur? Voici un *thêta* nouveau qu'il est assez important de connaître. Toutes les fois que notre préteur exprimait l'humidité que le froid faisait couler de son nez comme une rosée abondante, ce mouvement, d'après ses ordres, était l'indice d'une exécution nouvelle. Une roupie dégoûtante pendait de ce nez odieux,

Collegæ tenuere manus: quid plura requiris?
Emungi misero, Castrice, non licuit.

XXXVIII.

AD POLYPHEMUM.

Tantus es, et talis nostri, Polypheme, Severi,
Ut te mirari possit et ipse Cyclops.
Sed nec Scylla minor: quod si fera monstra duorum
Junxeris, alterius fiet uterque timor.

XXXIX.

DE CÆLIO.

Discursus varios, vagumque mane,
Et fastus, et Ave potentiorum,
Quum perferre patique jam negaret,
Cœpit fingere Cælius podagram.
Quam dum vult nimis approbare veram,
Et sanas linit obligatque plantas,
Inceditque gradu laborioso;
(Quantum cura potest, et ars doloris!)
Desit fingere Cælius podagram.

à l'époque où décembre soufflait avec fureur ses humides influences. Les collègues de notre homme lui retinrent les mains : que veux-tu de plus, Castricus? Le misérable n'eut pas la permission de se moucher.

XXXVIII.

A POLYPHÈME.

Polyphème, esclave de mon ami Sévère, tu es si grand et si vigoureux, que le Cyclope lui-même ne te verrait pas sans surprise. Mais Scylla n'est pas moindre. Qu'on unisse ensemble ces deux monstres, et l'un deviendra la terreur de l'autre.

XXXIX.

SUR CÉLIUS.

Les pas multipliés, les courses nombreuses qu'exigent les complimens du matin, l'orgueil et le bonjour dédaigneux des riches, déplaisaient fort à Célius, qui, pour se soustraire à ces ennuis, feignit d'avoir la goutte. Mais à force de donner la fiction pour la réalité, à force d'envelopper de linimens et de liens ses pieds d'abord bien portans, à force de marcher d'un pas lent et difficile, ô soin merveilleux! ô prodige de l'art d'imiter la douleur! Célius n'eut bientôt plus besoin de feindre qu'il avait la goutte.

XL.

EPITAPHIUM PATRIS ETRUSCI.

Hic jacet ille senex, Augusta notus in aula,
Pectore non humili passus utrumque Deum;
Natorum pietas sanctis quem conjugis umbris
Miscuit : Elysium possidet ambo nemus.
Occidit illa prior viridi fraudata juventa;
Hic prope ter senas vidit Olympiadas.
Sed festinatis raptum tibi credidit annis,
Aspexit lacrymas quisquis, Etrusce, tuas.

XLI.

AD SEMPRONIUM TUCCAM.

Cosmicos esse tibi, Semproni Tucca, videris;
Cosmica, Semproni, tam mala, quam bona sunt.

XLII.

AD CASTRICUM.

Muneribus çupiat si quis contendere tecum,
Audeat hic etiam, Castrice, carminibus.
Nos tenues in utroque sumus, vincique parati;

XL.

ÉPITAPHE D'ETRUSCUS LE PÈRE.

Ci-gît un vieillard bien connu à la cour impériale; son âme supporta, sans s'abaisser, la disgrâce et la faveur qu'il dut à notre dieu; la piété filiale a réuni ses cendres à l'ombre sacrée de son épouse. Ils habitent tous deux les bosquets de l'Élysée. L'épouse mourut la première, moissonnée à la fleur de son âge; l'époux vit s'écouler à peu près trois fois six (dix-huit) olympiades. Mais chacun put croire que le père avait été enlevé par une mort prématurée, lorsqu'il fut témoin des larmes que versa le fils.

XLI.

A SEMPRONIUS TUCCA.

Tu crois être un philosophe cosmopolite, Sempronius Tucca : mais dans ce monde, partage du cosmopolite, il y a autant de mal que de bien.

XLII.

A CASTRICUS.

Que celui qui prétend lutter avec toi en fait de présens, Castricus, ait, en fait de vers, la même audace. Pour nous, avouant, à ce double égard, notre infério-

Inde sopor nobis, et placet alta quies.
Tam mala cur igitur dederim tibi carmina, quæris?
Alcinoo nullum poma dedisse putas?

XLIII.

IN CINNAM.

Primum est, ut præstes, si quid te, Cinna, rogabo;
Illud deinde sequens, ut cito, Cinna, neges.
Diligo præstantem; non odi, Cinna, negantem :
Sed tu nec præstas, nec cito, Cinna, negas.

XLIV.

DE IMAGINE MAXIMI CÆSONII, AD Q. OVIDIUM.

Maximus ille tuus, Ovidi, Cæsonius hic est,
Cujus adhuc vultum vivida cera tenet.
Hunc Nero damnavit : sed tu damnare Neronem
Ausus es, et profugi, non tua, fata sequi.
Æquora per Scyllæ magnus comes exsulis isti,
Qui modo nolueras consulis ire comes.
Si victura meis mandantur nomina chartis,
Et fas est cineri me superesse meo,
Audiet hoc præsens, venturaque turba, fuisse
Illi te, Senecæ quod fuit ille suo.

rité, et disposés à céder la victoire, nous aimons à goûter un sommeil paisible, un profond repos. Mais tu vas me demander pourquoi je t'ai donné de si mauvais vers? Penses-tu que jamais personne ne présenta des fruits à Alcinoüs?

XLIII.

CONTRE CINNA.

Le premier point, Cinna, si je t'adresse une demande, c'est de l'accorder; le second, Cinna, c'est de la refuser aussitôt. J'aime celui qui me rend service; je ne hais pas celui qui me refuse. Mais toi, Cinna, tu ne donnes rien, et tu ne refuses pas sur-le-champ.

XLIV.

SUR LE BUSTE DE MAXIMUS CÉSONIUS, A Q. OVIDE.

Ovide, le voilà ce Maximus Césonius qui t'est cher; la cire vivifiée conserve tous ses traits. Néron le condamna; mais tu eus la noble audace de condamner Néron, et de partager avec le proscrit un sort qui n'était pas le tien. Compagnon généreux, tu franchis avec l'exilé les écueils de Scylla, toi qui naguère avais refusé de suivre le consul. Si les noms inscrits dans mes vers doivent passer à la postérité, et s'il m'est permis de survivre à ma cendre, le siècle présent et l'avenir sauront que tu montras pour Césonius le même dévoûment qu'il témoigna lui-même à Sénèque, son ami.

XLV.

DE EADEM.

Facundi Senecæ potens amicus,
Caro proximus, aut prior Sereno,
Hic est Maximus ille, quem frequenti
Felix litera pagina salutat.
Hunc tu per Siculas secutus undas,
O nullis, Ovidi, tacende linguis,
Sprevisti domini furentis iras.
Miretur Pyladem suum Vetustas,
Hæsit qui comes exsuli parentis.
Quis discrimina comparet duorum?
Hæsisti comes exsuli Neronis.

XLVI.

AD PRISCUM.

Commendare tuum dum vis mihi carmine munus,
Mæonioque cupis doctius ore loqui;
Excrucias multis pariter me teque diebus;
Et tua de nostro, Prisce, Thalia placet.
Divitibus poteris Musas, elegosque sonantes
Mittere : pauperibus munera pexa dato.

XLV.

SUR LE MÊME SUJET.

Le voilà cet ami véritable de l'éloquent Sénèque, cet ami que l'on cite après Carus, ou avant Serenus; le voilà ce Maximus à qui le philosophe adressa tant de fois les pages précieuses de ses lettres. Tu l'as suivi sur les mers de Sicile, Ovide, toi que doivent célébrer toutes les langues. Tu as bravé la fureur d'un despote en délire. Que l'antiquité admire ce Pylade, compagnon inséparable d'un ami que sa mère contraignit à l'exil. Les périls sont-ils à comparer entre vous deux? Tu accompagnas fidèlement un proscrit que Néron avait condamné.

XLVI.

A PRISCUS.

En voulant, par quelques vers, donner plus de prix au présent que tu me destines, en essayant de t'exprimer avec plus d'élégance que le chantre de Méonie, tu te mets, tu me mets moi-même, pendant plusieurs jours, à la torture, et ta muse se délecte à mes dépens. Adresse aux riches des poëmes et des élégies bien ronflantes; fais aux pauvres des cadeaux plus simples.

XLVII.

AD LICINIUM SURAM.

Doctorum Licini celeberrime Sura virorum,
   Cujus prisca graves lingua reduxit avos,
Redderis, heu quanto fatorum munere! nobis,
   Gustata Lethes pæne remissus aquà.
Perdiderant jam vota metum, securaque flebant
   Tristia cum lacrymis; jamque peractus eras.
Non tulit invidiam taciti regnator Averni,
   Et raptas fatis reddidit ipse colos.
Scis igitur, quantas hominum mors falsa querelas
   Moverit, et frueris posteritate tua.
Vive velut rapto, fugitivaque gaudia carpe;
   Perdiderit nullum vita reversa diem.

XLVIII.

AD ANNIUM.

Quum mensas habeat fere ducentas,
Pro mensis habet Annius ministros;
Transcurrunt gabatæ, volantque lances.
Has vobis epulas habete, lauti.
Nos offendimur ambulante cœna.

XLVII.

A LICINIUS SURA.

Licinius Sura, toi le plus célèbre de nos érudits, toi dont l'éloquence sublime rappelle l'antique gravité de nos ancêtres, quel bienfait du destin te rend à nos vœux, lorsque tu as été si près de goûter l'eau du Léthé? Déjà l'incertitude n'était plus permise à nos cœurs : trop sûrs de ton infortune, nous versions sur ton sort les larmes de la tristesse; et déjà tout à nos yeux était fini pour toi. Le souverain du sombre Averne n'osa pas affronter notre haine; il rendit lui-même aux Parques les fuseaux qu'on leur avait ravis. Ainsi tu sais que de regrets le faux bruit de ta mort avait causés parmi les hommes, et d'avance tu jouis de ta postérité. Vis donc comme si ton existence était une conquête sur le trépas, et cueille des plaisirs trop fugitifs : la vie à laquelle tu reviens n'aura pas perdu un seul jour.

XLVIII.

A ANNIUS.

Annius, qui a peut-être deux cents tables, a, pour toutes ces tables, un nombre proportionné d'esclaves : aussi les mets et les plats ne font-ils que paraître et disparaître. Riches, gardez pour vous de pareils festins; pour nous c'est un tourment qu'un repas ambulatoire.

XLIX.

AD SEVERUM.

Parva suburbani munuscula mittimus horti :
Faucibus ova tuis; poma, Severe, gulæ.

L.

AD FONTEM IANTHIDOS.

Fons dominæ, regina loci, quo gaudet Ianthis,
Gloria conspicuæ deliciumque domus,
Quum tua tot niveis ornetur ripa ministris,
Et Ganymedeo luceat unda choro;
Quid facit Alcides silva sacratus in ista?
Tam vicina tibi cur tenet antra Deus?
Numquid Nympharum notos observat amores,
Tam multi pariter ne rapiantur Hylæ?

LI.

AD URBICUM.

Mercari nostras si te piget, Urbice, nugas,
Et lasciva tamen carmina nosse libet;

XLIX.

A SÉVÈRE.

Sévère, je t'envoie ces produits modestes de mon jardin du faubourg; des œufs pour adoucir ton gosier; des fruits pour humecter ta bouche.

L.

A LA FONTAINE D'IANTHIS.

Fontaine, qui offres tant de charmes à ta maîtresse Ianthis, reine de son magnifique séjour, sa gloire et ses délices; lorsque ta rive est ornée d'une foule de jeunes esclaves plus blancs que la neige; lorsque, auprès de tes ondes limpides, on voit briller cet essaim de nouveaux Ganymèdes, que fait Alcide dans ce bois qui lui est consacré? pourquoi ce dieu occupe-t-il une grotte si voisine de tes eaux? Surveille-t-il les nymphes dont les amours lui sont connus, et veut-il s'opposer à un autre enlèvement d'Hylas si nombreux?

LI.

A URBICUS.

Si tu ne veux pas, Urbicus, te donner le souci d'acheter mes bagatelles, et si cependant tu désires connaître

Pompeium quæras (et nosti forsitan) Auctum;
Ultoris prima Martis in æde sedet.
Jure madens, varioque togæ limatus in usu,
Non lector meus hic, Urbice, sed liber est.
Sic tenet absentis nostros, cantatque libellos,
Ut pereat chartis litera nulla meis.
Denique, si vellet, poterat scripsisse videri;
Sed famæ mavult ille favere meæ.
Hunc licet a decima, nec enim satis ante vacabit,
Sollicites: capiet cœnula parva duos.
Ille leget, bibe tu: nolis licet, ille sonabit;
Et quum, Jam satis est, dixeris, ille leget.

LII.

AD AUCTUM.

Gratum est, quod Celeri nostros legis, Aucte, libellos;
Si tamen et Celerem quod legis, Aucte, juvat.
Ille meas gentes, et Celtas rexit Iberos,
Nec fuit in nostro certior orbe fides.
Major me tanto reverentia turbat; et aures
Non auditoris, judicis esse puto.

---

le badinage de ma muse, va trouver Pompeius Auctus; il t'est connu peut-être? il demeure à l'entrée du temple de Mars Vengeur. Imbu de la science du droit, et rompu à tous les usages de la toge, ce n'est point un des lecteurs de mes écrits, Urbicus, c'est mon livre lui-même. Mes opuscules sont si bien gravés dans sa mémoire; en mon absence, il les récite si fidèlement, qu'il n'omet pas une seule lettre de mes poésies. Enfin, s'il en avait l'envie, il pourrait passer pour en être l'auteur; mais il préfère s'occuper du soin de ma renommée. Pourvu que tu ne viennes le relancer que vers la dixième heure, car il n'est réellement libre qu'à ce moment, un petit couvert sera aussitôt dressé pour vous deux. Il fera la lecture; tu n'auras qu'à boire. Lors même que tu ne le voudrais pas, il déclamera; et quand tu lui auras dit: Assez! assez! il lira toujours.

LII.

A AUCTUS.

Auctus, je suis charmé que tu lises mes ouvrages à Celer, si toutefois Celer entend avec plaisir cette lecture. Administrateur de mon pays, il a gouverné les Celtibériens, et jamais vertu plus pure ne brilla dans notre univers. Le respect dû à un si grand homme m'impose; et il me semble que ses oreilles ne sont pas celles d'un auditeur, mais d'un juge.

LIII.

IN UMBRUM.

Omnia misisti mihi Saturnalibus, Umber,
Munera, contulerant quæ tibi quinque dies :
Bis senos triplices, et dentiscalpia septem;
His comes accessit spongia, mappa, calix;
Semodiusque fabæ cum vimine Picenarum,
Et Laletanæ nigra lagena sapæ;
Parvaque cum canis venerunt coctana prunis,
Et Libycæ fici pondere testa gravis.
Vix puto triginta nummorum tota fuisse
Munera, quæ grandes octo tulere Syri.
Quanto commodius nullo mihi ferre labore
Argenti potuit pondera quinque puer?

LIV.

IN NASIDIENUM.

Semper mane mihi de me mera somnia narras,
Quæ moveant animum sollicitentque meum.
Jam prior ad fæcem, sed et hæc vindemia venit;
Exorat noctes dum mihi saga tuas.
Consumpsi salsasque molas, et thuris acervos;
Decrevere greges, dum cadit agna frequens.

LIII.

CONTRE UMBER.

Umber, tu m'as envoyé, pour les Saturnales, tous les présens que t'avaient produits ces cinq jours; une douzaine de tablettes à trois feuillets, sept cure-dents; et, pour les accompagner, une éponge, une nappe, un gobelet, un demi-boisseau de fèves, un panier d'olives du Picenum, et une bouteille noire de vin cuit de Lalétania. Ensuite viennent de petites figues de Syrie, avec des prunes blanches de Damas, et un vase tout plein de figues de Libye. Ces présens, qui, en totalité, je pense, valaient à peine trente sesterces, me furent pompeusement apportés par huit Syriens de haute stature. N'eût-il pas été plus commode de me faire remettre, sans tant de peine, cinq livres d'argent par un de tes esclaves?

LIV.

CONTRE NASIDIENUS.

Chaque matin, tu me racontes, à mon sujet, des songes propres à émouvoir et à inquiéter mon esprit. Déjà le vin de ma première récolte, celui même de la dernière, est réduit à la lie, depuis qu'une magicienne conjure en ma faveur les fantômes de tes nuits. J'ai épuisé des monceaux de farine, de sel et d'encens; mes troupeaux sont dépeuplés par l'immense quantité de brebis offertes

Non porcus, non cortis aves, non ova supersunt.
Aut vigila; aut dormi, Nasidiene, tibi.

LV.

IN CHRESTUM.

Nulli munera, Chreste, si remittis,
Nec nobis dederis, remiserisque;
Credam te satis esse liberalem.
Sed si reddis Apicio, Lupoque,
Et Gallo, Titioque, Gellioque;
Lingas non mihi (nam proba et pusilla est),
Sed quæ de Solymis venit perustis
Damnatam modo mentulam tributi.

LVI.

AD RABIRIUM.

Astra polumque tua cepisti mente, Rabiri;
Parrhasiam mira qui struis arte domum.
Phidiaco si digna Jovi dare templa parabit,
Has petat a nostro Pisa Tonante manus.

en sacrifice. Il ne me reste ni un porc, ni une volaille de basse-cour, ni un œuf. Veille donc, Nasidienus, ou bien dors pour ton propre compte.

LV.

CONTRE CHRESTUS.

Si tu ne fais de cadeaux à personne, en échange de ceux que tu reçois, Chrestus; si tu ne m'envoies rien par avance, ou en retour de mes présens, je te supposerai encore assez de libéralité. Mais si tu rends quelque chose à Apicius, et à Lupus, et à Gallus, et à Titius, et à Gellius, il te faut appliquer aussi ta langue libertine, non pas sur mon priape (car il est pur, et n'a pas, d'ailleurs, d'assez belles proportions), mais sur celui de mon esclave, sorti de Solyme en cendres, et dont la circoncision vient d'être soumise à un impôt.

LVI.

A RABIRIUS.

Ta pensée, Rabirius, embrassa le ciel et les astres, lorsque tu élevas, avec un art si merveilleux, l'édifice du mont Palatin. Si Pise veut quelque jour placer le Jupiter de Phidias dans un temple digne d'un tel chef-d'œuvre, c'est au dieu puissant de notre empire qu'elle devra demander ces mains si habiles.

LVII.

DE ACHILLA.

Castora de Polluce Gabinia fecit Achillam;
Pyxagathos fuerat, nunc erit Hippodamus.

LVIII.

AD GALLAM.

Jam sex, aut septem nupsisti, Galla, cinædis;
Dum coma te nimium pexaque barba juvat.
Deinde experta latus, madidoque simillima loro
Inguina, nec lassa stare coacta manu,
Deseris imbelles thalamos, mollemque maritum:
Rursus et in similes decidis usque toros.
Quære aliquem Curios semper Fabiosque loquentem,
Hirsutum, et dura rusticitate trucem.
Invenies; sed habet tristis quoque turba cinædos:
Difficile est vero nubere, Galla, viro.

LVII.

SUR ACHILLAS.

Gabinia a fait Achillas Castor de Pollux qu'il était : après avoir été Pixagathos, il sera maintenant Hippodamus.

LVIII.

A GALLA.

Déjà, Galla, tu as pris six ou sept amans efféminés, séduite que tu étais par leur belle chevelure, par leur barbe artistement peignée. Bientôt, convaincue de la faiblesse de leurs reins, de la mollesse de leur priape, aussi flasque qu'un cuir mouillé, et que ta main se lassait vainement à rendre plus ferme, tu as renoncé à ces galans sans vigueur, à ces adorateurs blasés. Cependant ton lit redevient encore le théâtre de ces froides amours. Cherche donc quelqu'un qui affiche l'austérité des Curius et des Fabius, qui ait le poil hérissé, l'air rustique, dur, farouche. Tu en trouveras ; mais cette espèce sauvage a aussi ses damoiseaux. Il est difficile, Galla, de s'accoupler avec un homme qui le soit réellement.

LIX.

DE CÆCILIANO.

Non cœnat sine apro noster, Tite, Cæcilianus.
Bellum convivam Cæcilianus habet!

LX.

AD JOVEM CAPITOLINUM.

Tarpeiæ venerande rector aulæ,
Quem salvo duce credimus Tonantem,
Quum votis sibi quisque te fatiget,
Et poscat dare, quæ Dei potestis;
Nil pro me mihi, Jupiter, petenti
Ne succensueris, velut superbo :
Te pro Cæsare debeo rogare;
Pro me debeo Cæsarem rogare.

LXI.

AD CÆSAREM GERMANICUM.

Abstulerat totam temerarius institor Urbem,
Inque suo nullum limine limen erat.
Jussisti tenues, Germanice, crescere vicos;

LIX.

SUR CÉCILIANUS.

Titus, notre ami Cécilianus ne soupe jamais sans un sanglier. Cécilianus a là un convive de belle apparence!

LX.

A JUPITER CAPITOLIN.

Souverain vénérable du palais tarpéien, toi que nous reconnaissons pour le maître du tonnerre au soin que tu prends du salut de l'empereur, lorsque chacun te fatigue de ses vœux, et te prie de lui donner tout ce que peut accorder un dieu, si je ne te demande rien pour moi, ne t'offense pas, Jupiter, et ne m'accuse pas d'orgueil : mon devoir est de t'invoquer pour César, et de prier César pour moi.

LXI.

A CÉSAR GERMANICUS.

Le revendeur audacieux s'était emparé de Rome entière, et l'abord de son échoppe était inabordable. Germanicus, tu as fait élargir ces passages étroits : ce qui n'était qu'un sentier, est une rue aujourd'hui. On ne

Et modo quæ fuerat sēmita, facta via est.
Nulla catenatis pila est præcincta lagenis;
Nec prætor medio cogitur ire luto.
Stringitur in densa nec cæca novacula turba;
Occupat aut totas nigra popina vias.
Tonsor, caupo, coquus, lanius sua limina servant.
Nunc Roma est; nuper magna taberna fuit.

LXII.

IN AMILLUM.

Reclusis foribus grandes percidis, Amille,
Et te deprendi, quum facis ista, cupis;
Ne quid liberti narrent, servique paterni,
Et niger obliquâ garrulitate cliens.
Non pædicari se qui testatur, Amille,
Illud sæpe facit, quod sine teste facit.

LXIII.

DE SILIO ITALICO.

Perpetui nunquam moritura volumina Sili
Qui legis, et Latia carmina digna toga;
Pierios tantum vati placuisse recessus

voit plus ces piliers entourés de bouteilles enchaînées; et le préteur n'est plus contraint de marcher au milieu de la boue. La foule n'a plus à craindre les blessures imprévues du rasoir imprudent; de sombres cabarets ont cessé d'obstruer la voie publique. Barbier, aubergiste, rôtisseur, boucher, chacun exerce son industrie dans sa propre maison. Rome existe à présent; ce n'était autrefois qu'une boutique immense.

LXII.

CONTRE AMILLUS.

Amillus, tu laisses les portes ouvertes pour caresser tes mignons de belle taille, et tu veux qu'on te surprenne dans cet exercice, de peur de donner lieu aux malins propos de tes affranchis, de tes esclaves et de quelque client dangereux par sa mauvaise langue. Amillus, celui qui prend des témoins pour faire voir qu'il n'est pas le patient en pareil cas, peut faire souvent ce qui se fait sans *témoin*.

LXIII.

SUR SILIUS ITALICUS.

O toi, qui lis les ouvrages impérissables de l'immortel Silius, et ses vers dignes de la grandeur romaine, tu crois peut-être que ce poète n'aima jamais que les retraites consacrées aux Muses, et les couronnes dont Bac-

Credis, et Aoniæ Bacchica serta comæ?
Sacra cothurnati non attigit ante Maronis,
Implevit magni quam Ciceronis opus.
Hunc miratur adhuc centum gravis hasta virorum,
Hunc loquitur grato plurimus ore cliens.
Postquam bis senis ingentem fascibus annum
Rexerat, asserto qui sacer orbe fuit;
Emeritos Musis et Phœbo tradidit annos;
Proque suo celebrat nunc Helicona foro.

LXIV.

IN CINNAMUM.

Qui tonsor fueras tota notissimus Urbe,
Et post hæc dominæ munere factus eques;
Sicanias urbes Ætnæaque regna petisti,
Cinname, quum fugeres tristia jura fori.
Qua nunc arte graves tolerabis inutilis annos?
Quid facit infelix et fugitiva quies?
Non rhetor, non grammaticus, ludive magister,
Non Cynicus, non tu Stoicus esse potes;
Vendere nec vocem Siculis plausumque theatris;
Quod superest, iterum, Cinname, tonsor eris.

chus ceignait le front des vierges d'Aonie? Mais avant de chausser le cothurne du divin Virgile, il avait parcouru la carrière où s'illustra l'éloquent Cicéron. Le tribunal où s'élève la lance judiciaire des centumvirs, est encore pénétré d'admiration pour son talent; une foule de cliens ne parlent de lui qu'avec reconnaissance. Après avoir fait porter devant lui les faisceaux pendant les douze mois de la célèbre année que l'univers affranchi regarda comme sacrée, il abandonna aux Muses et à Phébus ses jours émérites, et l'Hélicon est maintenant le barreau qu'il fréquente.

LXIV.

CONTRE CINNAMUS.

Après avoir été barbier, fort connu dans Rome entière, ensuite devenu chevalier par le bienfait d'une maîtresse, aujourd'hui, Cinnamus, tu as gagné les villes de la Sicile et le mont Etna, pour échapper aux tristes poursuites de la justice. Quel art peut maintenant rendre supportable à ta nullité le poids toujours croissant des années? Que vas-tu faire au sein de la malheureuse et fugitive tranquillité dont tu jouis? Tu ne saurais être ni rhéteur, ni grammairien, ni maître d'école, ni philosophe cynique ou stoïcien; tu n'es pas en état de vendre aux Siciliens ton éloquence, ni de briguer les applaudissemens du théâtre. Une ressource te reste, Cinnamus, tu redeviendras barbier.

LXV.

IN GARGILIANUM.

Lis te bis decimæ numerantem frigora brumæ
Conterit una tribus, Gargiliane, foris.
Ah miser, et demens! viginti litigat annis
Quisquam, cui vinci, Gargiliane, licet?

LXVI.

DE LABIENO.

Hæredem Fabius Labienum ex asse reliquit;
Plus meruisse tamen se Labienus ait.

LXVII.

IN PHILÆNIM.

Pædicat pueros tribas Philænis,
Et, tentigine sævior mariti,
Undenas vorat in die puellas.
Harpasto quoque subligata ludit,
Et flavescit haphe, gravesque draucis
Halteras facili rotat lacerto,
Et putri lutulenta de palæstra

LXV.

CONTRE GARGILIANUS.

Depuis deux fois dix hivers, un seul procès te mine et te consume dans trois tribunaux différens, Gargilianus. Malheureux, insensé, celui qui peut, Gargilianus, se résoudre à plaider, pendant vingt ans, lorsqu'il lui serait si facile de perdre son procès!

LXVI.

SUR LABIENUS.

Fabius a institué Labienus son légataire universel. Toutefois Labienus prétend qu'il a mérité plus encore.

LXVII.

CONTRE PHILÉNIS.

La tribade Philénis prend de jeunes garçons qui lui servent de Ganymèdes; et, brûlant de désirs plus lascifs encore que tous ceux d'un mari, en un seul jour, elle dévore de caresses infâmes onze jeunes filles. Retroussée jusqu'à la ceinture, elle pousse vigoureusement une balle : on la voit, couverte de la poussière jaune du Cirque, faire rouler, avec une grande souplesse de reins, les masses pesantes destinées aux exercices des athlètes. Puis, inondée de sueur et exhalant une odeur forte, elle

Hanc sibi jure petat magni senis Atticus hortus,
  Nec minus esse suam Stoica turba velit.
Vivet opus quodcumque per has emiseris aures;
  Tam non femineum, nec populare sapit.
Non tua Pantænis nimium se præferat illi,
  Quamvis Pierio sit bene nota choro.
Carmina fingentem Sappho laudavit amatrix;
  Castior hæc, et non doctior illa fuit.

LXX.

IN PHILÆNIM.

Ipsarum tribadum tribas, Philæni,
Recte, quam futuis, vocas amicam.

LXXI.

DE FAMILIA FICOSA.

Ficosa est uxor, ficosus et ipse maritus;
  Filia ficosa est, et gener, atque nepos.
Nec dispensator, nec villicus ulcere turpi,
  Nec rigidus fossor, sed nec arator eget.
Quum sint ficosi pariter juvenesque senesque,
  Res mira est, ficos non habet unus ager.

Cécrops. L'illustre vieillard de l'Attique a droit de la réclamer pour l'ornement des jardins d'Académe, et la secte des stoïciens ne la mettra pas avec moins d'empressement au nombre de ses disciples. L'immortalité est destinée à tous les ouvrages que tu auras soumis à l'oreille judicieuse de Theophila; tant elle est au dessus de son sexe, tant son goût est supérieur à celui du vulgaire!... Que ta Panténis se garde bien de lui disputer la prééminence, bien que Panténis soit connue avec avantage du chœur des filles de Pierius. L'amoureuse Sapho donnerait des éloges aux vers de Theophila : moins chaste que sa rivale, elle n'eut pas plus de science et de génie.

LXX.

CONTRE PHILÉNIS.

Plus tribade que les tribades mêmes, Philénis, lorsque tu trouves une femme bien complaisante, tu l'appelles ta maîtresse.

LXXI.

SUR UNE FAMILLE ATTAQUÉE DE L'ULCÈRE APPELÉ FIC.

La femme a des fics, le mari a des fics, la fille a des fics; le gendre et le petit-fils en ont également. L'économe, le fermier, le rustique journalier, le laboureur, sont tous dévorés de ce honteux ulcère : jeunes et vieux, ils ont tous des fics; et, chose étonnante! pas un de leurs champs n'a de figuiers.

LXXII.

AD PAULLUM.

Gratus sic tibi, Paulle, sit December;
Nec vani triplices, brevesque mappæ,
Nec thuris veniant leves selibræ;
Sed lances ferat, aut scyphos avorum,
Aut grandis reus, aut potens amicus,
Seu quod te potius juvat capitque.
Sic vincas Noviumque Publiumque
Mandris et vitreo latrone clausos;
Sic palmam tibi de trigone nudo
Unctæ det favor arbiter coronæ,
Nec laudet Polybi magis sinistras :
Si quisquam mea dixerit malignus
Atro carmina quæ madent veneno;
Ut vocem mihi commodes patronam,
Et, quantum poteris, sed usque, clames :
Non scripsit meus ista Martialis.

LXXIII.

AD MAXIMUM.

Esquiliis domus est, domus est tibi colle Dianæ,
Et tua patricius culmina vicus habet :

LXXII.

A PAULLUS.

Paullus, que pour toi décembre soit le mois le plus agréable! qu'il ne t'apporte pas de misérables tablettes à trois feuillets, des serviettes écourtées, ou de mesquines demi-livres d'encens; mais qu'un client riche ou un ami puissant t'envoie de la vaisselle de prix ou des coupes antiques! qu'il t'arrive enfin tout ce qui peut te plaire et te charmer! puisses-tu gagner aux échecs Novius et Publius, et les faire échec-et-mat! Que la palme du trigone, que l'on dispute nu, te soit accordée par la justice impartiale de la galerie des lutteurs frottés d'huile, et que l'adresse de la main gauche de Polybius n'obtienne pas plus d'éloges que la tienne! Si quelqu'un, par méchanceté, m'attribue des vers infectés d'un noir venin, élève, je te prie, la voix pour me défendre; et, tant que tu le pourras, fais toujours entendre ce cri d'indignation : Mon cher Martial n'a point écrit de telles infamies!

LXXIII.

A MAXIMUS.

Tu as une maison aux Esquilies, une autre sur la colline où s'élève le temple de Diane; la rue Patricienne te

Hinc viduæ Cybeles, illinc sacraria Vestæ;
 Inde novum, veterem prospicis inde Jovem.
Dic, ubi conveniam? dic, qua te parte requiram?
 Quisquis ubique habitat, Maxime, nusquam habitat.

LXXIV.

PRO CARO ET NORBANA VOTUM.

Cyllenes cœlique decus, facunde minister,
 Aurea cui torto virga dracone viret;
Sic tibi lascivi non desit copia furti,
 Sive cupis Paphien, seu Ganymede cales;
Maternæque sacris ornentur frondibus Idus,
 Et senior parca mole prematur avus;
Hunc semper Norbana diem cum conjuge Caro
 Læta colat, primis quo coiere toris.
Hic pius antistes sophiæ sua dona ministrat :
 Hic te thure vocat, fidus et ipse Jovi.

fournit un troisième domicile. De l'une de tes demeures, tu aperçois le temple de Cybèle, veuve du jeune Atys; de l'autre, le sanctuaire de Vesta; celle-ci a vue sur le nouveau, celle-là sur l'ancien Capitole. Dis-moi où je pourrai te rejoindre? où je dois te chercher? Celui qui habite partout, Maximus, n'habite nulle part.

LXXIV.

VOEU POUR CARUS ET NORBANA.

Honneur du mont Cyllène et de l'empyrée, éloquent messager des dieux, toi dont la main porte cette verge d'or autour de laquelle s'entrelacent deux serpens à la peau verdoyante, puisses-tu ne jamais manquer l'occasion d'un amoureux larcin, soit que la déesse de Paphos excite tes désirs, soit que tu brûles pour Ganymède! Que les ides, consacrées à ta mère, se parent de bandelettes sacrées, et que ton vieil aïeul trouve léger le fardeau qui l'accable! que Norbana et Carus, son époux, célèbrent, chaque année, dans une joie nouvelle, ce jour où le lit nuptial les reçut pour la première fois! Prêtre religieux, Carus présente ses offrandes à la sagesse; il t'invoque, en brûlant pour toi de l'encens; et lui aussi, il est fidèle à un autre Jupiter (*Domitien*).

LXXV.

IN ANUM DEFORMEM.

Vis futui gratis, quum sis deformis, anusque.
Res perridicula est : vis dare, nec dare vis.

LXXVI.

AD PHILOMUSUM.

Quod te diripiunt potentiores
Per convivia, porticus, theatra,
Et tecum, quoties ita incidisti,
Gestari juvat, et juvat lavari;
Nolito nimium tibi placere.
Delectas, Philomuse : non amaris.

LXXVII.

IN TUCCAM.

Exigis, ut nostros donem tibi, Tucca, libellos.
Non faciam : nam vis vendere, non legere.

LXXV.

CONTRE UNE FEMME VIEILLE ET LAIDE.

Tu prétends jouir gratis des plaisirs de l'amour, bien que tu sois vieille et laide! C'est le comble du ridicule : tu veux t'en donner, et ne rien donner en revanche.

LXXVI.

A PHILOMUSUS.

Il est vrai que les grands s'arrachent ta personne pour leurs festins; parmi eux, c'est à qui t'aura sous ses portiques, au théâtre; chaque fois qu'ils te rencontrent, ils se plaisent à te faire porter en litière avec eux, ils sont charmés de se baigner avec toi : mais ne va pas être trop fier de tous ces honneurs. Tu les divertis, Philomulus, sans être leur ami pour cela.

LXXVII.

CONTRE TUCCA.

Tucca, tu me demandes avec instances que je te donne mes ouvrages. Je n'en ferai rien; car tu veux les vendre, et non les lire.

LXXVIII.

IN PAPILUM.

Quum Saxetani ponatur cauda lacerti,
Et bene si cœnas, conchis inuncta tibi est;
Sumen, aprum, leporem, boletos, ostrea, mullos,
Mittis : habes nec cor, Papile, nec genium.

LXXIX.

AD SEVERUM.

Potavi modo consulare vinum.
Quæris, quam vetus atque liberale?
Ipso consule conditum : sed ipse,
Qui ponebat, erat, Severe, consul.

LXXX.

AD FAUSTINUM, UT LIBELLOS SUOS MARCELLINO MITTAT.

Quatenus Odrysios jam pax Romana Triones
Temperat, et tetricæ conticuere tubæ,
Hunc Marcellino poteris, Faustine, libellum

LXXVIII.

CONTRE PAPILUS.

Tandis qu'on te sert une misérable queue du plus mauvais poisson, et que, pour tes meilleurs repas, tu te contentes d'un peu de fèves sans assaisonnement; tu envoies en présent des tétines de truie, du sanglier, du lièvre, des champignons, des huîtres, des surmulets : Papilus, tu n'as ni raison, ni goût pour les bons morceaux.

LXXIX.

A SEVERUS.

J'ai bu dernièrement du vin consulaire. Tu me demandes s'il avait bien des années, s'il était généreux? Le consul lui-même l'avait mis en bouteille; mais lui-même, qui nous le servait, était encore consul.

LXXX.

A FAUSTINUS, POUR QU'IL ENVOIE A MARCELLINUS LES OUVRAGES DU POÈTE.

Aujourd'hui que Rome laisse respirer en paix les champs de l'Odryse, où règne l'Ourse du nord, et que les trompettes guerrières n'appellent plus au combat, il te sera facile, Faustinus, de faire passer ce livre à Mar-

Mittere: jam chartis, jam vacat ille jocis.
Sed si parva tui munuscula quæris amici
Commendare, ferat carmina nostra puer:
Non qualis Geticæ satiatus lacte juvencæ,
Sarmatica rigido ludit in amne rota;
Sed Mitylenæi roseus mangonis ephebus,
Vel non cæsus adhuc, matre jubente, Lacon.
At tibi captivo famulus mittetur ab Istro,
Qui Tiburtinas pascere possit oves.

LXXXI.

AD LAUSUM.

Triginta toto mala sunt epigrammata libro:
Si totidem bona sunt, Lause, liber bonus est.

LXXXII.

DE MENOPHILO.

Menophili penem tam grandis fibula vestit,
Ut sit comœdis omnibus una satis.
Hunc ego credideram (nam sæpe lavamur in unum)
Sollicitum voci parcere, Flacce, suæ:
Dum ludit media, populo spectante, palæstra,

cellinus : déjà il a retrouvé quelques heures pour les lettres et les plaisirs. Toutefois, si tu veux donner un prix nouveau à ce léger présent de ton ami, fais porter mes vers par un jeune garçon ; ne choisis pas un de ceux qui, rassasiés du lait des génisses de la Gétie, font tourner en jouant la roue (*le trochus*) sarmate sur leurs fleuves glacés; mais prends un de ces adolescens au teint de rose, livré par un marchand d'esclaves de Mitylène; prends un Lacédémonien qui n'aura pas encore reçu, par l'ordre de sa mère, la flagellation à l'autel de Diane. Pour moi, je t'enverrai un esclave né sur les bords de l'Ister asservi, esclave qui pourra faire paître tes troupeaux de Tibur.

LXXXI.

A LAUSUS.

Il y a, dans tout ce livre, trente mauvaises épigrammes. — Ah! Lausus, s'il y en a autant de bonnes, le livre est bon, sur ma parole.

LXXXII.

SUR MÉNOPHILE.

Le priape de Ménophile est enfermé dans un étui de si grande proportion, que cet étui seul suffirait à tous les comédiens ensemble. J'avais pensé (car souvent nous prenons le bain au même endroit) que cet étui était, de sa part, une sage précaution pour conserver sa voix : mais dernièrement, Flaccus, au moment où, en présence

Delapsa est misero fibula; verpus erat.

LXXXIII.

DE EUTRAPELO.

Eutrapelus tonsor dum circuit ora Luperci,
Expingitque genas, altera barba subit.

LXXXIV.

AD LIBRUM.

Dum mea Cæcilio formatur imago Secundó,
Spirat et arguta picta tabella manu,
I, liber, ad Geticam Peucen, Istrumque tacentem;
Hæc loca perdomitis gentibus ille tenet.
Parva dabis caro, sed dulcia dona sodali;
Certior in nostro carmine vultus erit.
Casibus hic nullis, nullis delebilis annis
Vivet, Apelleum quum morietur opus.

---

du peuple, il s'exerçait au jeu de la palestre, son étui se détache et tombe... Ménophile était circoncis.

LXXXIII.

SUR EUTRAPELUS.

Pendant que le barbier Eutrapelus parcourt le visage de Lupercus, et qu'il fait, avec trop de minutie, la toilette de ses joues, une barbe nouvelle repousse à la place de l'ancienne.

LXXXIV.

A SON LIVRE.

Tandis qu'on achève mon portrait que je destine à Cécilius Secundus, tandis que la toile s'anime sous un habile pinceau, va, mon livre, vas à l'île de Peucé qu'habitent les Gètes; cours aux rives silencieuses de l'Ister. C'est là, au milieu de nations soumises à la loi du vainqueur, que réside Cécilius. Le don que tu lui offriras sera peu de chose, mais cet ami si cher le trouvera précieux. Mes traits se peindront dans mes vers d'une manière plus sûre encore. Nul accident, nulle révolution des années ne pourra les effacer : ils vivront, lorsque déjà l'ouvrage du rival d'Apelle cessera d'exister.

LXXXV.

AD SABELLUM.

Quod non insulse scribis tetrasticha quædam,
Disticha quod belle pauca, Sabelle, facis;
Laudo, nec admiror : facile est epigrammata belle
Scribere; sed librum scribere, difficile est.

LXXXVI.

IN SEXTUM.

Ad natalitias dapes vocabar,
Essem quum tibi, Sexte, non amicus.
Quid factum est, rogo, quid repente factum,
Post tot pignora nostra, post tot annos,
Quod sum præteritus vetus sodalis?
Sed causam scio : nulla venit a me
Hispani tibi libra pustulati,
Nec levis toga, nec rudes lacernæ;
Non est sportula, quæ negotiatur.
Poscis munera, Sexte, non amicos.
Jam dices mihi: Vapulet vocator.

LXXXV.

A SABELLUS.

Tu fais avec assez d'esprit plus d'un quatrain; tu tournes agréablement un petit nombre de distiques; je te loue, je t'admire, Sabellus : il est aisé de bien écrire quelques épigrammes; mais composer un livre, voilà le difficile.

LXXXVI.

CONTRE SEXTUS.

Tu m'invitais au repas de l'anniversaire de ta naissance, alors, Sextus, que je n'étais point ton ami. De grâce, qu'est-il arrivé, qu'est-il survenu tout à coup? Après tant de gages réciproques d'amitié, après tant d'années de liaison intime, je me suis vu oublié, moi, ton vieux camarade! Ah! j'en sais bien le motif : tu n'as reçu de moi ni une livre d'argent de coupelle espagnol, ni une toge légère, ni une lacerne d'étoffe plus grosse. Fi de la sportule qui devient une spéculation de commerce! Tu demandes des présens, Sextus, et non pas des amis. Mais tu vas me dire : Je punirai l'esclave chargé de faire mes invitations.

LXXXVII.

DE SE.

Si meus aurita gaudet glaucopide Flaccus;
Si fruitur tristi Canius Æthiope;
Publius exiguæ si flagrat amore catellæ;
Si Cronius similem cercopithecon amat;
Delectat Marium si perniciosus ichneumon;
Pica salutatrix si tibi, Lause, placet;
Si gelidum collo nectit Glacilla draconem;
Lusciniæ tumulum si Thelesina dedit:
Blanda Cupidinei cur non amet ora Labycæ,
Qui videt hæc dominis monstra placere suis?

LXXXVIII.

DE SUIS LIBRIS.

Fertur habere meos, si vera est fama, libellos
Inter delicias pulchra Vienna suas.
Me legit omnis ibi senior, juvenisque, puerque,
Et coram tetrico casta puella viro.
Hoc ego maluerim, quam si mea carmina cantent,
Qui Nilum ex ipso protinus ore bibunt;
Quam meus Hispano si me Tagus impleat auro,
Pascat et Hybla meas, pascat Hymettos apes.

LXXXVII.

SUR LUI-MÊME.

Si Flaccus, mon ami, se plaît à avoir une chouette aux longues oreilles; si Canius jouit avec délices d'un noir Éthiopien; si Publius témoigne le plus tendre attachement pour sa petite chienne; si Cronius aime le singe à longue queue qui lui ressemble; si l'ichneumon redoutable (*au serpent et au crocodile*) fait l'amusement de Marius; et toi, Lausus, si la pie qui te dit bonjour, te cause tant de plaisir; si Glacilla trouve des charmes à lier autour de son cou un serpent glacé; si Thelesina fit ériger un tombeau à son rossignol; pourquoi le témoin des goûts monstrueux et bizarres de ses maîtres, ne chérirait-il pas la figure gracieuse de Labyca, qu'envierait Cupidon lui-même?

LXXXVIII.

SUR SES OUVRAGES.

Si j'en crois les on dit de la renommée, Vienne, cette jolie ville, fait ses délices de mes ouvrages. Là, chacun me lit, vieux, jeunes, enfans, et même la chaste épouse en présence de son mari timoré. Ce triomphe est pour moi plus flatteur, que si mes vers étaient chantés par ceux des habitans de l'Éthiopie, qui boivent, à la source même, les eaux du Nil; que si le Tage, ce fleuve de ma patrie, versait pour moi l'or de l'Espagne; que si j'avais eu en ma possession les abeilles de l'Hybla et celles de l'Hymette. Je suis donc réellement quelque chose, et le mur-

Non nihil ergo sumus, nec blandæ munere linguæ
  Decipimur: credam jam, puto, Lause, tibi.

LXXXIX.

APOLLINARI MITTIT CORONAM ROSEAM.

I, felix rosa, mollibusque sertis
Nostri cinge comas Apollinaris.
Quas tu nectere candidas, sed olim,
Sic te semper amet Venus, memento.

XC.

AD CRETICUM.

Jactat inæqualem Matho me fecisse libellum;
  Si verum est, laudat carmina nostra Matho.
Æquales scribit libros Calvinus et Umber.
  Æqualis liber est, Cretice, qui malus est.

XCI.

AD JUVENALEM.

De nostro, facunde, tibi, Juvenalis, agello
  Saturnalitias mittimus ecce nuces.

mure d'une langue adulatrice ne m'abuse pas. Je vois, Lausus, qu'il faut à l'avenir ajouter foi à tes paroles.

LXXXIX.

ENVOI D'UNE COURONNE DE ROSES A APOLLINARIS.

Va, rose fortunée, va ceindre de tes feuilles délicates la chevelure d'Apollinaris qui m'est cher. Puisses-tu la couronner long-temps encore après qu'elle aura blanchi! Souviens-toi de ce vœu, et sois toujours la fleur bien aimée de Vénus!

XC.

A CRETICUS.

Matho publie partout que mon ouvrage est inégal : s'il dit vrai, c'est un éloge que Matho donne à mes vers. Calvinus et Umber composent des livres d'une égalité soutenue. Creticus, un ouvrage est égal, quand il est mauvais.

XCI.

A JUVÉNAL.

Éloquent Juvénal, je t'envoie, pour les Saturnales, ces noix cueillies dans mon jardin. Le dieu libertin qui

Cætera lascivis donavit poma puellis
  Mentula custodis luxuriosa Dei.

XCII.

IN BACCARAM.

Si quid opus fuerit, scis me non esse rogandum,
  Bis nobis dicis, Baccara, terque die.
Appellat rigida tristis me voce Secundus;
  Audis, sed nescis, Baccara, quid sit opus.
Pensio te coram petitur clareque palamque;
  Audis, sed nescis, Baccara, quid sit opus.
Esse queror gelidasque mihi tritasque lacernas;
  Audis, sed nescis, Baccara, quid sit opus.
Hoc opus est, subito fias ut sidere mutus;
  Dicere ne possis, Baccara, quid sit opus.

XCIII.

AD NARNIAM.

Narnia, sulfureo quam gurgite candidus amnis
  Circuit, ancipiti vix adeunda jugo;
Quid tam sæpe meum nobis abducere Quintum
  Te juvat, et lenta detinuisse mora?

le garde, a donné tous les autres fruits aux jeunes filles amoureuses.

XCII.

CONTRE BACCARA.

Si tu as quelque besoin, tu sais qu'il n'est pas nécessaire de me prier; voilà ce que tu me dis, deux ou trois fois par jour, Baccara. L'impitoyable Secundus me demande durement ce que je lui dois; tu l'entends, Baccara, mais tu ignores ce dont j'ai besoin. On réclame, en ta présence, nettement et sans mystère, le paiement de mon loyer; tu l'entends, Baccara, mais tu ignores ce dont j'ai besoin. Je me plains de ce que mes lacernes tout usées me laissent exposé à la rigueur du froid; tu l'entends, Baccara, mais tu ignores ce dont j'ai besoin..... J'ai besoin qu'une paralysie subite frappe ta langue et te rende muet, afin, Baccara, que tu ne puisses plus me dire : De quoi as-tu besoin?

XCIII.

A LA VILLE DE NARNIA.

Narnia, toi qu'un fleuve blanchissant entoure de ses abîmes sulfureux, toi dont un double mont semble fermer l'accès; quel plaisir prends-tu à m'enlever si souvent mon cher Quintus, et à le retenir dans les lenteurs d'un doux repos? Pourquoi me faire perdre les avantages de

Quid Nomentani causam mihi perdis agelli,
Propter vicinum qui pretiosus erat?
Sed jam parce mihi, nec abutere, Narnia, Quinto;
Perpetuo liceat sic tibi ponte frui.

XCIV.

DE PAPILO.

Unguentum fuerat, quod onyx modo parva gerebat;
Olfecit postquam Papilus, ecce garum est.

XCV.

IN LINUM.

Bruma est, et riget horridus December,
Audes tu tamen osculo nivali
Omnes obvius hinc et hinc tenere,
Et totam, Line, basiare Romam.
Quid possis graviusque sæviusque
Percussus facere, atque verberatus?
Hoc me frigore basiet nec uxor,
Blandis filia nec rudis labellis.
Sed tu dulcior, elegantiorque,
Cujus livida naribus caninis

ma maison de plaisance de Nomentanum, avantages que le voisinage d'un ami rendait si précieux? De grâce, épargne-moi; n'abuse pas, Narnia, du privilège de posséder Quintus. Qu'il revienne; et puisses-tu jouir à perpétuité du pont magnifique qui joint tes deux montagnes!

XCIV.

SUR PAPILUS.

C'était du parfum que renfermait tout-à-l'heure ce petit vase d'albâtre; Papilus l'a flairé: c'est maintenant de la saumure fétide.

XCV.

CONTRE LINUS.

L'hiver se fait sentir, et le rigoureux décembre se hérisse de glace. Cependant, Linus, tu as l'impudence d'arrêter çà et là tous ceux que tu rencontres, pour leur appliquer un baiser plus froid que la neige; il faut que Rome entière passe par tes embrassemens! Quelle vengeance plus terrible, plus cruelle, pourrais-tu exercer, si l'on t'avait battu, roué de coups? Par un froid si piquant, je ne voudrais pas des baisers même d'une épouse, ni de ceux que me donneraient les petites lèvres caressantes de ma fille encore dans l'âge de l'innocence. Mais toi, plus aimable, plus raffiné, tu m'offres les tiens, malgré la roupie glaciale qui pend à tes narines immondes, malgré ta barbe aussi raide que celle qu'un che-

Dependet glacies, rigetque barba,
Qualem forficibus metit supinis
Tonsor Cinyphio Cilix marito.
Centum occurrere malo cunnilingis;
Et Gallum timeo minus recentem.
Quare si tibi sensus est, pudorque,
Hibernas, Line, basiationes
In mensem rogo differas Aprilem.

XCVI.

EPITAPHIUM URBICI PUERI.

Conditus hic ego sum Bassi dolor, Urbicus infans,
Cui genus et nomen maxima Roma dedit.
Sex mihi de prima deerant trieteride menses,
Ruperunt tetricæ quum malà pensa Deæ.
Quid species, quid lingua mihi, quid profuit ætas?
Da lacrymas tumulo, qui legis ista, meo.
Sic ad Lethæas, nisi Nestore serior, undas
Non eat, optabis quem superesse tibi.

---

vrier cilicien coupe, avec ses ciseaux relevés, aux boucs des bords du Cinyphius. J'aimerais mieux rencontrer une centaine de débauchés à la langue libertine; je redouterais moins un prêtre de Cybèle qui viendrait de subir l'opération fatale. Si donc il te reste encore un peu de bon sens et de pudeur, Linus, renonce, je t'en prie, à tes baisers d'hiver, et diffère-les jusqu'au mois d'avril.

XCVI.

ÉPITAPHE DU JEUNE ENFANT URBICUS.

Je repose en ce lieu; Bassus déplore ma perte; j'étais bien jeune enfant, et me nommais Urbicus : Rome, la reine du monde, m'avait donné la naissance et un nom digne d'elle (*Urbicus ab Urbe*). Il me manquait six mois pour avoir trois ans, lorsque les déesses impitoyables tranchèrent le fil hélas! trop court de ma vie. A quoi m'ont servi mes grâces naïves, mon langage enfantin et mes jeunes années? Verse des larmes sur ma tombe, toi qui lis cette inscription. Puisse celui à qui tu souhaiteras des jours plus longs que les tiens, ne descendre aux rives du Léthé, qu'après avoir passé l'âge de Nestor!...

XCVII.

AD LIBRUM SUUM DE CÆSIO SABINO.

Nosti si bene Cæsium, libelle,
Montanæ decus Umbriæ Sabinum,
Auli municipem mei Pudentis;
Illi tu dabis hæc, vel occupato.
Instent mille licet premantque curæ,
Nostris carminibus tamen vacabit.
Nam me diligit ille, proximumque
Turni nobilibus leget libellis.
O quantum mihi nominis paratur!
O quæ gloria! quam frequens amator!
Te convivia, te forum sonabit,
Ædes, compita, porticus, tabernæ.
Uni mitteris, omnibus legeris.

XCVIII.

AD CASTOREM.

Omnia, Castor, emis : sic fiet, ut omnia vendas.

XCVII.

A SON LIVRE, AU SUJET DE CÉSIUS SABINUS.

Mon petit livre, si tu connais bien Césius Sabinus, l'honneur de l'Ombrie, ce pays de montagnes, Sabinus le compatriote d'Aulus Pudens, qui m'est si cher, offre-lui ces poésies, lors même qu'il serait occupé. Malgré les mille et mille soins qui le pressent et l'assiègent, il trouvera toujours quelques instans à donner à mes vers; car il me chérit, et il me lira immédiatement après les ouvrages célèbres de Turnus. O quelle renommée va devenir mon partage! Pour toi, mon livre, que de gloire! que de lecteurs passionnés! Les festins, le Forum, les temples, les portiques, les rues, les boutiques retentiront à l'envi de ton nom. Envoyé à un seul homme, tu seras lu de tout le monde.

XCVIII.

A CASTOR.

Castor, tu achètes tout; c'est le moyen d'être obligé de tout vendre.

XCIX.

AD CRISPINUM.

Sic placidum videas semper, Crispine, Tonantem;
  Nec te Roma minus, quam tua Memphis amet,
Carmina Parrhasia si nostra legentur in aula
  (Namque solent sacra Cæsaris aure frui).
Dicere de nobis, ut lector candidus, aude :
  Temporibus præstat non nihil iste tuis;
Nec Marso nimium minor est, doctoque Catullo.
  Hoc satis est : ipsi cætera mando Deo.

C.

AD PONTICUM.

Pontice, per reges discurris, et omnia lustras;
  Magna quidem sequeris, Pontice; magnus homo es.
Pontice, si qua facis, sine teste facis, sine turba;
  Non adhibes multos, Pontice : cautus homo es.
Pontice, te celebrem forma natura creavit;
  Dignus eras Helena, Pontice : pulcher homo es.
Pontice, voce tua posses adamanta movere;
  Vox tua dulce sonat, Pontice : dulcis homo es.
Pontice, sic alios, sic te quoque decipit error;

XCIX.

A CRISPINUS.

Crispinus, que le maître du tonnerre arrête toujours sur toi des regards bienveillans! que Rome t'accorde autant d'affection que Memphis, ta patrie, si mes vers sont lus à la cour impériale! car, d'ordinaire, ils jouissent de l'oreille sacrée de César. En parlant de moi, ose, lecteur bénévole, dire à notre maître : Ce poète doit contribuer à la gloire de ton règne; il n'est pas trop inférieur à Marsus et au docte Catulle. Cet éloge suffira : j'abandonne le reste aux soins du dieu de l'empire.

C.

A PONTICUS.

Ponticus, tu as tes entrées libres dans le palais des grands, et là, tout est soumis à ton examen : sans doute tu poursuis des projets importans, Ponticus; tu es un grand homme. Ponticus, si tu fais certaines choses, tu les fais sans témoin, et loin de la foule; tu admets peu de personnes dans ta confidence, Ponticus; tu es un homme de précaution. Ponticus, la nature t'a prodigué les attraits et la beauté; tu méritais d'être l'amant d'Hélène, Ponticus; tu es un homme charmant. Ponticus, ta voix pourrait attendrir le diamant; rien de si doux que tes accens, Ponticus; tu es un homme d'une douceur extrême. Ponticus, c'est ainsi que bien d'autres, et

Vis dicam verum, Pontice? nullus homo es.

CI.

DE VETULA.

Tacta places, audita places; si non videare,
Tota places : neutro, si videare, places.

CII.

DE MILONE.

Milo domi non est; peregre Milone profecto
Arva vacant : uxor non minus inde parit.
Cur sit ager sterilis, cur uxor lactitet, edam;
Quo fodiatur ager non habet, uxor habet.

toi-même, vous êtes tous le jouet d'une erreur. Veux-tu que je te dise la vérité, Ponticus? tu es un homme nul.

CI.

SUR UNE VIEILLE.

Si l'on te touche, tu plais; que l'on t'entende, tu plais encore; lorsqu'on ne te voit pas, tu es toute séduisante : dès que l'on t'a vue, tu n'as plus de charmes ni d'un côté, ni d'un autre.

CII.

SUR MILON.

Milon est absent de chez lui : pendant que Milon voyage, ses champs restent incultes; mais sa femme n'en est pas moins féconde. Pourquoi ses terres sont-elles stériles? pourquoi sa femme nourrit-elle? je vais vous le dire : Personne ne cultive le terrain, mais quelqu'un cultive la femme.

NOTES

SUR LE LIVRE QUATRIÈME.

Épigr. I. *Pro tanto quæ sunt improba vota Deo?* On a vivement reproché à Martial ses continuelles et insipides adulations pour Domitien. Plusieurs écrivains ont dit, pour excuser le poète, que ces flatteries étaient moins blamables, en son siècle, qu'elles ne le seraient de notre temps. Je ne sais jusqu'à quel point on peut admettre oette justification. Est-ce parce que Virgile et Horace ont flatté Auguste? parce que les Romains, sous les onze premiers empereurs, qui précédèrent Domitien, avaient été accoutumés au servilisme de l'adulation? Quoi qu'on puisse dire à ce sujet, il est pénible de voir ce peuple romain, jadis si fier, ce peuple jadis roi, courber sa tête sous les Fourches-Caudines de la flatterie courtisanesque. Les poètes ont toujours tort, pour leur gloire, de flatter les empereurs et les rois. Ils avilissent ainsi leur dignité d'homme et de poète; et souvent la postérité, en rendant justice à leur talent, se voit forcée de flétrir leur caractère. C'est ce qui est arrivé pour Martial : flatteur de Domitien, il inspire plus d'une fois le dégoût et la pitié, au lieu de l'admiration, quand on l'entend appeler Domitien un *dieu*, un *Jupiter*, etc..... Quel dieu, en effet, que ce despote qui, foulant aux pieds la majesté de l'empire, ne craint pas de convoquer l'assemblée du sénat, pour que ce corps, naguère une assemblée de rois, aujourd'hui un troupeau d'esclaves, délibère gravement sur un..... *turbot!*... Martial se garde bien de parler jamais de cette anecdote dont Juvénal a fait mention. Berchoux, le spirituel auteur de la *Gastronomie,* la rapporte ainsi, après le satirique latin :

Domitien un jour se présente au sénat.
« Pères conscrits, dit-il, une affaire d'état

M'appelle auprès de vous. Je ne viens pas vous dire
Qu'il s'agit de veiller au salut de l'empire,
Exciter votre zèle, et prendre vos avis
Sur les destins de Rome et des peuples conquis;
Agiter avec vous ou la paix ou la guerre,
Vains projets sur lesquels vous n'avez qu'à vous taire :
Il s'agit d'un turbot : veuillez délibérer
A quelle sauce on doit le faire préparer. »
Le sénat discuta cette affaire importante,
Et le turbot fut mis à la sauce piquante.

Que dirait aujourd'hui Martial de ces vers inspirés par son héros, son dieu, son Jupiter? Il pourrait, à son tour, reprocher à Boileau d'avoir flatté Louis XIV; et vraiment il aurait bien raison. Malgré leur prétention à dire la vérité, ni Martial, en vantant Domitien, ni Boileau, en adulant Louis XIV,

N'ont pourtant de ces rois parlé comme l'histoire.

Hæc quæ Romuleus sacra Terentus habet. Valère-Maxime (liv. II, chap. 4) nous apprend ainsi l'origine du mot *Terentus* : « Erat locus in Campo Martio, ubi ara subterranea Ditis et Proserpinæ, a Romanis antiquitus constituta, et alta humo sic occultata, ut paucis nota esset. Terentus autem est appellatus, quia terebat, seu occultabat istam aram; vel quia Tiberis aquis, ad cujus ripam erat, atterèbatur. »

II. *Albis spectat Horatius lacernis.* Encore une flatterie pour Domitien! Les dieux ne veulent pas qu'Horace assiste seul avec des vêtemens noirs à des jeux donnés par l'empereur, et la neige se charge de le vêtir en blanc. Admirable précaution de la neige qui se mêle aussi de flatter Domitien!.... Un plaisant a dit, en parlant de cette prétendue épigramme contre cet Horace, ou Horatius, que c'était une *épigramme d'agneau*..... On en trouve plus d'une de ce genre dans notre poète.

V. *Quid tibi vis, Urbem qui, Fabiane, petis?* Boileau (*satire* IV) a dit de même, en parlant de Paris, comme Rome, la grande ville, *Urbs :*

.......Une ville importune
Où l'honneur a toujours guerre avec la fortune;

Où le vice orgueilleux s'érige en souverain,
Et va la mître en tête et la crosse à la main;
Où la science triste, affreuse, délaissée,
Est partout des bons lieux comme infâme chassée;
Où le seul art en vogue est l'art de bien voler, etc.

Qui nec leno potes..... Boileau, même satire :

Mais moi vivre à Paris? eh! qui voudrais-je faire?
Je ne sais ni tromper, ni feindre, ni mentir;
Et quand je le pourrais, je n'y puis consentir.
Je ne sais point en lâche essuyer les outrages
D'un faquin orgueilleux qui vous tient à ses gages,
De mes sonnets flatteurs lasser tout l'univers,
Et vendre au plus offrant mon encens et mes vers, etc.

Leno, c'est l'infâme métier exercé encore aujourd'hui, en Italie, par des hommes, sous le nom de *ruffiano*. Ces *ruffiani* se tiennent principalement à la porte des hôtels, des théâtres, et plus souvent encore à la porte des églises (ce qui est fort édifiant), afin d'avoir occasion de répéter aux voyageurs ce refrain accoutumé : *Volete, signori, una bella ragazza?* Chez nous, qui sommes plus raffinés encore qu'en Italie, ce sont des femmes, oui, des femmes! qui font ce vil commerce. *O tempora! ô mores!* s'écrierait Cicéron.

Nec potes uxorem, etc. Boileau, même satire :

De servir un amant, je n'en ai pas l'adresse;
J'ignore ce grand art qui gagne une maîtresse, etc.

Unde miser vives? Boileau, même satire :

Puisqu'en ce lieu jadis aux muses si commode,
Le mérite et l'esprit ne sont plus à la mode,
Qu'un poète, dit-il, s'y voit maudit de Dieu,
Et qu'ici la vertu n'a plus ni feu ni lieu, etc.

......*Nunquam sic Philomelus eris.* Boileau, même satire :

Et l'esprit le plus beau, l'auteur le plus poli,
N'y parviendra jamais au sort de l'Angeli, etc.

VI. *Virgine castior, etc.* Nous avons, en français, le proverbe : *Sage comme une demoiselle.*

VIII. .....*Nostra Thalia*..... Thalie, muse de la poésie légère, de θάλλω, *floreo*, *lætor*.

IX. *Sotæ filia*..... ἔχεις ἀσώτως..... Martial joue ici sur les mots : *Sotæ es filia, et asota es !*..... Sota de σώζω, opposé à ἔχεις ἀσώτως. On ne peut faire sentir, dans la traduction, cette prétendue finesse, qui est un assez faible calembourg.

X. *Comitetur punica librum spongia*..... Nous disons, en français, *passer l'éponge*. Suétone (*Vie d'Auguste*, chap. LXXXV), et Macrobe (*Saturnales*, livre II, chap. 4), rapportent qu'Auguste avait commencé une tragédie d'*Ajax*. Moins passionné pour ses vers que Denys-le-Tyran, l'empereur trouva mauvaise sa tragédie, et il passa l'éponge sur le malheureux *Ajax ;* ce qui lui fit répondre spirituellement à Lucius, qui lui demandait ce qu'il faisait là : *Ajax in spongiam incubuit.*

XIII. .....*Nubit peregrina Pudenti.* Une jeune fille, avant d'être recherchée, était *sperata ;* avant les fiançailles, *pacta, promissa ;* depuis, *desponsa ;* le jour des noces, *nova nupta ;* et après la consommation, *uxor.*

XIV. *Sic forsan tener ausus est Catullus*
Magno mittere passerem Maroni.

Fondés sur ce passage de Martial, quelques auteurs ont voulu faire Catulle contemporain de Virgile; mais il est facile de se convaincre qu'à la mort de Catulle, Virgile devait être fort jeune, et le *forsan* semble lever toute espèce de doute, en admettant une sorte de vague, et ne présentant que comme une hypothèse la contemporanéité de Virgile et de Catulle.

Catulle eut beaucoup d'imitateurs, et entre autres Pompeius Saturninus et Sentius Augurinus, dont l'histoire littéraire ne nous a conservé que les noms.

On peut juger de l'estime dans laquelle ses ouvrages s'étaient maintenus, par divers passages de notre poète, qui ne laisse guère échapper l'occasion de l'imiter, et dont la rivalité aspire à ne laisser que Catulle au dessus de lui :

Nec multos mihi præferas poetas,
Uno sed tibi sim minor Catullo.

En effet, Martial est resté au dessous de son modèle. Sans partager l'enthousiasme exclusif de Navagero, noble Vénitien, qui, chaque année, en un jour consacré aux Muses, immolait plusieurs exemplaires de l'épigrammatiste espagnol à la mémoire du Véronais, on peut assurer que la comparaison est tout à l'avantage de Catulle, et l'on préférera sans doute à l'opinion de Colletet, qui, dans son traité *de l'Épigramme*, donne la palme à Martial, celle d'un critique redouté de Voltaire lui-même, celle de Fréron, qui s'exprime en ces termes :

« Martial se sert, avec une affectation continue, de mots extraordinaires et recherchés. Il faut plus d'étude pour l'entendre lui seul, que pour expliquer tous les poètes du siècle d'Auguste. Catulle excelle dans le même genre (*épigramme*) : il a du sentiment, de la finesse, de l'aménité. Son ouvrage n'est pas considérable; mais il est exquis, élégant, varié. C'est la nature qui lui dicte des vers; il a de l'âme et du goût : Martial n'a que de l'esprit et de l'art. »

Ce parallèle est juste, sans doute; mais il n'est pas moins vrai de dire que Martial est peu connu et trop mal apprécié. Il a des pièces charmantes, du meilleur ton et du meilleur goût. Puisse la traduction de mes savans et estimables collaborateurs, et la mienne après la leur, faire partager cet avis à ceux qui nous liront !

J.-B. Rousseau dit, dans un passage de sa lettre x, adressée à Brossette : « On réussit toujours mieux à traduire Martial que Catulle, qui pense bien moins, mais qui parle beaucoup mieux que l'autre. Martial a fait, dans la manière de Catulle, quelques épigrammes qui égalent ou surpassent Catulle même; mais elles sont en petit nombre. »

XVII. .....*Irrumare vis solus*. Il est assez clairement établi par les commentateurs, que cette expression si vive, *irrumare*, avait, par le grand usage, perdu de son énergie, et n'avait souvent qu'un sens vague de menace et d'insulte, à peu près comme le *becco fottuto* des Italiens, qui semble, dans son origine, répondre à l'*irrumatus* des Latins, et comme l'expression injurieuse dont se sert le même peuple, lorsqu'il dit, pour témoigner son mépris : *Tho in culo*. Marolles appelle *irrumare* et *pædicare*, faire *d'étranges choses*.

XX. ......*Cœrellia puppa.* C'est de cette expression mignarde, *puppa*, que vient notre mot français *poupée*, qui, par extension, et dans le langage le plus vulgaire, signifie aussi une femme de mauvaise vie.

XXII. *Dum fugit amplexus*..... Boileau a dit (*Art poétique*, livre II) :

> ....Un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris,
> Qui mollement résiste, et, par un doux caprice,
> Quelquefois le refuse, afin qu'on le ravisse.

Lilia..... rosas..... Ce sont les expressions poétiques consacrées, depuis bien des siècles, pour exprimer les charmes de la beauté. On retrouve la grâce de Martial, dans cette petite pièce de vers de Jérôme Amalthée :

> Fert nitido duo poma sinu formosa Lycoris :
> Illa eadem nitido fert duo fraga sinu.
> Sunt mammæ duo poma; duo sunt fraga papillæ :
> Poma nives vincunt, fraga colore rosas.
> Hæc Amor exsugens : Valeant, ait, ubera matris!
> Dulcius his manat nectar ab uberibus.

Plus vetuistis aquæ..... Ovide a dit :

> Oscula qui sumpsit, si non et cetera sumpsit,
> Hæc quoque quæ data sunt, perdere dignus erit.

Voici la gradation amoureuse :

> Post visum, risus; post risum, venit ad usum :
> Post usum, tactus : post tactum, venit ad actum.
> Post actum, fructus : post fructum, pœnitet actum.

La voici encore, mais moins compliquée :

> Visus et alloquium : tactus, post oscula, factum :
> Ni fugias tactus, vix evitabitur actus.

XXIV. *Uxori fiat amica meæ!*.... Le souhait est flatteur pour la malheureuse femme. Il rappelle ce mot d'un *pleureur* athénien. On venait le chercher pour assister, et pour *pleurer*, puisque c'était son état, au convoi d'un riche; on lui offrait un prix très-élevé. « Vous me donneriez tous les trésors du Grand Roi, dit-il, qu'il me serait tout-à-fait impossible de pleurer aujourd'hui. —

Pourquoi donc? — Pourquoi? c'est que j'ai perdu ma femme! »

Notre spirituel Désaugiers a exprimé heureusement cette idée dans les vers suivans; c'est un vieil Espagnol qui parle :

Je n'ai pas ri, le jour rempli d'attraits,
Où l'hymen vint combler tous mes souhaits.
J'ai vu naître deux fils, sans rire davantage :
Enfin, après dix ans d'assez mauvais ménage,
Je n'ai pas même ri, le jour de mon veuvage.
— Il ne rira jamais.

XXVII. *Da, Cæsar*..... Ici le poète mendie le prix de ses flatteries; elles paraissent plus viles encore, en ce qu'il veut les faire payer.

XXVIII. *Nudam te statuet tuus Lupercus.* Infamie qui existait chez les anciens, et qu'on retrouve encore dans nos mœurs. On ne saurait trop flétrir cette classe d'hommes, assez lâches, assez vils, pour vivre ainsi aux dépens d'une femme.

XXX. *Dum prædam calamo tremente ducit.* Boisjolin a dit, dans son poëme de *la Forêt de Windsor* :

Le pêcheur immobile, attentif et penché,
Tient sa ligne tremblante; et sur l'onde attaché
Son avide regard semble espérer sa proie
Et du liège qui saute et du roseau qui ploie.

XXXII. *Et latet et lucet Phaethontide condita gutta*..... — *Voir*, pour tout ce qui concerne le succin, ou ambre jaune, les notes savantes et curieuses que M. C. L. F. Panckoucke a jointes à sa première traduction de la *Germanie* de Tacite, pages 232 et suivantes.

XLII. *Audi, quem puerum, Flacce, rogare velim.* Ces vers laisseraient dans l'esprit une idée suave et gracieuse, s'ils célébraient une femme; mais lorsqu'on pense qu'il est question d'un *mignon*, aussitôt le charme cesse. Il en est de même, lorsqu'on a lu la fameuse églogue de Virgile :

Formosum pastor Corydon ardebat Alexim.

L'usage monstrueux et contre nature des mignons était très-fréquent chez les Grecs et chez les Romains. Bien qu'il fût toléré chez ces peuples, cependant ils le trouvaient honteux, et avec

raison. En effet, Platon, dans son *Banquet*, justifie Socrate du reproche qu'on lui a fait d'avoir eu Alcibiade pour mignon. Cornélius Népos dit aussi, dans la *Vie d'Alcibiade*, en parlant de Socrate : « Dicitur eum sæpe cum Alcibiade pernoctasse; neque tamen ab eo surrexisse aliud, ac filio parens debuerit. » Chez nous, Piron n'a pas cru Socrate bien justifié du reproche. Ce vice infâme existe encore chez plusieurs peuples modernes, en Italie principalement, où on l'appelle *il vizio napolitano*. J'ai vu, à Florence, un noble Italien, du reste homme de sens et d'esprit, qui essaya de me persuader que l'usage des mignons, dans les pays chauds, n'avait rien de surprenant : « Cette mollesse du climat, disait-il, cet air parfumé, tout porte dans les sens un ravissement extraordinaire. » Fort bien, si vous parlez d'une femme; mais s'il s'agit d'un mignon, anathème! anathème!...

Aristophane appelait χρηστοὺς παῖδας, ceux des mignons qui ne mettaient pas leurs faveurs à prix.

Notre roi Henri III, de licencieuse mémoire, eut ses mignons; mais ce n'étaient pas παῖδες χρηστοὶ, car ils lui coûtaient un peu cher.

XLIII. *Non dixi, Coracine, te cinœdum..... — Cinœdus* vient de κινεῖν, mouvoir, agiter, mais dans un sens obscène.

XLIV. *De Vesuvio monte.* Le Vésuve! c'est la montagne qui, comme le disait avec vérité un capucin à une dame anglaise, vomit de l'or, par la quantité d'étrangers qu'elle attire. Elle est à trois lieues de Naples et à une lieue de la mer. On trouve, dans les environs, le vin fameux appelé *Lacrima-Christi*.

La première éruption dont il soit fait mention dans l'histoire, car on n'a pas la tradition, mais seulement des indices faibles et peu certains qu'il y en ait eu dans l'antiquité, arriva le 4 août de l'an 79 de l'ère chrétienne. Les villes d'*Herculanum* et de *Pompeia* furent englouties sous les cendres et autres matières qui en sortirent; et Pline le Naturaliste, pour s'en être approché de trop près, y perdit la vie. L'éruption de l'année 472 fut si terrible, que les habitans de Constantinople en furent effrayés, et que l'empereur Léon Ier sortit de la ville. Celle de l'année 1779 fut presque aussi forte. M. Broocke donne des détails curieux, pris sur les lieux, à minuit, sur celle de juin 1794, lorsque la belle ville de *Torre del Greco* fut détruite par la lave brûlante qui

se précipitait de la montagne. Celle de 1806 ne fut pas dangereuse. Une dernière, beaucoup plus terrible, vient d'avoir lieu cette année même 1834; Naples a failli être engloutie comme Herculanum et Pompeia.

On trouve à Portici, sur la grande place, un concours de *ciceroni*, ou guides, qui sont sous le commandement d'un chef, qui se chargent des mulets et de tout ce dont on a besoin pour monter sur le Vésuve. Il y a trois chemins qui conduisent à cette montagne: l'un au nord, du côté de Saint-Sébastien et de Somma; le second à l'ouest, par Resina; et le troisième à l'est, du côté d'Ottaiano. Le chemin par Resina est le plus fréquenté et le plus difficile. Il faut environ sept heures, pour parvenir, par cette route, au sommet du Vésuve. De Portici, on y arrive en deux heures et demie. On se sert de mulets pour monter jusqu'à la plate-forme. Si l'on suit le chemin de Saint-Sébastien, on peut aller jusque-là en voiture; on prend des ânes à Saint-Sébastien, pour parvenir jusqu'à l'ermitage de San-Salvador, maison propre et commode, le lieu de halte des voyageurs, et qui en est environ à cinq quarts d'heure de chemin. L'ermite offre aux étrangers du vin, des fruits et tout ce qu'il peut avoir. Les personnes qui aiment la bonne chère, ont soin d'y faire porter ce qu'elles désirent.

De là, on va à pied, pendant environ une heure, jusqu'à une pente assez raide qu'il faut gravir; et, bien que l'on n'ait plus que trois cent cinquante-cinq toises à monter, on emploie encore près d'une heure à les franchir, parce que le sol sur lequel on marche, couvert de pierre-ponce, de sable et de cendres, cède sous les pas, use les semelles des chaussures, ou les brûle, si l'on est obligé de marcher sur de la nouvelle lave, et blesse les pieds. Il faut se tenir ferme à la ceinture ou à la corde du paysan ou guide; le guide ordinaire des étrangers était, il y a plusieurs années, Bartolomeo, surnommé le *Cyclope du Vésuve*.

On arrive enfin sur la plate-forme du Vésuve, qui était autrefois le sommet de la montage, et qui est aujourd'hui une petite colline de quatre-vingts pieds de haut et de deux cents en talus, qui s'est formée, lors de l'éruption de l'année 1755.

C'est au sommet de cette montagne qu'est situé le cratère, ou la bouche du volcan, d'où la flamme sort continuellement, et dont

la forme change si fréquemment, qu'il est impossible d'en donner une description certaine. En 1801, huit Français hasardèrent l'entreprise de descendre dans ce cratère. Suivant les récits d'un voyageur moderne en 1803, et de M. de Chateaubriand en 1806, cette entreprise n'est pas périlleuse.

En général, il ne faut pas s'imaginer que ce voyage soit dangereux; car madame Piozzi l'a fait avec une dame qui y mena avec elle un enfant de quatre ans, et qui alla avec elle jusqu'au bord du cratère. Madame Brun y monta aussi en 1796, accompagnée de ses deux enfans. La description charmante que madame Brun a tracée de son voyage au Vésuve (Voyez *Prosaische Schriften von F. Brun*, pages 335 et suivantes du volume IV), devrait être dans les mains de chaque voyageur vésuvien.

Consultez en lithologie le petit livre : *Saggio di litologia Vesuviana, da cavaliere Giovani, Napoli*, 1790, et soyez muni du guide que le sieur Gaetano d'Ancône a publié en 1803. On compte cent quarante-trois ouvrages imprimés qui traitent de ce volcan. D'après les recherches de M. de Salis, il paraît que, lorsque le vent vient du sud ou de l'ouest, et qu'il pousse les vagues de la mer vers la côte, le volcan est plus agité. Il se vend, à Portici et à Naples, des ouvrages faits de lave et autres productions du Vésuve. L'élévation du Vésuve au dessus de la mer, est de 3,283 anciens pieds de Paris.

LIII. *Hunc quem sæpe vides.....* Aulu-Gelle (*Nuits Attiques*, liv. IX, chap. 2) trace un portrait à peu près semblable de prétendus philosophes. On pourra faire le parallèle entre Aulu-Gelle et Martial. Voici le texte d'Aulu-Gelle : « Ad Herodem Atticum, consularem virum, ingenioque amœno et græca facundia celebrem, adiit, nobis præsentibus, palliatus quispiam, et crinitus, et promissa barba, et petiit æs sibi dari εἰς ἄρτους. Tunc Herodes interrogat, quisnam esset. Atque ille, vultu sonituque vocis objurgatorio, philosophum se esse dixit, et mirari quoque addit cur quærendum putasset quod videret. — Video, inquit Herodes, barbam et pallium; philosophum nondum video. — Interea aliquot ex iis qui cum Herode erant, erraticum esse hominem dicere, et nullius rei, ac, nisi accipiat quod petit, convicio turpi solitum incessere. Atque ibi Herodes : Demus, inquit, huic aliquid æris,

cuicui modi est, tanquam homines, non tanquam homini. — Et jussit dari pretium panis triginta dierum. Tum nos respiciens qui eum sectabamur : Musonius, inquit, æruscanti cuipiam id genus, et philosophum sese ostentanti, dari jussit mille nummum; et quum plerique dicerent nebulonem esse, hominem malum, et nulla re bona dignum, tunc Musonium subridentem dixisse aiunt : ἄξιος οὖν ἐστιν ἀργυρίου. Sed hoc potius, inquit, dolori mihi et ægritudini est, quod isti nomen usurpent sanctissimum, et philosophi appellentur. Majores autem mei Athenienses nomina juvenum fortissimorum, Armodii et Aristogitonis, qui, libertatis recuperandæ gratia, Hippiam tyrannum interficere adorti erant, ne unquam servis indere liceret, decreto publico sanxerunt, quoniam nefas ducerent nomina libertati patriæ devota servili contagio pollui. Cur ergo nos patimur nomen philosophiæ augustissimum in hominibus deterrimis exsordescere? Simili autem exemplo, ex contraria specie, antiquos Romanorum audio prænomina patriciorum quorumdam male de republica meritorum, et ob eam causam capite damnatorum, censuisse ne cui ejusdem gentis patricio inderentur, ut vocabula quoque eorum defamata atque demortua cum ipsis viderentur. »

LV. ......*Nomina duriora terræ*..... Boileau (*Épître* IV) nous offre le mérite de la même difficulté vaincue; dans les vers français, cette difficulté était plus grande encore :

> Et qui peut sans frémir aborder Woërden?
> Quel vers ne tomberait au seul nom de Heusden?
> Quelle muse, à rimer en tous lieux disposée,
> Oserait approcher des bords du Zuiderzée?
> Comment en vers heureux assiéger Doësbourg,
> Zutphen, Wageninghen, Harderwic, Knotzembourg?

LXII. *Omnia dum fieri candida credit ibi.* L'air de Tibur, aujourd'hui Tivoli, passait pour avoir la propriété de blanchir. C'est sur cette supposition qu'est fondée cette épigramme de notre poète. Cette pièce a été imitée ainsi par Mérard de Saint-Just :

> La William, facile à croire,
> Avait lu que l'antique ivoire
> Sur les collines blanchissait.
> Pour avoir tenté ce secret,
> Elle est d'une teinte plus noire.

LXVI. *Alea sed parcæ sola fuere nuces.* Les noix jouaient un rôle dans plusieurs usages des Romains ; par exemple, dans les jeux des enfans, dans les Saturnales et dans les mariages. L'époux donnait des noix aux enfans, ou pour prouver qu'il ne prenait plus aucune part aux amusemens de l'enfance, d'où *nuces relinquere* dans Perse, pour dire *ad virilia transire;* ou pour les engager à faire du bruit, et à couvrir la voix de la victime, pendant la consommation du mystère nuptial, consommation à laquelle, si l'on en croit Arnobe, présidait la déesse : « Pertunda, quæ in cubiculis præsto est virginalem scrobem effodientibus maritis, » dit-il. Cette même déesse donne lieu à cette plaisante question de saint Augustin : « Si adest dea Prema, ut subacta scilicet non se commoveat, quum prematur, dea Pertunda quid ibi facit? »

Pour en revenir aux noix, l'usage de les répandre dans les mariages s'est conservé chez les Valaques. Un voyageur moderne l'a retrouvé à Crajova, capitale de la Valachie, dans une noce à laquelle il assista. Il y vit pleuvoir, pendant la cérémonie, des noisettes et des avelines qui rappelaient le *sparge*, *marite*, *nuces* des Romains. (*Voyage à Constantinople*, an VII.) Il existe également en Russie; et, dans les endroits où l'on manque de noix, le marié répand des noisettes, comme en Valachie.

Catulle (*Juliæ et Mallii epithalamium*) dit :

Da nuces pueris, iners
Concubine, satis diu
Lusisti nucibus : lubet
Jam servire Thalassio,
Concubine, nuces da.

Da nuces, c'est l'usage dont je viens de parler dans les noces; mais l'expression *lusisti nucibus*, qui semble dire simplement : « Tu t'es assez livré aux jeux de l'enfance, » a donné lieu à de bien singulières interprétations. Passerat, commentateur assez raisonnable pour l'ordinaire, entend par les noix : « Testiculos Mallii, quibuscum concubinus luserat pædicatusque fuerat, » ce qui donne lieu à ce calembourg de Corradini : *O Passeres libidinosos!* Gabbema adopte aussi à peu près ce sens, et entend par *nuces*, jeux de l'enfance, *puerilem concubitum.* C'est pour cela, dit-il, que, dans Apulée, ces sortes d'enfans s'appelaient *inter-*

nuculi. Il rapporte, à l'appui de son opinion, ce passage de Plaute :

> Qui nucem esse vult, frangit nucleum :
> Qui vult cubare, pangat saltem savium.

LXX. *Nihil Ammiano, præter aridam restem*. Des manuscrits portent *vestem*, au lieu de *restem*. Ce dernier mot a quelque chose de plus piquant et de plus spirituel que *vestem* : il n'y a pas à balancer entre ces deux leçons. D'ailleurs *restem* était l'expression usitée, lorsqu'un père déshéritait son fils : *Restem et clavum quibus collum alliget*, sous-entendez *relinquo*.

LXXIX. ......*Ardelione sene*. Phèdre (liv. II, fab. 5) dépeint admirablement le caractère de l'ardélion :

> Est ardelionum quædam Romæ natio,
> Trepide concursans, occupata in otio,
> Gratis anhelans, multa agendo nihil agens,
> Sibi molesta, et aliis odiosissima.

« On trouve, à Rome, un peuple d'ardélions, qui s'agite et court sans cesse, dont le loisir est toujours occupé, qui se met gratis hors d'haleine, qui ne fait rien en voulant trop faire, à charge à lui-même, insupportable aux autres. (*Traduction nouvelle*, N. A. D.)

Martial a raison de flétrir ce défaut, surtout dans un vieillard, et chacun répètera volontiers avec lui :

> . . . . Deformius Afer,
> Omnino nihil est Ardelione sene.

LXXXV. .....*Immo fellat*. — *Fellat*, qui signifiait d'abord *lac sugere*, est devenu ensuite un mot obscène.

LXXXVII. *Nec scombris tunicas dabis molestas*. « De tout temps, dit Pezay, il s'est trouvé des poètes et des orateurs attentifs au commerce des épiciers et des beurrières. » Les poètes satiriques se sont souvent servis de ce tour. Horace (*Ép*. I, liv. II) :

> Deferar in vicum vendentem thus et odores,
> Et piper et quidquid chartis amicitur ineptis.

Boileau, en parlant des mauvais vers de son temps, dit qu'ils

> Ne font, de chez Cercy, qu'un saut chez l'épicier ;

ou encore qu'ils vont

> Habiller chez Francœur le sucre et la cannelle.

LXXXVIII. ......*Pedere Bassa solet.* — *Pedere*, c'est l'indisposition dont l'empereur Claude était tourmenté, et qui lui fit accorder à sa cour la permission *pedendi coram :* on connaît l'énigme du *Mercure Galant :*

Je devins traîtresse femelle
De mâle que j'étais avant....

C'est le *pedere* mitigé. Horace s'énonce avec plus de bruit, lorsqu'il fait dire au dieu Priape :

Nam displosa sonat quantum vesica, pepedi
Diffissa nate. . . . .

(*Sat.* 8, lib. 1.)

Turnèbe cite un mot assez singulier qui se disait de son temps, pour exprimer un homme de petite taille..... *hominis crepitum.*

XC. De Rusticatione. On prétend que cette épigramme n'est pas de Martial, et qu'elle est tout-à-fait indigne de lui. Omise dans plusieurs éditions, elle se trouve dans beaucoup d'autres. Je n'ai pas cru devoir la supprimer.

Je terminerai les notes de ce livre par les imitations les plus heureuses que nos poètes français ont faites de ces épigrammes de Martial.

Épigr. V. — A FABIANUS.

Pauvre, mais franc, sincère, et toujours honnête homme,
Dis-moi, Fabianus, que vas-tu faire à Rome ?
Tu n'es point parasite, ou subtil corrupteur;
Tu ne sais pas non plus, adroit accusateur,
Faire craindre au barreau ta voix tumultueuse;
Corrompre d'un ami l'épouse vertueuse;
A la vieille glacée aller faire ta cour;
Prodiguer ton encens aux idoles du jour;
Vendre autour des palais une vaine fumée;
Des Linus d'aujourd'hui hausser la renommée.
Malheureux ! ce n'est rien qu'avoir tant de vertus !
Par là tu ne seras jamais Philomelus.

(*Anonyme.*)

XII. — CONTRE THAÏS.

De tous les soupirans qui vivent sous ta loi
Tu reçois, chaque jour, mainte et mainte pistole :

Si tu n'en rougis pas, rougis du moins, Nicole,
De toutes les faveurs qu'ils reçoivent de toi.

(Cocquard.)

XV. — A CÉCILIANUS.

Pour six ou sept jours tout au plus,
Ami, prête-moi mille écus;
Tu me feras un plaisir bien sensible.
— Je n'en ai point; tout-à-fait impossible.
— Mais en vaisselle au moins ce que tu peux avoir:
Il me vient un ami qu'il me faut recevoir.
— As-tu perdu l'esprit pour me croire imbécile?
Refusant mille écus, j'en donnerais cinq mille!

(Bouriaud.)

XVII. — A PAULLUS.

C'est vainement que tu presses ma muse
D'irriter Lise, en attaquant ses mœurs.
Ah! Florimond, je vois quelle est ta ruse:
Tu voudrais seul jouir de ses faveurs.

(Cocquard.)

XXI. — SUR SELIUS.

Le ciel n'est qu'un vain nom; point de ciel, point de dieux,
Dit Selius; il le prouve,
Par la raison qu'il se trouve,
Malgré tous ses forfaits, l'homme le plus heureux.

(Bouriaud.)

XXIV. — A FABIANUS.

Celles pour qui Philis conçoit de l'amitié,
N'ont pas longue part à la vie.
Que ma fatigante moitié
N'est-elle déjà son amie!

(Viard.)

XXVIII. — A CHLOÉ.

Ce beau grivois qui n'a ni sou ni maille,
De vos faveurs tire un parti brillant.
Chez vous il mange, il boit, il fait ripaille,
Il pille tout et vide, à bon escient,

Le coffre-fort. Bijoux, linge, blé, paille,
Tout est pour lui : vous ne refusez rien.
Ce qu'il demande, il l'obtient. Pauvre grue!
Faut-il si cher acheter un vaurien,
Qui, dans six mois, si cela continue,
Ayant à fond grugé tout votre bien,
Sur un fumier vous délaissera nue?

(E. T. Simon.)

XXXIII. — A SOSIBIANUS.

Des ouvrages finis qui fourmillent chez toi,
Tu ne nous donnes rien : pourquoi donc tant écrire?
Mes héritiers, dis-tu, les publieront pour moi.
Quand donc?... depuis long-temps on aurait dû te lire.

(Bouriaud.)

XXXVIII. — A GALLA.

Quand je te conterai ma peine,
Point de pitié, belle Climène :
Sois rigoureuse, j'y consens,
Mais ne le sois pas trop long-temps.

(Bussi-Rabutin.)

XLI. — CONTRE UN MAUVAIS LECTEUR.

Prêt à nous lire tes merveilles,
Dis-moi donc par quelle raison
Te mettre au cou cette toison?
Elle irait mieux à nos oreilles.

(Bouriaud.)

LXIV. — SUR LES JARDINS DE J. MARTIAL.

Oui je préfère, aimable Jule,
Ton domaine peu spacieux,
Sur le sommet du Janicule,
A ces jardins délicieux
Qu'a dépouillés la main d'Hercule.
Des antres ombragés d'ormeaux,
Creusés sans art dans la montagne,
De riches et rians coteaux
Qui dominent sur la campagne;
Un ciel pur, un plus beau jour,
Lors même qu'un épais nuage
Couvre les vallons d'alentour,

Semblent, de l'asile d'un sage,
Des cieux avoir fait le séjour.
Là, dans toute leur étendue,
La cité reine, ses faubourgs,
Les sept collines et ses tours
Se développent à ma vue.
De longues routes au tableau
Ajoutent un lointain mobile,
Et des voitures à la file
Le spectacle toujours nouveau,
Sans que jamais, lorsqu'on sommeille,
Des chars sur l'essieu gémissans,
Ou de cent coursiers hennissans
Le bruit importune l'oreille.
Là, des matelots empressés,
Et s'encourageant à l'ouvrage,
Les cris aigus et cadencés
Ne troublent point le voisinage.
Le plus libéral des seigneurs,
De cette demeure champêtre
Sait si bien faire les honneurs,
Que chacun s'en croirait le maître.
Tous les hôtes qu'il a reçus
Disent qu'en lui l'on voit renaître
Le généreux Alcinoüs.
Vous qui tournez en ridicule
Des objets petits à vos yeux,
Cultivez, riches dédaigneux,
Les nombreux arpens de Luculle!
Moi, je préfère, aimable Jule,
Ton domaine peu spacieux.

(Kérivalant.)

LXXII. — A QUINTUS.

Donnez-moi votre ouvrage, un jour me dit Quintus.
— Je ne l'ai pas, c'est mon libraire.
— Mais d'acheter des riens, ma foi, je n'ai que faire.
— Eh bien! Quintus, ni moi non plus.

(Bouriaud.)

LXXVI. — SUR L'AVARICE D'UN AMI.

Tu m'as prêté quinze ducats;
Je t'en avais demandé trente :

Une autre fois, en pareil cas,
Je t'en demanderai soixante.

(La Monnaie.)

LXXXV. — contre thaïs.

Personne n'a joui des faveurs de Glycère :
C'est une vérité, quoique maint aspirant
Ait poussé des soupirs, ait brûlé de lui plaire.
— Glycère des vertus est donc un exemplaire?
— Non; mais elle préfère un plaisir différent,
Et d'un genre surtout qu'on est forcé de taire.

(E. T. Simon.)

LXXXVI. — contre ponticus.

Tu nous sers, Ponticus, des gobelets de verre;
Tu bois dans la Murrha. Dis-moi, pourquoi ce soin?
Un vase transparent serait-il un témoin
Attestant que ton vin de notre vin diffère?

(Bouriaud.)

NOTES

SUR LE LIVRE CINQUIÈME.

ÉPIGR. I. *Et tumidus Galla credulitate fruar.* Est-ce bien réellement à nos aïeux, les Gaulois, que s'adresse ce trait épigrammatique de Martial? Pour moi, je suis tenté d'en douter, et j'inclinerais, avec certains commentateurs, pour un autre sens qu'ils proposent, *Galli*, prêtres de Cybèle. Je donne ce nouveau sens, après celui de *Gaulois*, que j'ai suivi d'abord dans ma traduction. Français et descendans des Gaulois, nous avons de la peine à voir injurier ainsi toute notre nation : c'était peut-être le vieux sentiment de haine des Romains contre les Gaulois, qui les engageait à décocher ainsi des traits contre nos ancêtres. Voici ce que Strabon (liv. IV) dit au sujet des Gaulois : Ἄλλως δὲ ἁπλοῦν καὶ οὐ κακόηθες φῦλον Γαλλικόν. Ce mot ἁπλοῦν est plutôt un éloge qu'une satire. Ἁπλοῦς veut dire simple, mais franc, qui *a le cœur en bouche*, comme dit Lancelot dans ses Racines Grecques. Observons que Martial n'a peut-être pas écrit *Galla credulitate;* car plusieurs manuscrits portent *falsa* au lieu de *Galla :* ce qui pourrait l'absoudre à nos yeux de cette épigramme contre nos pères.

II. *Quem Germanicus.....* Domitien avait pris le surnom de *Germanicus*, pour avoir vaincu les Germains, qui, plusieurs fois cependant, lui avaient fait essuyer de sanglantes défaites. Il voulut même que le mois de septembre portât aussi le nom de *Germanicus*, et le mois d'octobre celui de *Domitianus*. Domitien était loin d'être un grand guerrier, ainsi que Martial essaie si souvent de le faire croire. A. V. Arnault (dont les lettres déplorent la perte récente), dans sa comédie des *Gens à deux visages* (comédie peu connue, et qui mériterait de l'être davantage), a eu occasion de parler de Domitien. Écoutons ce qu'en dit *Folliculus*, un des personnages de la pièce :

Jamais Domitien, qu'il (*Trajan*) voulut effacer,
Au delà du Danube a-t-il voulu passer?
Non : s'il aimait la gloire, il redoutait la guerre :
Sur ce point l'empereur (*Trajan*) ne lui ressemble guère.
Et puis il ne fait rien que d'après son avis.
Domitien aux miens donnait quelque importance;
Et, dans plus d'une circonstance,
Ne s'est pas repenti de les avoir suivis.
De plus, il les payait avec magnificence.
C'est à tort qu'on l'a soupçonné
D'être atteint d'un peu d'avarice.
S'il punissait l'injure, il payait le service;
Et, s'il a beaucoup pris, il a beaucoup donné.
Moi j'aime à lui rendre justice.
C'était un digne prince, un véritable appui
Pour les talens tels que les nôtres;
Récompensant le bien que l'on disait de lui,
Et le mal qu'on disait des autres.
Auguste libéralité
Qui faisait fleurir la satire!
Bien loin d'en avoir hérité,
Trajan, dans sa témérité,
Refuse même de nous lire!
(Acte I, scène 3.)

Coram Cecropia legat puella. Domitien pourra lire tout un livre de Martial devant la chaste Minerve! Le poète fait là un bien grand effort sur lui-même; les épigrammes licencieuses naissent si facilement sous sa plume! on peut même dire qu'à cet égard il abuse peut-être de ce que

Le latin dans les mots brave l'honnêteté.

VI. *Nigris pagina crevit umbilicis.* — *Umbilici*, le cylindre autour duquel on roulait le volume, et dont les deux extrémités, ornées d'or ou d'argent, s'appelaient *cornua*.

Si novi dominum novem Sororum. C'est Domitien que Martial veut désigner par là. Suétone nous apprend (*in Domit.*, cap. II) que Domitien cultiva les muses, et Martial, toujours adulateur, fait de lui un autre Apollon. On trouve encore une allusion au

talent poétique de Domitien dans ces vers de la pièce précédente (v) :

Ad Capitolini cœlestia carmina belli
Grande cothurnati pone Maronis opus.

VII. *Una decem quoties sæcula vixit avis.* Ovide, dans ses *Métamorphoses*, fait mention de cet oiseau fabuleux. Ses vers, comme toujours, sont gracieux et faciles. Toutefois je préfère citer ceux de Claudien sur le même sujet ; ils donnent du phénix une idée plus précise et plus grandiose encore.

Par volucer Superis, stellas qui vividus æquat
Durando, membrisque terit redeuntibus ævum;
Non epulis saturare famem, non fontibus ullis
Assuetus prohibere sitim ; sed purior illum
Solis fervor alit, ventosaque pabula libat
Thetios, innocui carpens alimenta saporis.
Arcanum radiant oculi jubar; igneus ora
Cingit honos; rutilo cognatum vertice sidus
Attollit cristatus apex, tenebrasque serena
Luce secat : Tyrio pinguntur crura veneno ;
Antevolant Zephyros pennæ, quas cærulus ambit
Flore color, sparsoque super ditescit in auro.
Hic neque concepto fœtu, nec semine surgit,
Sed pater est, prolesque sui ; nulloque creante,
Emeritos artus fecunda morte reformat,
Et petit alternam totidem per funera vitam.
Namque ubi mille vias longinqua retorserit æstas,
Tot ruerint hiemes, toties ver cursibus actum,
Quas tulit autumnus, dederit cultoribus umbras;
Tum multis gravior tandem subjungitur annis,
Lustrorum numero victus : ceu lassa procellis,
Ardua Caucasio nutat de vertice pinus,
Seram ponderibus pronis tractura ruinam.
Pars cadit assiduo flatu, pars imbre referta
Rumpitur; arripuit partem vitiosa vetustas.
Arentes tepidis de collibus eligit herbas,
Et cumulum texens pretiosa fronde Sabæum,
Componit bustumque sibi, partumque futurum.
Parturiente rogo, cunis natura laborat,
Æternam ne perdat avem, flammasque fideles

Admovet, ut rerum decus immortale remittant.
Continuo dispersa vigor per membra volutus
Æstuat, et venis redivivus sanguis inundat;
Victuri cineres, nullo cogente, moveri
Incipiunt, plumaque rudem vestire favillam.
Qui fuerat genitor, natus nunc prosilit idem,
Succeditque novus; geminæ confinia vitæ
Exiguo medius discrimine separat ignis.

(Cl., xliv, v. 11 et sqq.)

VIII. *Edictum Domini, Deique nostri.* Il y avait, à Rome, une loi qui défendait à tous les citoyens de s'asseoir au théâtre sur les quatorze premiers bancs, réservés exclusivement à l'ordre des chevaliers. Cette loi, portée l'an 685 de Rome, sous le tribunat de L. Roscius Otho, était presque tombée en désuétude. Domitien la fit revivre et exécuter avec rigueur. Nous blâmerons, dans nos mœurs, la sévérité avec laquelle Lectius, inspecteur des théâtres, fait sortir du banc qu'il ne doit pas occuper, Phasis, affranchi, revêtu de l'habit des patriciens, et cela, parce qu'il ne possédait pas les quatre cent mille sesterces qui donnaient le droit de siéger dans les rangs des chevaliers. En France, nous sommes plus polis que ces fiers Romains, puisqu'un simple particulier, paré des dehors de l'opulence, trouve sans difficulté sa place dans les loges les plus brillantes de nos spectacles. Dans l'Italie moderne, l'aristocratie des places réservées n'existe pas non plus. Chacun peut louer une loge, et prendre au théâtre la place qui lui convient. Seulement, il faut que le voyageur se défie des loueurs de loges (*venditori di palchi*), qui, dès le matin, parcourent les rues de la ville, en vous demandant si vous voulez une loge pour le soir. Ces *estimables* industriels, quand vous consentez au prix qu'ils réclament pour la location, vous remettent, disent-ils, la véritable clef de la loge que vous leur louez; le soir, vous allez pour en prendre possession; mais la clef se trouve fausse; la loge est occupée par un autre, et vous en êtes pour votre argent.

On ne saurait flétrir, d'un trop juste stigmate, le titre ambitieux et sacrilège que l'adulation la plus basse et la plus vile accordait à un Domitien, *Domini, Deique nostri.* Ce n'était pas assez d'être maîtres, *Domini;* les empereurs romains étaient encore

regardés comme des dieux, *Dii;* ils jouissaient de l'apothéose pendant leur vie même. Ceux des monarques de nos jours, qui se disent rois, *par la grâce de Dieu*, le sont par la seule grâce de la naissance. Ils voudraient peut-être bien aussi qu'on les crût des dieux; mais les gardes prétoriennes, dans l'antiquité, les strélitz et les janissaires, dans les temps modernes, ont fait voir, plus d'une fois, aux souverains, qu'il vaut mieux pour eux s'appuyer sur l'amour des peuples, que sur les armes perfides d'une horde séditieuse qui les dépose et les assassine.

XVII. *Dum tibi noster eques sordida conditio est.* Juvénal a dit (Sat. VI, v. 167):

Malo Venusinam, quam te, Cornelia, mater
Gracchorum, si cum magnis virtutibus affers
Grande supercilium, et numeras in dote triumphos.
Tolle tuum, precor Hannibalem, victumque Syphacem,
......Et cum tota Carthagine migra.

Vers heureusement imités par Boileau (*Sat.* X, vers 471):

Si quelque objet pareil chez moi, deçà les monts,
Pour m'épouser entrait avec tous ces grands noms,
Le sourcil rehaussé d'orgueilleuses chimères;
Je lui dirais bientôt: Je connais tous vos pères;
....
Allez, princesse, allez avec tous vos aïeux,
Sur les pompeux débris des lances espagnoles,
Coucher, si vous voulez, aux champs de Cérisoles.

XIX. *Si qua fides veri, etc.* Le mot *veri* est heureusement placé là, quand, aveuglé par la flatterie, le poète ne profère que des mensonges. A. V. Arnault, dans la comédie que j'ai citée, tient à peu près le même langage; mais il attribue avec raison à Trajan, ce que Martial appliquait à tort à Domitien.

Pour l'empire, en effet, quelle époque plus belle?
Depuis le premier des Césars,
La victoire jamais fut-elle aussi fidèle
A nos glorieux étendards!

Les éloges prodigués à Domitien soulèvent l'indignation; ceux qui furent adressés à Trajan, font presque oublier qu'ils sont des éloges. Le Tacite français, Montesquieu, s'exprime ainsi au sujet de Trajan: « Il fut le prince le plus accompli dont l'histoire ait

jamais parlé. Ce fut un bonheur d'être né sous son règne; il n'y en eut point de si heureux ni de si glorieux pour le peuple romain. Grand homme d'état, grand capitaine; ayant un cœur bon qui le portait au bien; un esprit éclairé qui lui montrait le meilleur; une âme noble, grande et belle, avec toutes les vertus, n'étant extrême sur aucune : enfin l'homme le plus propre à honorer la nature humaine et représenter la divine. » (*Grandeur et décadence des Romains*, chap. xv.)

Saint Grégoire n'avait pas de Trajan une opinion moins favorable. Touché de tant de vertus, ce pape ne crut pas qu'une si belle âme dût rester éternellement en enfer; il pria Dieu, avec larmes, de faire une exception en faveur d'un si bon prince, exception qui lui fut accordée, mais sans tirer à conséquence.

Ce fait, affirmé par Paul, diacre, et Jean, diacre, est, à la vérité, contesté par le cardinal Baronius et le cardinal Bellarmin, qui le regardent comme incompatible avec la justice divine. *O altitudo!* Un théologien, nommé Tostat, encore plus sévère qu'eux, prétend même que, non-seulement la grâce de Trajan n'a pas été accordée aux larmes de saint Grégoire, mais qu'en s'abandonnant à cet excès de charité, ce saint s'est rendu coupable d'un péché mortel. On débite enfin, qu'en punition de ce péché, Grégoire fut affligé de douleurs aux pieds et de maux d'estomac. Cela serait désolant.

Heureusement Alphonse Ciaconius, auteur du livre intitulé : *Vitæ et gesta romanorum pontificum et cardinalium*, et Rutilius Bensonius, dans son *Speculum episcoporum*, soutiennent-ils véritable la délivrance de Trajan. Le Dante va plus loin; il dit avoir vu Trajan en paradis. Le théologien auquel nous devons *les Trois empereurs en Sorbonne*, fait enfin du salut de Trajan un article de foi. Cela console.

Dans la comédie de A. V. Arnault, Trajan, fidèle à son caractère, repousse les flatteries, mais non les éloges mérités dont il est l'objet; il dit à cet égard :

La louange me plaît; je suis de bonne foi :
Mais celle que je cherche et j'aime
N'est pas celle qu'enfin Domitien lui-même
Pourrait partager avec moi.

J'aimerais mieux me voir l'objet d'une satire,
Que celui d'un tel compliment.

Si j'ai placé Trajan auprès de Domitien, c'est pour faire mieux ressortir le ridicule des flatteries que Martial renouvelle à chaque instant, et reproduit sous toutes les formes, pour encenser son *Dieu*.

XX. *Nunc vivit sibi neuter*...... C'est dans le même sens que Voltaire a dit :

Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.

XXV. ...... *O dissimulator amici*. Plusieurs éditions portent : *O dissimulator amice*. Il y a plus de grâce et de finesse dans *amici*; j'ai dû suivre cette leçon, confirmée, d'ailleurs, par quelques manuscrits.

XXVI. *Pœnulatorum*. De *pœnula*, sorte de vêtement fait en forme de sac, percé par le haut pour y passer la tête. Dans les temps anciens, on relevait la pénule d'un côté ou de l'autre pour faire agir les bras; mais, dans la suite, elle fut percée latéralement pour donner passage aux mains. Il y en avait de cuir et de laine. Bien que ce fût l'habit du bas-peuple, on portait quelquefois, pour la commodité, des pénules faites de laine et à longs poils au dehors; alors on les nommait *gausapinæ*. Leur blancheur les rendait précieuses, et l'on ne s'en servait que dans les temps secs.

Togatorum. La toge était l'habillement des citoyens qui avaient quelque aisance, des sénateurs, des personnes constituées en dignité. C'était un manteau fort ample, formant un carré long et sans plis, qui enveloppait tout le corps des pieds à la tête, et quelquefois couvrait la tête elle-même. On voit, par cette épigramme, la distinction que Martial établit entre les personnes qui faisaient usage de ces deux espèces de vêtement.

XXIX. *Si quando leporem mittis mihi*...... Pline le Naturaliste (liv. XXVIII, chap. 19) fait mention du préjugé populaire qui attribuait à la chair du lièvre la rare propriété de rendre beau pendant sept jours. Et il ajoute : *Frivolo quidem joco, cui tamen aliqua debeat subesse causa, in tanta persuasione*. En effet, on

serait tenté de croire que cette opinion n'est pas dénuée de tout fondement, lorsque l'on considère le rapport intime que la langue latine établit entre *lepus*, *leporis*, lièvre, et *lepos*, *leporis*, grâce, charme, beauté. Toutefois, je ne hasarde cette réflexion que comme une conjecture. Il est certain que, si le lièvre avait pu opérer réellement ce prodige, il n'y aurait pas eu, en Italie, une seule femme laide. Peut-être aussi ces lièvres merveilleux étaient-ils d'une espèce particulière; par exemple, les lièvres *cornus*, dont parle Jean Jonston, dans son *Histoire des Quadrupèdes*, ou les lièvres *blancs*, qui se trouvaient près des Alpes, si l'on en croit Varron (*de Re rustica*, lib. III, cap. 12). Tycho-Brahé, loin d'ajouter foi à cette prétendue beauté que pouvait donner le lièvre, était, d'un autre côté, si superstitieux, malgré l'étendue de ses connaissances, que, s'il rencontrait un lièvre en son chemin, il rentrait aussitôt chez lui. Ce fait est attesté par Gassendi. (*De Vita Tychon. Br.* lib. VI.)

Septem diebus...... Le nombre impair est le plus parfait, suivant Macrobe. « Impar numerus mas est, par femina vocatur: item arithmetici imparem patris et parem matris appellatione venerantur. (MACROB., *in Somn. Scipion.*, lib. I, cap. 6.) Le nombre impair est le symbole de la concorde, parce qu'il ne peut être partagé; au lieu que le nombre pair, par l'égalité de ses parties, souffre facilement la division dont il est le symbole. Le nombre impair est consacré aux divinités célestes; le nombre pair, aux divinités infernales. Le quarante-troisième symbole de Pythagore porte : Τοῖς μὲν οὐρανίοις περισσὰ θύειν, ἄρτια δὲ τοῖς χθονίοις.

Vitruve (liv. III, chap. 3) ordonne fort sérieusement de construire les degrés d'un temple en nombre impair, afin que le pied droit, montant le premier, entre aussi le premier.

L'unité a été regardée comme le principe général. Tout commence par un. Ce principe simple, et sans composition de parties, est l'image de l'immortalité.

Averroès dit que les anciens avaient en grande recommandation la proportion double, comme celle qui joint le ciel à la terre, et qui est le lien des substances spirituelles et des corps.

Le nombre trois est le premier des impairs; il est l'abrégé de la nature, ayant l'avantage de réunir en lui un commencement,

un milieu et une fin. Κατάπερ γάρ φασι καὶ οἱ Πυθαγόρειοι, τὸ πᾶν καὶ τὰ πάντα τοῖς τρισὶν ὥρισται. Τελεύτη γὰρ καὶ μέσον καὶ ἀρχὴ τὸν ἀριθμὸν ἔχει τὸν τοῦ παντός. Ταῦτα δὲ τὸν τῆς τριάδος. (Aristot., *de Cœlo*, lib. I, cap. I.) Faites trois nœuds de trois couleurs, dit Virgile; car la divinité aime le nombre impair :

> Terna tibi hæc primum triplici diversa colore
> Licia circumdo, terque hæc altaria circum
> Effigiem duco : numero Deus impare gaudet.
> Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.
> Necte tribus nodis ternos, Amarylli, colores.
>
> (*Bucolica*, VIII, v. 73 et sqq.)

Suivant les rites hébraïques de Léon de Modène, le livre de la loi, dans certains jours solennels, est lu par trois personnes, et, ces jours-là, on doit faire trois repas; mais, dans les jours de jeûne, il n'est permis de manger qu'après avoir vu au ciel au moins trois étoiles. Il est aussi prescrit de louer Dieu trois fois le jour, et de s'incliner, trois fois le jour, à la triple élévation du livre de la loi. Les Chaldéens et les Égyptiens croyaient que tous les attributs de la divinité se réduisaient à trois : puissance, intelligence, amour. Ils distinguaient aussi trois sortes de mondes : terrestre, aérien et intellectuel; trois principales propriétés : figure, lumière et mouvement.

D'autres se sont déclarés pour le nombre quatre, qui renferme les trois consonnances, principe de toute harmonie. Les trois consonnances sont le *diatessaron*, qui est l'intervalle de trois à quatre, ou le quart en sus; le *diapente*, qui est l'intervalle de deux à trois, ou le tiers en sus, et le *diapason*, qui est l'intervalle de deux à quatre, ou la proportion double. Pythagore jurait par le nombre quatre, source du cours éternel de la nature. Μὰ τὴν τετρακτὺν παγὰν ἀεννάου φύσεως.

Hippocrate jurait par le nombre cinq, symbole de la santé. (Le Vayer, lettre XLIV.)

Le nombre six est vanté par le rapport qu'il a aux six jours de la création.

Pallas prit le septénaire pour marque de la virginité; et Théodore de Samothrace (Ap. Phot., *Biblioth.*, cap. CXC) prouve l'excellence de ce nombre, parce que Jupiter avait passé les sept



premiers jours après sa naissance à rire continuellement. C'est sur la foi de la perfection du nombre septénaire qu'Hippocrate (*de Septimestri partu*) a été d'avis que les enfans, nés à sept mois, devaient vivre plutôt que ceux qui viennent à huit mois ; opinion suivie par Galien et par le plus grand nombre de médecins, et dont on n'est pas encore bien désabusé.

Suivant Macrobe (*in Somn. Scipion.*, lib. 1, cap. 5), l'octénaire est le symbole de la justice.

Plusieurs ont préféré le nombre neuf (Coel. Rhodig., lib. xxii, cap. 8) comme le premier carré, produit par le premier nombre impair, et il a l'honneur d'être consacré aux muses.

> Qui Musas amat impares,
> Ternos ter cyathos attonitus petet.
> (Horat.)

Les dieux apportés à Rome du pays des Sabins, étaient appelés *Novemsiles*, à cause de leur nombre de neuf. Ce nombre, suivant les pythagoriciens, est le complément de la première progression numérique; il était affecté aux morts. Les funérailles duraient neuf jours. Au dernier jour de cette neuvaine, on faisait le sacrifice appelé *novemdiale*. A la fête des *Lémurales*, le père de famille jetait neuf fois des fèves noires par dessus sa tête; et, frappant sur un vase d'airain, il répétait jusqu'à neuf fois : *Sortez, mânes paternels.*

Comme les opinions sont mêlées de vérités et d'erreurs, joignons quelques observations sérieuses aux superstitions et aux fables concernant les propriétés numériques.

Fontenelle a remarqué une singularité du nombre neuf; c'est que ses multiples redonnent toujours neuf, lorsque vous faites une addition des nombres exprimés par les figures dont ces multiples sont composés (on peut en voir les exemples dans *les Nouvelles de la République des Lettres*, septembre, 1685, art. 11, page 944); que cette propriété ne se borne pas au dessous de cent, et qu'elle s'étend à tous les multiples possibles de neuf. Bien plus, en renversant l'ordre des figures, dont le chiffre est composé, en sorte que vous fassiez d'autres nombres, pourvu que ce soient toujours les mêmes figures, vous trouverez aussi toujours ou neuf, ou des multiples de neuf: et la différence de ces

chiffres ainsi renversés sera toujours pareillement ou neuf, ou des multiples de neuf.

De Mairan a découvert une autre propriété singulière du nombre neuf. Les exemples de cette propriété du nombre neuf se trouvent dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences* (année 1726, page 36); savoir que, si l'on change l'ordre des chiffres, qui expriment un nombre quelconque, par exemple, de ceux qui expriment vingt-un, ce qui fera douze; de ceux qui expriment cinquante-deux, ce qui fera vingt-cinq; il se trouve toujours que la différence est neuf, ou un multiple de neuf. La même propriété subsiste, bien que l'on prenne de plus grands nombres susceptibles par conséquent d'une beaucoup plus grande quantité de changemens dans l'ordre de leurs chiffres, et elle subsiste dans tous ces changemens. Cette propriété, qui se trouve entre deux nombres, subsiste aussi entre leurs puissances quelconques, c'est-à-dire, que les différences de leurs carrés et de leurs cubes sont toujours neuf ou des multiples de neuf.

Le nombre dix renferme en soi tous les avantages de l'unité, du nombre deux, du nombre trois et du nombre quatre, dont il est composé. Il passe chez quelques-uns (Porphyr. *in Pythag.*) pour le plus parfait de tous, et ses partisans soutiennent que l'excellence de ce nombre est la raison pour laquelle on recommence après lui à compter par l'unité.

Le nombre quarante est regardé comme mystérieux par sa relation avec les quarante ans que les Israélites passèrent dans le désert; avec les quarante jours et quarante nuits de pluie continuelle pendant le déluge universel, et avec les quarante jours de jeûne de Notre Seigneur. (Leonard. Vaire, *de Fascino*, lib. ii, cap. ii.)

L'empereur Julien, envoyant cent figues à Sérapion, fait l'éloge du nombre centenaire (*Epist.* xxiv), lequel étant composé de dix dizaines, contient toutes sortes de perfections : ce qu'il prouve par le bouclier de Jupiter, fait de cent cuirs, suivant Homère; par les cent mains de Briarée; par les cent têtes de Typhée; par les cent villes de Crète; par les cent portes de Thèbes, et autres centaines qui établissent un rapport assez plaisant avec un présent de cent figues.

Si verum, lux mea, narras. — *Lux mea,* mot de tendresse et d'amour. Plaute fait prodiguer ces douceurs par un amant à sa maîtresse : «Mea voluptas, meæ deliciæ, mea vita, mea amænitas, meus ocellus, meum labellum, mea salus, meum suavium;» à quoi la belle répond : « Meum mel, meum cor, mea colustra, meus molliculus caseus.» Ce dernier trait est peut-être une épigramme (*Pœnul.*, acte I, sc. 2), et dans l'*Asinaria* : «Mea rosa, mi anime, mea voluptas, etc.» Les Grecs disaient : ζωὴ καὶ ψυχὴ, «vita et anima.» Les Anglais disent : «My love, my dear soul.» Les Italiens : «Viscere mie, gioia mia, angelo mio, etc.» Il faut citer encore le *oculissimus* de Plaute (aussi cher que les yeux); *oculitus te amo.* Cette expression proverbiale a passé dans toutes les langues. Les Italiens disent : *Occhi miei*, dans le même sens que *ben mio*, et en français, nous disons : «Aimer comme ses yeux.»

Voici une des nouvelles fables de Phèdre, où se trouve aussi l'expression *mea lux*. Je cite cette fable, parce qu'elle est peu connue :

MERETRIX ET JUVENIS.

Quum blandiretur Juveni Meretrix perfida,
Et ille læsus multis sæpe injuriis,
Tamen præberet sese facilem mulieri,
Sic infidelis : Plures muneribus licet
Contendant, ego te plurimi facio tamen.
Juvenis recordans quoties deceptus foret :
Lubenter, inquit, *mea lux*, hanc vocem audio,
Non quod fidelis, sed quod jucunda es mihi.

LA COURTISANE ET LE JEUNE HOMME.

Une astucieuse courtisane flattait un jeune homme qui, malgré les nombreuses infidélités de la perfide, lui témoignait encore un amour aveugle. — «Oui, lui disait la parjure, une foule d'adorateurs essaie en vain, par des présens, de te ravir ma tendresse; c'est toujours toi que je préfère.» Le jeune homme, se rappelant alors tous les tours qu'elle lui avait joués : — «Lumière de ma vie, répondit-il, c'est avec plaisir que j'entends ces douces paroles, non pas que tu me sois fidèle, mais parce que tu as su me charmer.» (*Traduction nouvelle*, N. A. D.)

En français, nous ne disons pas *ma lumière*, mais bien *lumière de ma vie*.

XXX. ....*Facundi scena Catulli.* Catulle est souvent appelé par Martial et par Ovide, *facundus*, *doctus*. Plusieurs critiques (GOUGET, *Bibliothèque française*) ont examiné, avec beaucoup de scrupule, pourquoi la qualité de *docte* a été donnée à Catulle, surtout par les anciens. (Notes sur *les Jugemens des Savans*.) La Monnaie dit néanmoins « qu'il ne connaît, parmi ceux-ci, qu'Ovide et Martial qui l'aient honoré de cette épithète. » Où sont en effet les preuves de son érudition? Le critique Barthius et le marquis Scipion Maffei (*degli scrittori veronesi*, pages 3 et 4, édit. in-fol.) ne les font presque consister que dans certaines traductions de vers grecs en vers latins, et dans quelque connaissance de la mythologie. Il n'y a pas là, ce semble, de quoi tant se récrier. Aussi n'est-il pas nécessaire d'aller chercher si loin des raisons de cette épithète. La Monnaie observe avec justice, que le titre de *docte* était ordinairement consacré aux poètes, et l'on pourrait en citer grand nombre d'exemples. D'ailleurs, le mot *doctus* ne signifie souvent qu'un homme habile dans l'exercice de son art, de quelque nature qu'il soit. (*Apologie de Costar, adressée à Ménage*, page 56.) On peut remarquer encore que tous les ouvrages de Catulle ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Pline l'Ancien cite (*Hist. Nat.*, XXXVIII, *ad C. Vespasianum, ubi de magia disserit*), entre autres, un poëme sur le pouvoir des enchantemens en amour, dans le genre de la seconde idylle de Théocrite et de la seconde partie de la huitième *Églogue* de Virgile; et Terentianus nous a conservé des vers d'un poëme Ityphallique. On parle aussi d'un *Alcméon*, tragédie de Catulle; mais certains critiques prétendent que ce n'est pas le même Catulle; pourtant on serait tenté de croire le contraire à la lecture de ce vers de Martial,.... *Facundi scena Catulli.* Le mot *scena* prouve évidemment que Catulle avait écrit des comédies ou des tragédies; l'épithète *facundi*, qui accompagne *Catulli*, donnerait à penser que Catulle composa plutôt des tragédies, parce que le vers tragique demande plus de *faconde* que le vers comique. Un commentateur a voulu rendre à Catulle la *Céiris*, attribuée communément à Virgile, et a défendu cette thèse contre J. Scaliger, avec plus de chaleur que de probabilité. Il est possible que quelques-uns des écrits perdus justifient les deux épithètes de *facundus* et de *doctus*, données à Catulle.

XXXIII. *Væ tibi, caussidice.* Ici Martial fait voir, par un mouvement de dépit, le *genus irritabile vatum.*

XXXIV. *Paulula ne nigras horrescat Erotion umbras.* Plusieurs éditions portent *pallida nec..... etc.* L'épithète de *pallida* serait insignifiante et commune; celle de *paulula* est pleine de charme et de sentiment : j'ai essayé de la traduire par *la pauvre petite;* ce qui, je l'avoue, ne vaut pas *paulula.* Du moins j'ai conservé, dans le texte, l'épithète que je crois la véritable.

XXXVII. *Fragravit ore quod rosarium Pæsti.* Les buffles et les brebis noires broutent à présent les chardons près de ces marais d'eau stagnante qui couvrent les endroits où étaient anciennement les *tepidi rosaria Pæsti,* célébrés par Ovide et par Martial. Ce délicieux *Pæstum* n'a plus de jardins,

Et rose, *il* a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

XLI. *Spadone.....* Sous le nom générique d'eunuque, on en comprenait de deux espèces; celui qui avait été privé de toutes les parties extérieures de la génération, et celui auquel on n'avait retranché que les glandes qui servent à l'élaboration de la semence. C'est à cette seconde espèce qu'appartient le nom de *spado.* Tels sont encore, de nos jours, en Italie, ces *castrats* dont on admire la belle voix, à la chapelle Sixtine, dans l'église Saint-Pierre, à Rome, ou dans les divers théâtres des villes italiennes. La renommée du chanteur *castrat Velluti* est européenne. C'est pour les voix de *castrat* que les compositeurs italiens écrivent ces rôles de *soprano,* qui sont chantés, chez nous, par des femmes; ainsi le rôle de *Tancredi,* celui d'*Arsace* de la *Semiramide* de Rossini, et beaucoup d'autres. On dit que l'invention des *spadones* est due à la lubricité de certaines femmes romaines, qui voulaient, sans danger, se livrer, avec ces créatures dégradées, aux excès de leur tempérament. C'est à ce genre de lubricité que Martial fait allusion, dans l'épigramme 67 du livre VI :

AD PANNICUM, DE GELLIA UXORE.

Cur tantum eunuchos habeat tua Gellia, quæris,
Pannice? Vult futui Gellia, non parere.



Eunuchos est pris ici dans le sens de *spadones*. C'est le même motif de libertinage qui procure aujourd'hui tant de bonnes fortunes aux *castrats* d'Italie.

Quant à la mutilation complète des eunuques, elle tire son origine de la jalousie des maris et des sultans orientaux, auxquels, pour la garde de leurs sérails, il faut de ces êtres qui ne sont ni hommes, ni femmes.

Et concubino mollior Celæneo. Atys, né à Célène, en Phrygie, inspira, sans le vouloir, de l'amour à la vieille Cybèle, qui le punit de lui avoir préféré la jeune nymphe Sangaride. Pour échapper aux poursuites de la *grand' mère* (des Immortels), le jeune berger poussa le délire jusqu'à se mutiler lui-même, *sibi virum abstulit*, suivant l'énergique expression d'Arnobe. Les regrets les plus furieux suivirent cette preuve de la haine que lui avait inspirée Cybèle. La déesse le changea en pin, et institua des fêtes, où des prêtres, mutilés comme Atys, pleuraient la mort de ce jeune infortuné. *Voyez* CATULLE, *de Aty, Carm.* LXIII; et le poëme de Quinault. Je ne sais si, dans cette épigramme, Martial n'oublie pas un peu la promesse qu'il a faite au commencement de ce cinquième livre,

> Quem Germanicus ore non rubenti
> Coram Cecropia legat puella.

XLIII. .....*Emptos hæc habet.* Ce passage nous prouve que l'usage des fausses dents est fort ancien, et que les Romains avaient aussi leur *Désirabode*. Toutefois on peut croire que le peuple-roi n'avait pas poussé aussi loin que nous l'art merveilleux des *suppléans* en tout genre.

XLV. .....*Dicis te, Bassa, puellam.* Le mot *puella* renferme les deux idées de *jeune* et *vierge*.

Istud, quæ non est..... Des éditions portent : *istud, quod non est*.... *Quæ* est bien plus élégant et beaucoup plus conforme au génie de la langue latine.

XLVI. *Ut te sæpe rogem, cædo, Diadumene, sæpe.* On lit, dans certains manuscrits, *cedo, Diadumene, sæpe;* ce qui voudrait dire : « Souvent, Diadumenus, j'ai l'air de te *céder*, pour avoir le droit de te solliciter plus souvent. » J'ai adopté *cædo*, qui se trouve

dans le plus grand nombre des éditions, et qui, d'ailleurs, se rapporte mieux à l'idée de Martial; car il veut parler du fouet stimulant qui réveille les désirs chez le libertin blasé. Je crois qu'ici encore notre poète oublie son serment de chasteté pour ce cinquième livre. Minerve n'aurait certainement pas voulu entendre les détails de ces infâmes voluptés.

XLVIII. . . . . *Secuit nolente capillos*
Encolpus domino, nec prohibente tamen.

La fonction de couper les cheveux aux esclaves était quelquefois remplie par la femme elle-même, le lendemain de ses noces. Cette opération annonçait aux jeunes esclaves que désormais ils ne serviraient plus aux plaisirs du maître.

LII. *Crede mihi, quamvis ingentia, Posthume, dona*
Auctoris pereunt garrulitate sui.

Racine, dans *Iphigénie en Aulide*, a dit :

Un bienfait reproché tient toujours lieu d'offense.

Divulguer le bien qu'on a pu faire, n'est-ce pas, en quelque sorte, le reprocher ?

LVI. *Præconem facias*, *vel architectum.* Dans tous les siècles, et chez tous les peuples, certaines professions furent, on ne sait trop pourquoi, vouées au ridicule. Si ton fils est un imbécile, fais-en un crieur public ou un architecte, dit Martial. Nous dirions aujourd'hui : fais-en un épicier. Boileau a dit :

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent.

LXI. *Crispulus iste quis est, uxori semper adhæret.....* C'est l'homme que les Italiens appellent *il cavalier servente*, et que nous appelons, nous, *l'ami de la maison.* Les Athéniens faisaient subir un singulier supplice à ces galans, lorsqu'ils les surprenaient, comme on dit, *in flagrante delicto.* Parthenius explique ainsi ce supplice : « Deprehensos quadrupedes constituebant, ac, partibus posterioribus violenter expilatis, grandiores raphanos (*raves*), aut mugiles (*mulet*, *poisson*), summo cum cruciatu immittebant. » Les

Anglais font payer l'adultère, et spéculent sur leur déshonneur. Les Français, en pareille circonstance, disent assez volontiers :

> Le bruit est pour le fat, la plainte est pour le sot;
> L'honnête homme trompé s'éloigne, et ne dit mot.

Trahit sua quemque voluptas.

Te successurum credo ego Panniculo. Le nom *Panniculus* est presque toujours donné, chez les Latins, à un personnage ridicule ou grotesque. C'est d'un *Panniculus* que date la généalogie d'Arlequin. Les mimes, espèces d'Atellanes perfectionnées, et qui reproduisaient les mœurs de la ville, avaient pour premier acteur un certain *Panniculus,* la tête noire et rasée comme les esclaves d'Afrique et d'Orient; l'habit formé de pièces de diverses couleurs, comme les pauvres gens, au temps de la république; la chaussure plate (*planipes*); toujours battu, et cachant de la malice et de l'esprit sous sa fausse stupidité. L'Arlequin de l'Italie moderne ne ressemble pas, pour le costume, à l'Arlequin français; à le voir, on dirait plutôt le travestissement que nous appelons *folie.* Il ne porte pas non plus le masque de notre Arlequin, mais le masque appelé *Vénitien,* avec, ou sans la mentonnière. Florian ne fait pas remonter si haut la généalogie d'Arlequin. Il dit qu'un enfant presque nu était couché près d'une borne, dans une rue de Bergame ; passent deux autres enfans, fils de négocians en draps; ils ont pitié du pauvre abandonné, et lui apportent chacun un morceau de drap de couleur différente. Le malheureux réunit les deux morceaux, et voulut toujours les porter ainsi, en témoignage de sa reconnaissance pour ses deux bienfaiteurs. De là, l'Arlequin italien. Aujourd'hui, en Italie, et surtout à Milan, on prend, chaque soir, une sorte de glace panachée, bariolée de couleurs diverses, et qui, pour ce motif, est appelée *arlechino.*

LXIV. *Jam vicina jubent nos vivere mausolea.* — *Vivere* est pris ici dans le sens de *jouir de la vie ;* comme nous disons, en français : Cet homme a *vécu;* et, dans un style plus vulgaire, *faire la vie.*

LXXVIII. ......*Potes esurire mecum.* En effet, le repas annoncé par Martial n'est pas très-succulent; il ressemble assez à celui qu'Horace promet à son ami Torquatus (*voyez* Épit. v); ou en-

core à la bavaroise avec laquelle soupait frugalement certain individu : Sainte-Foix, alors présent, dit qu'une bavaroise était un f.... souper. Le particulier, irascible, et brûlant de venger cette offense, provoqua en duel Sainte-Foix, qui reçut un coup d'épée, et dit froidement à son adversaire : « Vous m'avez blessé, il est vrai ; mais convenez avec moi qu'une bavaroise est un f.... souper. »

LXXX. *Lassi marmora Sisyphi videbit.* Les anciens pensaient que les mauvais poëmes allaient droit aux enfers, près de Sisyphe, d'Ixion, de Tantale et autres grands coupables. Les modernes n'ont pas ce préjugé ; et les poètes qui, par les vers les plus détestables, ont cent fois assommé leurs lecteurs, ne craignent pas que, dans le Tartare, le rocher de Sisyphe leur tombe sur la tête, pour les assommer à leur tour.

LXXXIII. *Velle tuum nolo, Dindyme, nolle volo.* Ausone exprime la même idée dans ce joli distique :

Hanc volo quæ non volt ; illam quæ volt, ego nolo.
Vincere volt animos, non satiare Venus.

NOTES

SUR LE LIVRE SIXIÈME.

ÉPIGR. IV. *Censor maxime, principumque princeps*. A chaque instant, ces insipides flatteries à Domitien se renouvellent dans Martial. On sait combien elles sont *méritées* par cet *excellent* prince. Suétone raconte assez en détail la vie de cet empereur. Voici un trait peu connu, dont il ne parle pas; on verra quel raffinement de *bonté* présidait aux moindres actions de ce *dieu* de Martial. Un jour, à l'occasion de son triomphe sur les Daces, Domitien avait promis une fête aux sénateurs et aux chevaliers qu'il affectionnait le plus : il les fit entrer dans une salle toute tendue de noir, et éclairée seulement par quelques lampes sépulcrales, qui répandaient une clarté plus affreuse que les ténèbres. Là, chaque convive se trouva placé vis-à-vis d'un cercueil, sur lequel il vit avec effroi son nom écrit. Alors parut dans la salle une troupe de petits enfans nus et barbouillés de noir depuis les pieds jusqu'à la tête. Chargés de représenter les ombres infernales, ces enfans exécutèrent la danse la plus sinistre et la plus lugubre qu'on eût jamais vue dans Rome. Après cet exercice, chaque enfant se rendit auprès du convive qu'il devait servir. Les mets dont on couvrit les tables, furent les mêmes que ceux qu'on avait coutume d'offrir aux morts dans les cérémonies funèbres. Un effrayant silence régnait dans cette assemblée. Domitien seul parlait, et n'entretenait ses auditeurs que de morts et d'aventures sanglantes. Le dénoûment de cette gentillesse impériale parut plus horrible encore; les convives sortirent de la salle du festin, séparément et escortés par des gens inconnus vêtus de noir, armés et silencieux. Tous redoutaient quelque évènement plus tragique encore, lorsqu'ils se virent, à leur grande surprise, reconduits à leur maison. Ils étaient occupés à réfléchir sur le spectacle qui

avait frappé leurs regards, et ils commençaient à respirer plus librement, lorsqu'ils reçurent l'ordre de se rendre aussitôt devant Domitien. Une nouvelle frayeur s'empara de leur esprit; mais ils ne tardèrent pas à être délivrés de cette crainte. L'empereur ne les avait rappelés près de lui que pour leur faire distribuer la vaisselle d'or et d'argent qu'on leur avait servie. Chacun d'eux reçut encore en présent un des jeunes esclaves qui avaient représenté les petits démons, et qu'on avait fait revêtir d'habits riches et somptueux. Tels étaient les amusemens de Domitien, émule des Tibère, des Caligula et des Néron. Cette fête satanique était un prélude des infamies d'Héliogabale: Domitien lui avait donné un exemple que ce prêtre du Soleil était jaloux d'imiter; aussi le voit-on étouffer, à un festin, un grand nombre de sénateurs sous une pluie de roses; réunir à un repas vingt ou trente bossus, pour se donner le plaisir de les voir se disputer et se battre; et enfin, comble de la démence et de l'impudeur! rassembler dans son palais toutes les courtisanes de Rome, les faire mettre dans des baignoires, les passer ainsi en revue, en les appelant *commilitones*, et, selon qu'il les avait trouvées belles, leur donner la récompense militaire. Il fallait bien aussi surpasser Domitien, son modèle!

Pour nous Français, outre tous les reproches que l'histoire fait à Domitien, nous avons un grief particulier à lui imputer. Il fut, par anticipation, jaloux de notre futur vin de Champagne; et, par ses ordres, les vignes, qui étaient cultivées dans le Rémois avant l'arrivée des Romains, furent impitoyablement arrachées dans les Gaules, sur la fin du premier siècle.

XVI. *Ad Priapum.* L'antiquité avait admis plusieurs dieux Priapes. Ce surnom était apparemment devenu celui de tous ceux que la nature avait doués de certains talens extraordinaires; *homines*, dit Volpi, *mutonis magnitudine, vel ardore libidinis præcellentes.* Priape était honoré surtout à Lampsaque, et l'attribut qui lui a valu les honneurs de la divinité, était ce que l'auteur des quatre métamorphoses appelle l'*emblème enflammé des fureurs de Vénus.* Priape était encore adoré sur les côtes maritimes, comme protecteur du commerce et de la navigation; ce qui l'a fait confondre avec Mercure par quelques savans. Il est certain

que Priape présidait aussi aux chemins. Les images de ce dieu des jardins étaient ordinairement fort grossières ; c'était le fruit du loisir des villageois, qui les faisaient à coups de serpe, à peu près comme les ouvrages en bois de Nuremberg. Tantôt la matière est un chêne aride, tantôt un peuplier; dans Horace, c'est un figuier.

Tuere...... Ce verbe, comme celui de *guardare* en italien, et de *garder* en français, qui en dérive, signifie tout à la fois *regarder* et *protéger*, *défendre*. L'un en effet suppose l'autre.

XIX. *Jam dic, Posthume, de tribus capellis.* — Voyez *les Nuées* d'Aristophane, et *les Plaideurs* de Racine.

XXIII. *Tu licet et manibus*..... L'épigramme suivante de Faustus Sabœus trouve sa place à côté de celle de Martial:

> Diogenes Veneris tactus prurigine, nuptæ
> Quæ fuerat populo, sollicitabat opem.
> Labentis frustra Cynicus (tardabat amica)
> Temporis impatiens, dextra hymenæa canit.

Horace (liv. I, *Sat.* v, v. 82) dit dans le même sens à peu près:

> Nocturnam maculo vestem ventremque supinum.

XXXVI. *Ut possis, quoties arrigis, olfacere.* C'est ce que Vossius appelle *se ipsum irrumare*.

LXVI. *Quales in media sedent Suburra.* — *Sedent* est le mot propre. Les courtisanes se tenaient assises sur la porte des maisons de prostitution : de là, elles avaient pris les noms de *sellariæ*, *prosedæ*, *prostibula*.

Tant que la domination de Rome fut bornée dans l'Italie, ses habitans, simples et pauvres, offrirent à l'admiration des hommes le spectacle de toutes les vertus. La ville éternelle n'était pas encore la reine des cités et la maîtresse du monde; elle était le sanctuaire de la liberté, du patriotisme et des mœurs. Ce n'est pas qu'elle fût exempte du fléau de la prostitution. L'encens en l'honneur de Vénus populaire fuma toujours dans l'enceinte des mêmes remparts où des vierges entretenaient le feu sacré de Vesta; mais, dans les plus beaux temps de la république, tandis que les lois régnaient; que des censeurs, magistrats austères, étaient investis du pouvoir de corriger les abus qu'elles n'avaient point

prévus, ou que le magistrat ordinaire ne pouvait punir, et de réformer les désordres publics et domestiques, la débauche publique eut un frein salutaire dans le respect qu'avaient en général les citoyens pour la pudeur et la décence. Les guerres lointaines, les richesses de l'Asie et ces principes de la secte d'Épicure, que Fabricius avait souhaité de voir adopter par tous les ennemis de sa patrie, corrompirent les Romains. Le luxe, la mollesse, l'amour de l'or et des voluptés, gagnèrent et pervertirent toutes les classes : leurs vices, après avoir eu occasion d'éclater dans le tumulte et au milieu des horreurs des guerres civiles, se montrèrent sans crainte dans le calme et les délices de la paix. La fréquence des adultères, un célibat scandaleux, un libertinage effréné, suivirent de près les dépouilles qu'apporta la victoire, et contribuèrent à venger l'univers vaincu.

Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.

(JUVENALIS.)

La loi de l'esclavage, en donnant aux particuliers les moyens de satisfaire la variété de leurs désirs, sans sortir de leurs maisons, semblait devoir écarter la prostitution. Loin de là, elle en fut une cause très-active, parce que les désordres domestiques finissent par éclater et infectent la société. Les lois qui réglaient l'union des sexes, ces lois au moyen desquelles un peuple conquérant renouvelait sa population moissonnée par des guerres continuelles, concoururent, en autorisant des noces non solennelles et le concubinage, à la dépravation des mœurs et au développement de la prostitution.

Le mariage jouissait à Rome d'une considération et d'effets civils plus ou moins étendus, selon les formes dans lesquelles il était contracté. Celui qui se faisait par le sacrifice de la *confarréation*, c'est-à-dire par l'usage du même pain que mangeaient les époux, lors de la cérémonie, était regardé comme le plus honnête : c'était celui qui conférait le plus de droits à la femme, ainsi que les titres les plus respectables. Le mariage par *usucapion*, moins respecté, et auquel on donnait le nom de demi-mariage, se formait par la simple cohabitation d'un an, pourvu qu'il n'y eût pas une interruption de trois jours consécutifs : il devint fréquent par le relâchement des mœurs. Le concubinage n'avait rien

d'absolument honteux ; il passait pour une troisième espèce de mariage ; les lois l'appelaient une coutume licite. Cependant, cet état, dont la légalité ne reposait que sur l'intention apparente de ceux qui l'embrassaient, dont l'existence n'était déterminée que par la présomption de leur volonté, *ex sola animi destinatione*, ainsi que s'en exprime le législateur, prenait la dénomination de noces non juridiques, *injustæ nuptiæ*. La concubine n'était pas épouse, elle en tenait la place : elle en était distinguée par les vêtemens. Les enfans, bien qu'admis dans le commerce des autres citoyens, ne faisaient point partie de la famille de leurs pères ; ils n'en héritaient point, et lorsqu'il ne fut permis de prendre en concubinage que des femmes de condition servile, ou nées de parens obscurs, ou qui, d'une naissance illustre, auraient dégénéré en se livrant à la prostitution, en exerçant d'autres métiers également bas et méprisables, les concubines furent envisagées d'un œil défavorable ; on les distingua peu des prostituées : la débauche publique n'étonna plus les mœurs, elle en fit partie. (*Leg.* I, § XI ; *leg.* 3, § *unic.*, *et leg.* 4, § *unic.*, *ff.* tit. VII, *de Concubinis ; leg.* 24, *ff. de Ritu Nuptiar.*, *leg.* 5, *Cod. ad. senatusc. Orphitian.* ; TERRASSON, *Hist. de la Jurispr. rom.*, *sur les lois* 21 *et* 22, § VII, *Cod. Papyrien.*)

Flora, fameuse courtisane, lègue des biens immenses à la ville de Rome, à condition qu'on établira des jeux publics en son honneur. Après quelque hésitation de la part du sénat, sa libéralité est acceptée, et le testament s'exécute à la lettre. (LACTANCE, liv. I, chap. 20.) C'était au printemps qu'avaient lieu ces fêtes renommées. On y voyait les courtisanes, le corps entièrement nu, parcourir les rues au son des trompettes, se répandant en propos obscènes, et prenant les attitudes les plus lascives. Elles disputaient le prix de la course, du saut, de la danse, et combattaient avec des hommes également nus, à la manière des gladiateurs. (ROSIN, *Antiq. rom.*, liv. XI, page 191 ; liv. V, page 364.) On chercha dans la suite à ennoblir ces jeux impudiques, en faisant passer leur institutrice pour la déesse des fleurs. (OVIDE, *Fastes*, liv. V.) L'indécence continua d'y présider. On sait que Caton le Censeur, assistant à ce spectacle, et s'apercevant que sa présence y causait de la gêne, se retira au milieu des applaudissemens de la multitude. (VALÈRE-MAXIME, liv. II, chap. 7, n. I.)

On peut juger, par cette institution, des mœurs de Rome et des progrès de la débauche sur la fin de la république.

Des savans ont contesté, avec quelque raison, l'origine qu'assigne Lactance à cette solennité; mais ils s'accordent tous pour en attester l'obscénité et la licence.

Ce n'était pas seulement dans les jeux de Flore que les courtisanes jouaient un rôle; les Romains étaient dans l'usage de les produire sur la scène. (Tite-Live, liv. II.) Elles figuraient dans les représentations de l'enlèvement des Sabines, et se prostituaient après que les jeux étaient finis : aussi plusieurs écrivains de l'antiquité ne mettent-ils aucune différence entre les théâtres et les lieux de débauches. Tertullien va jusqu'à dire qu'un héraut annonçait à haute voix, tout en faisant un éloge détaillé de leurs charmes, les noms de ces victimes de la prostitution, leur demeure et le prix qu'il fallait mettre à leur complaisance. Elles étaient si nombreuses, qu'outre les places qu'elles occupaient dans l'intérieur des salles de théâtre, elles remplissaient la scène et l'avant-scène, pour être plus en vue des spectateurs. Pompée, après avoir fait la dédicace de son théâtre, vit qu'il avait ouvert un asile à la débauche, et le convertit en un temple qu'il consacra à Vénus, afin de prévenir, par cette apparence de religion, le reproche qu'il craignait que les censeurs ne fissent à sa mémoire. (Bulenger, *de Theatro*, lib. I, pag. 292 et sqq.; Rosin, *Antiq. rom.*, lib. V, pag. 353; Juste-Lipse, *Elector.*, lib. I, pag. 600.)

Le peuple obligeait quelquefois les prostituées qui jouaient les mimes, de se montrer toutes nues sur la scène, de s'y livrer à tous les mouvemens désordonnés de la licence la plus lascive, et d'y demeurer jusqu'à ce que les yeux des spectateurs fussent rassasiés de cet étrange spectacle. Jusqu'alors, du moins, tout était simulé; mais Héliogabale, au rapport de Lampride, contraignit les mimes à lui procurer le plaisir de la réalité, et l'on vit, à Rome, de véritables adultères sur les théâtres.

Les entremetteuses (*lenæ*) figuraient dans les Bacchanales. (Scot, *Antiq. rom.*, page 188.)

La théogonie des anciens, née sous des climats favorables aux jeux de l'imagination, ouvrage de peuples doués d'une extrême sensibilité, se prêtait, avec une fécondité merveilleuse, à tous les

besoins, à toutes les passions de l'humanité. Vénus présidait au plaisir; fidèles à son culte, les courtisanes de Rome célébraient des fêtes en son honneur : elles lui offraient de l'encens, du myrte, des roses, et lui demandaient la beauté et la faveur du peuple, l'art de plaire et de séduire. (COURT DE GEBELIN, *Monde primitif*, tome IV, page 385.) Elles adressaient plus particulièrement leurs hommages à Marsyas, Hermès, Pertunda, Volupia, qu'on représentait sous les traits d'une jeune fille foulant aux pieds la vertu, et à d'autres divinités inférieures. Le front ceint de fleurs pâles, et comme pour imiter les gladiateurs, qui, après avoir obtenu leur liberté (*donati jam rude*), suspendaient leurs armes au temple d'Hercule (*armis Herculis ad postem fixis;* HORAT., lib. I, *Epist.* I), elles déposaient sur les autels de leurs dieux autant de couronnes qu'elles avaient commis, la nuit, d'actes de débauche. Elles ne se bornaient pas toujours à de telles offrandes. C'est auprès de la statue de Marsyas que Julie, fille d'Auguste, peu satisfaite d'avoir porté ses prostitutions jusque sur la tribune aux harangues, où son père avait fait publier les lois les plus sévères contre le crime de l'adultère, allait s'abandonner aux derniers des Romains. (PLINE, liv. XXI, chap. 2; JUSTE-LIPSE, *Antiq. lection.*, liv. III, page 493.) Ces dévotions de la débauche causeront peu de surprise, si l'on pense aux mystères de la Bonne Déesse que célébraient les dames romaines, et dont Juvénal a tracé l'impudique tableau avec cette effrayante énergie d'expressions et d'images qui n'appartient qu'à ce sublime satirique. Quel excès d'intempérance, de folie et de lubricité! et ces saintes et ténébreuses orgies avaient lieu dans les maisons des grands! et leurs femmes se faisaient un devoir d'y participer! Certes, Cybèle n'avait rien à envier aux dieux de la prostitution.

Les lieux où les courtisanes exerçaient leur vil métier étaient ordinairement dans des quartiers retirés, dans des rues détournées, près des murs de la ville, aux environs du Cirque, des théâtres, du Stade. Plusieurs d'entre elles étaient attachées aux jeux qu'on célébrait dans ces établissemens; d'autres étaient employées dans les bains publics et dans les cabarets, qui n'étaient le plus souvent que des maisons de débauche. (JUSTE-LIPSE, *Elector.*, XXIII; JUVÉNAL, sat. III; LAMPRIDE, *Vie d'Héliogabale;* BULENGER, *De Circo rom. ludisque Circ. opusc.*, pag. 191.)

L'intendant des plaisirs (*Arbiter elegantiæ*, comme dit Tacite) de la cour de Néron, Pétrone, nous a laissé une description assez détaillée de l'intérieur de leurs demeures. Elles étaient distribuées en plusieurs corridors où l'on marchait entre deux rangs de cellules remplies d'acteurs des deux sexes; le tribut de la prostitution était perçu d'avance : les femmes, les hommes même se présentaient dans un état complet de nudité. De vieilles femmes, agens expérimentés, allaient solliciter les hommes, et employaient toutes sortes de ruses pour les attirer. (*Satyr.* de Pétrone, édit. in-8° de Dur., page 361; *Lexiq.* de Martin, *verbo* Scortum.) Lorsqu'il se formait un nouvel établissement de ce genre, on le faisait connaître au public, en plaçant au devant de la porte une lampe ou un pot à feu : c'était l'enseigne de la maison. Cet usage provenait de ce que, dans le principe, les courtisanes auxquelles il était défendu d'exercer leur métier avant la neuvième heure du jour, qui était celle à laquelle les femmes honnêtes se renfermaient chez elles, se voyaient obligées, pour se faire remarquer, pendant la nuit, de se poster près des édifices habituellement illuminés. (Juste-Lipse, *Elector.* liv. 1, page 587.)

L'étymologie du nom qu'on donnait aux lieux de débauche, prenait sa source dans la fable de l'allaitement de Romulus et Rémus par une louve. Cette louve était Accia Laurentia, femme du berger qui recueillit les deux enfans exposés sur les bords du Tibre, et à qui la beauté de ses formes et la voracité connue de son appétit charnel avaient attiré, de la part de ses voisins, la qualification de *lupa*. Les courtisanes, qu'on voulut rendre odieuses par une comparaison convenable à leur vie brutale, furent appelées louves, *lupæ*, et leurs demeures *lupanaria*. (*Lexiq.* de Martin, *verbo* Lupanar.; *Chroniq.* de Conrad, page 7; Suidas, pages 468, 751.) Leurs chambres ou cellules étaient ordinairement construites sous terre et voûtées, *fornix* : c'est de là que dérive le mot *fornication*, qui, dans la langue latine et dans la nôtre, exprime le commerce illicite des deux sexes. (Bulenger, *Opusc. de Theatro*, lib. 1, pag. 251.)

C'est dans ces réduits étroits, malsains, salis de la fumée des lampes, dont tout le mobilier consistait le plus souvent en une mauvaise paillasse avec une couverture rapiécée, que Messaline

allait se livrer aux excès de la plus infâme luxure. Après avoir choisi les complices de sa lubricité, d'abord parmi les hommes d'une condition élevée, ensuite dans les rangs des prétoriens et des histrions, descendue aux dernières classes du peuple, l'impératrice, profitant du sommeil de l'imbécile Claude, quittait furtivement sa couche, couvrait ses cheveux noirs d'une perruque blonde, attribut de la débauche, et, enveloppée d'une cape de nuit, accompagnée d'une esclave, elle pénétrait dans le réceptacle de la prostitution. Là, sous le nom de la courtisane Lycisca, nue, la gorge contenue dans des réseaux d'or, elle provoquait par ses caresses tous ceux qui se présentaient à ses regards, et livrait à leurs ignobles transports les flancs qui avaient porté Octavie et Britannicus.

...... Adhuc ardens rigidæ tentigine vulvæ,
Et lassata viris, necdum satiata recessit.
(JUVENAL. sat. VI, v. 129.)

Publius Victor (*De urbis Romæ region.*) comptait à Rome jusqu'à quarante-cinq de ces maisons où se rendaient les courtisanes, et que Tertullien appelait les *consistoires* de la débauche publique ; et si l'on réfléchit qu'il y avait un nombre considérable de femmes qui faisaient séparément le métier de courtisane, on sera convaincu que cet abus avait fait des progrès vraiment effrayans : il s'était propagé dans les camps, au mépris de la sévérité de l'ancienne discipline, qui ne permettait point aux femmes de suivre les armées. La chose était venue à ce point, que, lorsque le jeune Scipion Émilien prit le commandement en Afrique pour la troisième guerre punique, jaloux d'introduire une prompte réforme dans son camp, il en fit chasser une foule de gens inutiles et deux mille prostituées. (VAL. MAX., liv. I, chap. 2, tit. I.)

Les courtisanes étaient distinguées des autres femmes par le costume. La tunique était commune aux hommes et aux femmes ; mais celle des courtisanes, comme celle des hommes, ne descendait qu'à mi-cuisse ou jusqu'aux genoux, tandis que les femmes honnêtes la portaient plus longue. Une dame romaine, dont la tunique ne serait pas tombée sur ses talons, aurait été taxée d'immodestie, et l'air cavalier que lui eût donné une pareille mise, l'aurait fait insulter impunément dans les rues : il en était de

même, si elle prenait la démarche leste et les airs d'une courtisane. L'action en réparation des injures qu'elle se serait attirées lui était expressément interdite par les lois. (ROSIN, *Antiq. rom.* col. I, page 442, 449, 450; col. II, page 443; BULENGER., *Opusc. de Theatro*, lib. I, pag. 320, L. B.)

Dans le principe, la toge fut aussi commune aux deux sexes: dans la suite, les dames romaines portèrent par dessus tout l'habillement une mante, dont la queue traînante, se détachant du corps depuis les épaules où elle était fixée par une agrafe, se soutenait à distance par son propre poids: la toge fut réservée aux hommes, aux femmes du peuple, aux esclaves et aux courtisanes, à tel point que, pour désigner ces dernières, on se servait indifféremment des mots *meretrices* ou *togatæ mulieres*. (ASCON. PÆDIAN., *sur la troisième Verrine;* ROSIN, *Antiq. rom.*, liv. V, page 434.) La toge était ouverte par devant; la robe des femmes honnêtes était fermée depuis le haut jusqu'en bas. Ce n'était que sur la scène que la courtisane, ou l'actrice qui en remplissait le personnage, pouvait se revêtir de sa mante: une étoffe jaune était de rigueur. Il faut convenir que cette couleur a eu, de tout temps, une destination symbolique vraiment singulière. Le comédien, qui jouait le rôle d'entremetteur (*leno*), s'affublait d'un vêtement bigarré, comme nous dirions d'un habit d'arlequin. (BULENGER., *Opusc.*, lib. I, page 321.)

La mode avait affecté la couleur blanche aux souliers des femmes; les courtisanes s'emparèrent du rouge (ROSIN, *Antiq. rom., de Calceis*, pag, 459), qui fut ensuite adopté dans toutes les classes, jusqu'à ce que l'empereur Aurélien eût réservé cette couleur pour lui et ses successeurs, à l'exemple des anciens rois d'Albe.

D'après Servius et Tertullien, les courtisanes seules portaient des perruques blondes. Leur coiffure était une mître, moins coupée que celle de nos prélats, également ornée de deux pendans qu'elles ramenaient sur les joues: elles en conservèrent long-temps l'usage qui avait été général. (ROSIN, *Antiq. rom.*, liv. V, col. II, p. 444, L. F. et suiv.) Il y a sans doute, a dit un écrivain, de quoi admirer le caprice du goût et la bizarrerie de la mode, qui ont placé sur la tête de nos évêques l'antique enseigne du vice, et coiffé les

successeurs des apôtres du bonnet de la licence et de la prostitution.

La vertu avait son ornement particulier : c'était un ruban assez large qu'on tressait dans la chevelure, et avec les extrémités duquel on formait quelques nœuds. Peu à peu disparurent toutes ces différences, toutes ces distinctions dans le costume des sages matrones et celui des prostituées. Tertullien se plaint que, de son temps, il n'en existait plus aucune, et que la ressemblance allait au point de s'y tromper. (*Apologet.*, cap. VI.) Quand elles étaient observées, il était facile au licteur, dans sa marche, de remplir les devoirs de sa charge, en repoussant au loin les suppôts de la prostitution qu'il trouvait sur ses pas, pour éviter que la majesté du peuple romain fût, en quelque sorte, souillée, dans la personne de ses premiers magistrats, par la rencontre de femmes si méprisables. (JUSTE-LIPSE, *Elector.*, lib. I, pag. 600.)

Venons-en à la partie pénale de la législation. En général, les Romains ont défini les objets des lois; c'est la première chose à faire, quand elles prononcent des peines : elle ne fut pas négligée dans le sujet qui nous occupe.

La fille ou femme de mauvaise vie était celle qui, pour de l'argent, se prostituait à tout venant et sans choix, que ce fût dans un lieu public de débauche, ou dans une retraite particulière. (*Leg. palam*, 43, *ff.*, *de ritu nuptiar. in princip. et* § 1.) On rangeait dans cette catégorie la femme qui se prostituait pour satisfaire une passion désordonnée, bien qu'elle n'exigeât aucun tribut de sa prostitution. (*Leg. citata*, § 3.) On n'y comprenait point l'épouse, parce qu'elle était coupable d'adultère, ni la vierge qui se laissait séduire, ni même la femme qui vendait ses faveurs à quelques individus. (*Leg. citata*, § 1 et 2.)

Les entremetteurs et entremetteuses étaient ceux qui tenaient maison de débauche, et rassemblaient, à cet effet, des femmes trafiquant de leur corps : ceux qui tiraient profit de la prostitution de leurs esclaves ou de personnes libres; le cabaretier, l'hôtelier, le baigneur, qui avaient, pour le service de leurs établissemens, des filles ou femmes qui se prostituaient, et ils étaient réputés faire ce commerce, soit que ce fût leur unique occupation, soit qu'ils exerçassent en même temps un autre métier. (*Leg.*

43, *ff.*, *de Ritu nuptiar.*, lib. XXIII, tit. II, *in princip.*, et § 7, 8 et 9; et lib. III, tit. II, § 2, *de his qui notantur infamia.*)

Toutes ces personnes étaient déclarées infâmes par la loi. La note d'infamie était encourue de plein droit par l'exercice de l'une de ces professions : c'était une espèce de mort civile. La libre jouissance de leurs biens leur était interdite; on les privait de la tutelle de leurs enfans; elles étaient éloignées des charges publiques; n'étaient reçues à former aucune accusation en justice : leur serment y était refusé. (*ff.*, *leg.* 15 *et mul.*, *de Curat. fur.*, *etc.*, *et ibi gloss.*; *leg.* 12, *Cui bono*, *de verb. obligat.*; *leg.* 4, *Is qui*, *de accusat. et inscript.*; lib. III, tit. II, *de his qui not. inf. et gloss.*; LENOCIN., *in leg. qui judic. de accusat.*)

Elles n'effaçaient point cette tache en changeant de conduite, si elles reprenaient leur premier genre de vie; car la turpitude, dit la loi, n'est point abolie par l'intermission. (*Leg.* 43, *ff.*, *de Ritu nuptiar.*, § 4, tit. II.) La pauvreté n'était pas une excuse. (*Leg. citata*, § 5.) Cette ignominie atteignait la prostitution clandestine, et suivait, même après son affranchissement, l'esclave qui avait tiré du gain de la débauche des filles esclaves qui étaient dans son pécule. (*Id.*, *leg.* 41, et lib. III, tit. II, § 3, *de his qui not. inf.*)

Les courtisanes, pour avoir le droit d'exercer leur profession, étaient obligées d'en faire la déclaration aux édiles. Elles étaient inscrites sur des registres particuliers que tenaient ces officiers de police. Celles qui manquaient à cette formalité préalable, étaient condamnées à l'amende, et bannies de la république. Nos ancêtres avaient pensé, dit Tacite (*Annales*, liv. II), qu'il n'était besoin d'autre peine contre les femmes impudiques, que de les forcer à déclarer ainsi leur infamie. On avait cru que la pudeur, si naturelle au sexe, et la honte d'un aveu public, retiendraient au moins toutes celles qui ne seraient pas de la lie du peuple. On se trompa : la débauche força cette barrière. La corruption devint si grande, que les dames de la plus haute condition ne crurent point trop acheter la licence du désordre en se soumettant à une déclaration authentique. Les registres publics se trouvèrent chargés de noms distingués, et qui déshonoraient des familles du premier ordre. On ne croirait pas à tant de dépravation et de scandale, s'il

n'était attesté par le plus grave des historiens. Tibère, Tibère lui-même ne put en supporter l'excès. Il ordonna qu'on procédât par les voies de la justice. Un décret du sénat défendit aux femmes dont le père, l'aïeul ou le mari étaient ou avaient fait partie de l'ordre des chevaliers, de se prostituer. Plusieurs dames romaines, entre autres Vestilia, qui comptait des préteurs parmi ses ancêtres, furent punies par la relégation dans des îles lointaines. Les courtisanes furent privées du droit d'aller en litière, et confinées dans les lieux de débauche.

Mais que peuvent les lois dans l'intérêt des mœurs, quand les mœurs sont ouvertement outragées par ceux même qui font les lois ? Déjà Auguste avait donné l'exemple de cette inconséquence si commune dans la vie des souverains, si funeste à la morale des peuples. Il avait démenti, par ses débauches, la sévérité qu'il avait déployée dans les lois qu'il fit, ou qu'il renouvela sur l'adultère, l'impudicité et les mariages. On n'ignorait point dans Rome qu'il avait acquis l'adoption de César, au prix de son infamie, qu'il avait des liaisons coupables avec les femmes des personnages les plus distingués; que ses amis, l'impératrice Livie elle-même, lui procuraient, à prix d'argent, des femmes mariées et de jeunes vierges. On sut ce repas secret des douze divinités, où les convives étaient vêtus en dieux et en déesses, et où il représentait Apollon : le bruit de cette orgie sacrilège, qui eut lieu dans un temps de disette, avait soulevé l'indignation publique. (SUÉTONE, *Vie d'Auguste*, chap. LXIX et suiv.)

Tibère s'occupa de réformer les mœurs; et, en même temps qu'il s'opposait à leur corruption, qu'il réprimandait dans le sénat un vieillard dissipateur et scandaleux, il passait la nuit à boire, servi par des filles nues, dans la maison du sénateur, qui, le matin, avait essuyé ses reproches; il créait une intendance des voluptés. Dégoûté des hommes et de lui-même, il se retire dans l'île de Caprée, et, cruel jusque dans ses plaisirs, il fait de ce séjour, au milieu des arrêts de mort, des supplices et du sang de ses victimes, le théâtre des débauches les plus monstrueuses; il réunit, dans l'enceinte des mêmes rochers, les dissolutions de Lampsaque et l'horreur des gémonies de Rome. (SUÉTONE, *Vie de Tibère*, chap. XXXV, XLII et suiv.)

Caligula, qui bannit les inventeurs de débauches, qu'il voulait d'abord faire noyer dans le Tibre, viola Drusilla, l'une de ses sœurs; eut un commerce criminel et suivi avec toutes; se plaisait à montrer sa femme nue à ses amis, et à déshonorer les dames les plus distinguées, en présence de leurs maris. Il conçut et afficha une passion extrême pour la courtisane Pyllaride. Ce fut lui qui, le premier, imposa la prostitution : il taxa les courtisanes au prix qu'elles exigeaient de leurs faveurs, et fit tenir, pour la perception de cet impôt, des registres publics. Obéré par ses folles profusions, il osa établir un lieu de débauche dans le palais des Césars. Des femmes libres, des jeunes gens d'une naissance honnête furent placés dans des cellules richement décorées; des esclaves nomenclateurs allaient sur les places publiques inviter la jeunesse et les vieillards : s'ils manquaient d'argent pour payer leurs plaisirs, on leur en prêtait à usure, et on prenait leurs noms, comme pour leur faire honneur de ce qu'ils augmentaient le revenu du prince. (Suétone, *Vie de Caligula*, chap. xvi, xxiv, etc.; Juste-Lipse, *Polierc.*, liv. ii, chap. 6.)

Domitien, dont Martial exalte si fort la chasteté et les bonnes mœurs, Domitien privait les femmes déshonorées de l'usage de la litière, du droit de succéder, et il allait se baigner avec les prostituées du dernier rang; et il vivait publiquement avec la fille de Titus, son frère. (Suétone, *Vie de Domitien*, chap. viii, xxii.)

Caracalla faisait enterrer vives trois vestales : il avait attenté à la pudeur de l'une d'elles. Ces monstres couronnés se paraient, en montant sur le trône, des dehors de la vertu; ils affectaient le plus grand zèle pour la pureté des mœurs, et bientôt, corrompus par le pouvoir, entraînés par le torrent des voluptés, ils se livraient à la débauche la plus effrénée, se souillaient des plus infâmes excès, et, par l'éclat autant que par l'énormité de leurs dissolutions, fomentaient la corruption publique.

On connaît les turpitudes plus abominables encore des Néron et des Commode; tout couverts du sang des Romains, ils couraient, pendant la nuit, les cabarets et les mauvais lieux, en compagnie d'histrions et de corrupteurs de la jeunesse; ils se faisaient servir à table par des femmes sans vêtemens comme sans pudeur; ils passaient leur vie au milieu de nombreuses victimes de la pro-

stitution, de l'un et de l'autre sexe. Rome vit Néron épouser, avec l'appareil le plus solennel, l'ennuque Sporus vêtu en impératrice. Elle vit Commode, dans la pompe auguste d'un triomphe, placer sur son char un vil et misérable compagnon de débauche, se retourner sans cesse pour l'embrasser sur la bouche, monter ainsi au Capitole et visiter les temples. Elle avait vu Messaline épouser publiquement, du vivant de Claude, un consul désigné, objet de sa cynique ardeur. Il serait trop long de rapporter les affreux déportemens des Julie, des Césonie, et d'autres femmes ou filles d'empereurs. D'ailleurs, les faits sont connus, et la plume se refuse aux détails. (Suétone, *Vie de Néron*, chap. xxvi et suiv.; *Vie de Claude*, *id.*; Tacite, *Annales*, liv. xi.)

Héliogabale sembla n'être monté sur le trône que pour surpasser les infamies de ses prédécesseurs. Son règne fut, en quelque sorte, l'âge d'or de la prostitution. Il en protégea les suppôts, les honora de sa bienveillance, les combla de ses bienfaits. Il se plaisait à racheter les prostituées des mains de ceux qui tenaient maison de débauche, et leur donnait la liberté; il se revêtit d'habits de femmes pour se marier à un esclave qu'il éleva au faîte des honneurs : sous ce costume, il fit le métier de courtisane. Il se donnait le soin que ses amis, ses cliens, ses esclaves même trouvassent toujours dans son palais les moyens de satisfaire leurs désirs. En voyage, son train était de six cents chariots remplis de prostituées, de proxénètes des deux sexes, de mignons et de ses compagnons de débauche. C'est pour de telles gens qu'il éprouvait un intérêt de prédilection, et qu'il déployait une libéralité sans bornes. Tantôt, se cachant pour distribuer ses grâces, il parcourait, déguisé, tous les mauvais lieux, et y répandait l'or à pleines mains, en recommandant le silence sur ses largesses; tantôt, faisant éclater sa munificence, et rassemblant dans un lieu public tous les acteurs et courtiers de débauche, il dissertait longuement avec eux sur l'art des voluptés, et appelait leurs souhaits pour la conservation de ses jours, afin qu'il pût long-temps les combler de ses faveurs. Dans une occasion, il leur fit distribuer le blé des greniers publics. Il conçut le projet de confier les fonctions des préfets ou gouverneurs des villes, tant à Rome que dans les villes municipales, aux entremetteurs de la débauche publique.

Sa mort, arrivée dans un lieu moins infect encore que ses débauches (dans les latrines publiques), prévint l'exécution de ce dessein. (Lampride, *Vie d'Héliogabale*, page 108 et suiv.)

Ce n'est pas de tels souverains que pouvaient émaner des règlemens et des lois capables de réprimer la débauche publique; l'infamie et la publicité de leurs vices, qui ne furent que trop imités, en augmentèrent les progrès, que les exemples des bons empereurs ne purent arrêter. La dépravation était au comble; les mauvais lieux s'étaient multipliés; le nombre des courtisanes s'était accru à l'excès; les désordres contre nature, extrêmement communs, avaient leurs écoles publiques.

Alexandre Sévère voulait employer la rigueur contre toutes ces débauches. Par prudence, il se contenta d'en montrer sur certains points, et quant aux autres, de réduire le mal dans certaines bornes. Il commença par purger le palais impérial de tous les ministres de débauche qu'Héliogabale y avait rassemblés, et les fit chasser ignominieusement de Rome. Les uns furent relégués dans des îles désertes; les plus corrompus noyés dans la mer. Il fit défense à ses trésoriers de recevoir le tribut qu'on retirait de la prostitution, et qu'on appelait *or lustral*, comme s'il eût suffi de cette dénomination pour purger ce qu'il y avait de honteux dans cet impôt, et d'odieux dans sa perception. Le produit en fut employé aux réparations du théâtre du Cirque, des égouts de la ville et d'autres ouvrages publics. Il punit la prostitution par un nouveau genre d'infamie, en faisant publier les noms de toutes les femmes qui étaient reconnues s'y livrer ou en être le soutien. (Lampride, *Vie d'Alexandre Sévère;* Lactance, liv. VI, chap. 2, 3; Godefroi, sur la loi 1, *Si quis, etc.*)

Les lois anciennes ne permettaient point aux personnes nées libres de contracter mariage avec des femmes affranchies par ceux qui tenaient maison de débauche. (*Tit.* XIII, *ex corp. jur. Ulpian.*) Elles défendaient aux sénateurs et à leurs descendans d'épouser des prostituées. Les noces furent absolument interdites à celles-ci par une constitution des empereurs Dioclétien et Maximien. (*Cod.*, lib. IX, tit. 9, § 20, *ad leg. Juli. de adulter.*) Plus tard, elles furent prohibées entre les sénateurs et les filles de ceux qui tenaient maison de débauche. (*Cod.*, lib. V, tit. 5, *leg.* 7.)

L'effet de la plupart de ces prohibitions ne fut pas de longue durée. (*Nov.* LXXVIII, cap. 3; *Nov.* CXVII, cap. 6.) Elles attestent l'extrême dépravation des Romains, et le degré d'avilissement dans lequel était tombé le premier corps de l'état. Les moyens employés pour combattre le désordre en dévoilent la gravité.

Constantin, se guidant par les principes du christianisme, pensa à corriger les mœurs, en dirigeant le pouvoir des lois contre les vices les plus opposés à l'honnêteté publique. Il renouvela et aggrava l'ancienne et salutaire rigueur du sénatus-consulte Claudien, rendu contre des femmes libres qui s'abandonnaient à des esclaves. Il défendit le crime contre nature (*pædicatio*), qui était devenu un libre objet de commerce, moyennant un tribut payé au fisc; et s'il ne réussit pas à opérer une réforme à cet égard, sa tentative fut d'autant plus louable, qu'Alexandre Sévère n'avait pas osé la hasarder, et qu'elle effaça la tache d'une tolérance manifeste qui couvrait de honte le gouvernement. (*Cod.*, lib. IX, tit. 11, *ad leg. Juli. de Vi publica; id.*, tit. 9, § 31.) Il punit du dernier supplice, et par d'affreux tourmens, les auteurs et complices du rapt de violence ou de séduction; il fit fermer ou détruire les temples les plus renommés par l'obscénité de leurs mystères. Deux de ces lois atteignirent indirectement la prostitution; celle par laquelle, en limitant les causes de divorce, il conserva dans leur nombre le courtage de la débauche, et voulut que la femme, convaincue de l'avoir exercé, fût privée de sa dot et de tout gain nuptial (*Cod. Théodos.*, lib. III, tit. 16, *leg.* I, *de Repud.*); et celle par laquelle il exempta des peines de l'adultère les maîtresses et les servantes de cabaret, comme indignes, à cause de la bassesse de leur conduite, d'être régies par les mêmes lois que les autres citoyens. (*Cod.*, lib. IX, tit. 9, § 29, *ad leg. Juli. de Adulter.*) Ce prince craignit sans doute, qu'en sévissant contre les lieux de débauche en général, la licence, irritée par la gêne, ne se débordât avec plus de fureur, et ne déshonorât les maisons des particuliers. L'abolition des peines prononcées par la loi *Papia-Poppea* contre le célibat, portait ses tristes fruits; et d'autres monumens de la législation romaine, d'accord avec ceux de l'histoire, en révélant toute l'extension qu'avait prise l'abus de la prostitution sous ce règne, montrent assez que les mesures violentes auraient été sans succès.

En résumé, les Romains regardaient la prostitution comme contraire aux principes de la morale ; mais, soit par raison, soit par politique, ils ne la défendirent jamais d'une manière expresse. L'intérêt de la société, le besoin d'être conséquent, en commandèrent à la fois le blâme et la tolérance au législateur. « Interdire à la jeunesse tout amour des courtisanes, dit Cicéron (*pour Célius*), ce sont les principes d'une vertu sévère, je ne puis le nier : mais ces principes s'accordent trop peu avec le relâchement du siècle, ou même avec les usages et la tolérance de nos ancêtres. Car enfin, quand de pareilles passions n'ont-elles pas eu cours ? quand les a-t-on défendues ? quand ne les a-t-on pas tolérées ? dans quel temps est-il arrivé que ce qui est permis ne le fût pas. »

NOTES

SUR LE LIVRE SEPTIÈME.

ÉPIGR. VIII. *Festa coronatus ludet convicia miles.* Lorsqu'un général romain obtenait les honneurs du triomphe, ses soldats, en l'accompagnant, au jour de la cérémonie, faisaient entendre des chansons militaires où le triomphateur n'était pas épargné; témoin ces vers qui furent chantés au triomphe de Jules César, lorsqu'il revint victorieux des Gaules :

Ecce Cæsar nunc triumphat, qui subegit Gallias ;
Nicomedes non triumphat, qui subegit Cæsarem.

Allusion aux complaisances infâmes de César pour Nicomède. C'est peut-être au sujet de ces vers satiriques, qu'on a dit de César, qu'il était *le mari de toutes les femmes, et la femme de tous les maris.* Les soldats de César, pour lui reprocher ses prodigalités, ajoutaient, au milieu des acclamations triomphales :

Aurum in Gallia *effutuisti;* hinc sumpsisti mutuum.

Catulle, Tite-Live et plusieurs autres auteurs latins parlent de ces sortes de chansons militaires, en usage dans les triomphes.

XII. *Si qua Lycambeo sanguine tela madent.* On sait quelle fut l'infortune de Lycambe : les vers satiriques d'Archiloque l'obligèrent à se pendre, après le refus qu'il fit au poète de la main de sa fille, qu'il lui avait d'abord promise. Martial ne veut pas qu'on attribue à sa Muse le fiel des vers d'Archiloque. Horace s'en était également défendu avant Martial.

. . . . .Parios ego primus iambos
Ostendi Latio, numeros, animosque secutus
Archilochi, non res, et agentia verba Lycamben.
Ac, ne me foliis ideo brevioribus ornes,

Quod timui mutare modos, et carminis artem;
Temperat Archilochi musam pede mascula Sappho,
Temperat Alcæus; sed rebus et ordine dispar;
Nec socerum quærit, quem versibus oblinat atris,
Nec sponsæ laqueum famoso carmine nectit.

(Lib. 1, *Epist.* 19, v. 23.)

Chez nous, Crébillon à dit :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume.

XIV. *Mentula...... sesquipedalis.....* C'est ce que les Italiens appellent *un cazzo infernale, cazzo di diavolo.* Au reste, l'expression italienne *cazzo* a tellement perdu de sa force, qu'on l'emploie souvent dans la conversation, avec celle de *coglioni,* comme nous disons en français, *parbleu! morbleu!* Dans la Toscane, et principalement à Florence et à Livourne, dans les conversations, et presque à chaque phrase, revient le *cazzo* et les *coglioni;* on n'y fait pas la moindre attention. Les femmes elles-mêmes ne reculent pas devant ces expressions, et je fus fort étonné d'entendre une dame très-distinguée de Florence, dire, en parlant d'un individu dont il était question : *è un grand coglione.* Ce qui prouve que, pour les mœurs, et aussi pour les mots, l'Italie moderne ressemble beaucoup à l'ancienne Italie.

XVIII. *Cunnus non tacet........ Cunnus,* en italien, *fica,* qu'il faut bien se garder de confondre avec *fico* (figue), et réciproquement. Dans un dîner, lors de mon séjour à Florence, on rit beaucoup d'un jeune Anglais qui, voulant parler italien, quoiqu'il le sût fort peu, dit au dessert, avec toute la gravité britannique : *Datemi una fica*, au lieu de *un fico.* Alors les *bravi* d'éclater!

XXIV. *Pyladen odisset Orestes.* Chacun a vanté, à sa manière, l'amitié d'Oreste et de Pydale. Un poète gastronome, pour la célébrer, n'a trouvé rien de mieux que ce vers :

Oreste sans Pylade aurait-il pu dîner?

XXX. *Das Parthis, das Germanis........* C'est ce que Salluste appelle énergiquement *pudicitiam in propatulo habere.* Un moderne a rendu, mais d'une manière plaisante, la même idée, en disant :

Lycoris fait l'amour avec..... le monde entier.

XXXV. *Judæum nulla sub cute pondus habet.* On devine ce que les poètes érotiques entendent, dans ce sens, par *pondus*. On trouve de même, dans Catulle, *illa pondera*. Les pronoms *ille*, *illa*, *illud*, et *is*, *ea*, *id*, sont consacrés, chez les anciens, pour désigner les parties viriles que la pudeur ne permet pas de nommer, *le parti vergognose;* témoin le *nervosius illud*, de Catulle; *illas res*, d'Arnobe; *id quî estis*, de Plaute; *pars illa*, d'Ovide; *illud unum*, de saint Augustin, etc...... *Pondus* et *testes*, que Minucius Félix appelle *exta obscœna*, ont le même sens.

> Quel peso onde n'ha gloria il viril sesso,

dit un Italien, traducteur de Catulle.

XLVII. *Vive velut rapto, fugitivaque gaudia carpe.* Horace, philosophe aimable et épicurien, donne le même conseil :

> Omnem crede diem tibi diluxisse supremum :
> Grata superveniet, quæ non sperabitur, hora.
> (Lib. I, *Epist.*, 4, v. 13.)

XLVIII. *Pro mensis habet Annius ministros.* — *Pro mensis*, signifie que le nombre des esclaves d'Annius est proportionné au nombre de ses tables. Ovide dit, dans le même sens, au sujet de Cacus :

> ....Vires pro corpore, corpus
> Grande..... pater monstri Mulciber hujus erat.

E. T. Simon traduit : *Et cependant les valets d'Annius suffisent à toutes ces tables*. C'est être à côté de *pro mensis*.

LIV. *Semper mane mihi de me mera somnia narras.* Martial paraît bien tourmenté des visions nocturnes de Nasidienus à son sujet. On sait que les Romains croyaient aux songes; on peut leur pardonner cette superstition, puisqu'elle a existé de tout temps, et que notre siècle lui-même, le siècle des lumières, ne l'a pas entièrement rejetée. Il ne sera pas sans intérêt d'entrer ici dans quelques détails sur les songes.

Démocrite, Synesius et tous les stoïciens ont beaucoup vanté l'*oneirocritie*, ou interprétation des songes. Le principe de cette science se rapporte à ce que, pendant le sommeil, et lorsque tous les sens sont assoupis, l'esprit, qui est moins distrait et plus dé-

gagé de la matière, est bien plus propre à recevoir les avertissemens qui lui sont donnés par le moyen des fantômes formés dans l'imagination.

Le sentiment de Philon le Juif, dans son livre *des Songes*, est qu'ils sont significatifs et envoyés par le Seigneur. *Quod a Deo mittantur somnia*, dit-il.

Homère assure que les songes viennent de Jupiter :

. . . . καὶ γάρ τ' ὄναρ ἐκ Διός ἐστιν.
(*Iliad.*, lib. I.)

Tertullien affirme que les songes sont ordinairement causés par les démons. *Definimus enim a dæmoniis plerumque incuti somnia.* (*De anima.*) Saint Thomas (quest. 95, art. 6) partage entièrement cet avis. Jean de Sarisberi (*de Nugis curialium*, lib. II, cap. 17) fait mention d'un traité *de l'Interprétation des Songes*, qui se débitait sous le nom du prophète Daniel. Justin rapporte (*Hist.*, lib. XXXVI) que Joseph apprit l'art magique en Égypte, et qu'il se rendit le plus habile de tous les devins de cette nation dans l'art d'interpréter les songes.

Tout le traité *des Songes*, composé par Synesius, roule sur ce que la divination par songes mérite d'être recherchée et cultivée par tout le monde, préférablement à toute autre, comme étant offerte à toute personne, en tout temps et en tout lieu; qu'elle ne peut avoir de règles générales et fixes, et que chacun doit s'y conduire par sa propre expérience.

Les épicuriens, Xénophane, Cicéron et plusieurs autres ont traité de chimérique cette interprétation des songes. Moquons-nous, dit Cicéron, de cette espèce de divination tirée des songes, comme de toutes les autres : car, à dire vrai, elles ne sont que de frivoles effets de cette superstition fatale, qui a imposé son joug à presque tous les esprits, et qui s'est jouée de la faiblesse humaine. — « Explodatur hæc quoque somniorum divinatio pariter cum ceteris : nam, ut vere loquamur, superstitio fusa per gentes oppressit omnium fere animos, atque hominum imbecillitatem occupavit. » (*De Divinat*, lib. II.)

Un fragment d'Ennius explique fort bien le peu de cas qu'il faisait de toute espèce de devin. « Je méprise fort, dit-il, les au-

gures marses, les devins des coins des rues, les astrologues du Cirque, les pronostiqueurs d'Isis, les interprètes des songes; car ils n'ont ni l'art, ni la science de deviner; mais ce sont des diseurs de bonne aventure, superstitieux et impudens, ou des fainéans, ou des fous, ou de vils esclaves de leurs besoins et de leur mendicité, qui supposent des prophéties, pour en tirer quelque gain. Aveugles eux-mêmes, ils veulent montrer le chemin aux autres, et ils nous demandent une drachme, en nous promettant des trésors. Qu'ils prennent donc cette drachme sur ces trésors, et qu'ils nous fassent voir le reste. »

Non habeo denique nauci marsum augurem,
Non vicanos aruspices, non de Circo astrologos,
Non Isiacos conjectores, non interpretes somnium :
Non enim ii sunt aut scientia aut arte divini,
Sed superstitiosi vates, impudentesque harioli,
Aut inertes, aut insani, aut quibus egestas imperat :
Qui, sui quæstus causa, fictas suscitant sententias,
Qui sibi semitam non sapiunt, alteri monstrant viam.
Quibus divitias pollicentur, ab iis drachmam petunt;
De divitiis deducant drachmam, reddant cetera.

Les exemples tirés de l'Écriture ne prouvent pas que les songes soient significatifs. (*Genèse*, chap. XXXVII, XL et XLI; *Esther*, chap. XI; *Daniel*, chap. II, IV et VII; *Machab.*, liv. II, chap. 15.) Les signes dont Dieu s'est servi quelquefois, ne sont pas des signes ordinaires. C'est comme si l'on voulait inférer de ce qu'il y a eu autrefois des prophètes parmi les Juifs, qu'il y en a encore aujourd'hui parmi nous. Bien qu'il y ait eu des prophéties inspirées, et des songes envoyés par le Seigneur, l'Écriture n'a pas condamné moins sévèrement tout art de prédire l'avenir et l'interprétation des songes. Les divinations de l'erreur, dit l'*Ecclésiaste* (chap. XXXIV, v. 5 et 6), les augures trompeurs et les songes des méchans ne sont que vanité. Ce ne sont que des chimères de votre imagination, comme les fantaisies des femmes enceintes. N'appliquez point votre pensée à ces visions, à moins que le Très-Haut ne vous les envoie lui-même.

Les Capitulaires de nos rois ont défendu les interprétations des songes, parmi toutes les autres divinations superstitieuses. « Placuit ut fideles caveant vitia, quæ ex ritu gentilium remanserunt;

id est, magi, harioli, sortilegi, venefici, divini, incantatores, somniorum conjectores, quos divina lex intractabiliter puniri jubet; et ne eos inter se sinant esse providendum illis est. » (*Capitul. reg. Francor. Baluz.*, lib. VI, cap. 215.)

Les causes physiques des songes se rapportent naturellement, ou à des viandes plus ou moins difficiles à digérer, ou à des liqueurs plus ou moins spiritueuses, ou aux affections qui dominent dans l'esprit, et aux habitudes, ou au mouvement fortuit des esprits, qui ne laissent pas de continuer leur cours pendant le sommeil, bien que d'une façon plus lente et plus tranquille.

Théon le Stoïcien (Diog. Laert., *in Pyrrhon.*) se promenait en dormant, et faisait beaucoup de chemin. Un esclave de Périclès marchait, tout endormi, sur les toits, où il n'aurait pu marcher, étant éveillé. On a vu (Joan. Jonston., *Thaumatograph. classi.* X, chap. 7, art. 6) des hommes endormis descendre dans des puits, et passer des rivières à la nage.

La multitude des soins produit les songes, dit l'*Ecclésiaste*; « multas curas sequuntur somnia » (cap. V, v. 2) : une forte méditation qui a précédé, pendant le jour, ou une affection vive pour certains objets, excite dans l'imagination, par des rêves, des idées conformes, et y trace des figures semblables. Le guerrier voit des armées en déroute et des campagnes teintes de sang; l'avocat se figure un tribunal qui le glace encore de crainte; l'avare entasse un or imaginaire; le chasseur croit faire retentir les forêts des aboiemens de ses chiens; le pilote rêve port ou naufrage; la coquette écrit ou reçoit des billets doux. Le repos même ne peut nous garantir des atteintes des passions : elles travaillent en songe l'âme où elles dominent.

Omnia quæ sensu volvuntur vota diurno,
Corpore sopito, reddit amica quies.
Venator defessa toro quum membra reponit,
Mens tamen ad silvas et sua lustra redit.
Judicibus lites, aurigæ somnia currus,
Vanaque nocturnis meta cavetur equis.
(Claudian.)

Somnia, quæ mentes ludunt volitantibus umbris,
Non delubra deum, nec ab æthere numina mittunt;

Sed sibi quisque facit : nam quum prostrata sopore
Urget membra quies, et mens sine pondere ludit,
Quidquid luce fuit, tenebris agit. Oppida bello
Qui quatit, et flammis miserandas sævit in urbes
Tela videt, versasque acies, et funera regum,
Atque exundantes perfuso sanguine campos.
Qui causas orare solent, legesque, forumque,
Et pavidi cernunt inclusum corde tribunal.
Condit avarus opes, defossumque invenit aurum;
Venator saltus canibus quatit; eripit undis,
Aut premit eversam periturus navita puppim.
Scribit amatori meretrix; dat adultera munus.
Et canis in somnis leporis vestigia latrat.
In noctis spatium miserorum vulnera durant.

(Petron., *Fragment.*)

En dormant, nous ressentons la joie et la tristesse, et Pascal a raison de dire (*Pensées*, chap. xxxi) qu'un songe constant serait égal à la réalité.

Silius Italicus décrit ainsi les songes d'Annibal : « Déjà il se rend maître du Capitole, ou il traverse rapidement le sommet escarpé des Alpes. Souvent ses esclaves, réveillés par le bruit qu'il fait en rêvant, ont été effrayés de sa voix au milieu du silence de la nuit; souvent ils l'ont trouvé baigné de sueur, livrant de vains combats, et faisant une guerre chimérique. »

Jamque aut nocturno penetrat Capitolia visu,
Aut rapidis fertur per summas passibus Alpes.
Sæpe etiam famuli, turbato ad murmura somno,
Expavere trucem per vasta silentia vocem,
Et largo sudore virum invenere madentem,
Miscentem pugnas, et inania bella gerentem.

(Sil. Ital., lib. i.)

Les songes d'Avicenne roulaient sur les sciences, et l'on a écrit de lui, qu'il trouvait en rêvant la solution précise des difficultés qui se présentaient à lui dans ses songes.

Les bêtes ont des songes comme les hommes.

Ἔτι δ' ἐνυπνιάζειν φαίνονται οὐ μόνον ἄνθρωποι, ἀλλὰ καὶ ἵπποι, καὶ κύνες, καὶ βόες, ἔτι δὲ πρόβατα, καὶ αἶγες.

(Aristot., *Histor. anim.*, lib. iv.)

« Vous voyez les chevaux endormis, dit Lucrèce, suer, haleter, et faire de vains efforts, comme s'ils disputaient le prix de la course. Les chiens de chasse, dans leurs rêves, agitent tout à coup leurs membres, aboient, et semblent sentir la trace, comme s'ils poursuivaient quelque gibier, et, poussant l'illusion au delà même du réveil, ils courent après un cerf qui n'existe que dans leur imagination, jusqu'à ce que leurs sens soient enfin calmés; et alors l'erreur qui les emportait, se dissipe. »

Quippe videbis equos fortes, quum membra jacebunt
In somnis, sudare tamen, spirareque sæpe,
Et quasi de palma summas contendere vires.
. . . .
Venantumque canes, in molli sæpe quiete,
Jactant crura tamen subito, vocemque repente
Mittunt, et crebras reducunt naribus auras,
Ut vestigia si teneant inventa ferarum :
Expergefactique sequuntur inania sæpe
Cervorum simulacra, fugæ quasi dedita cernant;
Donec discussis redeant erroribus ad se.

(Lucret., lib. iv, v. 984.)

L'interprétation des songes repose sur deux bases : l'expérience, lorsque les mêmes songes ont été suivis plusieurs fois des mêmes évènemens; et les proportions de ressemblance, suivant le langage de cet art. Comme si quelqu'un rêve qu'il est accablé sous la masse d'une montagne (Ragus., *de Divinat.*; lib. ii, cap. 10), cela signifie qu'il sera opprimé par des ennemis puissans; celui qui songe qu'il perd la vue, est averti de la perte de ses enfans : car les yeux se rapportent aux enfans (Artemidor., *Oneirocri.*, lib. i, cap. 2), comme la tête au père de famille; les bras aux frères; les pieds aux domestiques; la main droite à la mère, au fils, aux amis; la main gauche à la femme, à la maîtresse, à la fille (Artemidor., *Oneirocri.*, *loco citato*). Songer que l'on a de beaux cheveux et bien frisés, c'est une marque de prospérité (Artemidor., *Oneirocri.*, lib. i, cap. 19); songer qu'ils sont négligés et en mauvais état, c'est une marque d'affliction (*Idem*, lib. i, cap. 20). Les couronnes de fleurs sont de très-bons signes (*Idem*, lib. i, cap. 79), pourvu qu'elles apparaissent dans leur saison : hors de leur saison, les fleurs sont d'un fort mauvais pronostic. C'est un songe heureux

que de se regarder dans un miroir, lorsqu'on est près de se marier, ou que l'on a quelque chagrin (*Idem*, lib. II, cap. VII); mais le songe est mortel pour ceux qui sont attaqués de quelque maladie. Songer à la mort, annonce un mariage : songer qu'on trouve un trésor, est une marque de soucis et de mort (*Idem*, lib. II, cap. 54).

Hippocrate dit (*de Insomn.*, cap. III et IV) que les rêves du ciel et des étoiles signifient, suivant leurs différentes circonstances, ou la santé, ou une maladie prochaine, ou la folie : que voir en dormant des campagnes agréables, de beaux fruits, des eaux claires, annonce la bonne santé, comme les contraires pronostiquent la maladie; que les songes qui roulent sur les tremblemens de terre (*Idem, loco citato*, cap. VII), présagent des changemens et des variations dans la santé; que ceux qui représentent des choses monstrueuses et extraordinaires, menacent de maladies.

Le même Hippocrate conseille (*Idem, loco citato*, cap. IV et V) à ceux qui ont vu en songe les étoiles s'obscurcir, de courir en long; à ceux qui ont vu la lune éclipsée, de courir en rond; à ceux qui ont rêvé à des éclipses de soleil, de courir en long et en rond.

Suivant Galien, c'est un signe de mort que de voir dans un rêve une étoile qui tombe, ou un chariot brisé. Il raconte (*de Dignot. ex insomn.*) qu'un homme, après avoir songé qu'il avait une cuisse de pierre, devint paralytique de cette partie du corps; que lui-même fut averti en songe par Esculape de se saigner entre le pouce et l'index (*Idem*, *de Venæ sectione*) de la main droite, et qu'il fut guéri, par cette saignée, d'une douleur continuelle qu'il avait au foie.

Il rapporte la cause des songes (*Id.*, *de Dignot. ex insomn.*) à la disposition des humeurs. Il n'y a rien que de très-naturel dans le principe de ce raisonnement; mais voici jusqu'où il pousse les conséquences qu'il en tire. Celui, dit-il, qui, dans ses rêves, voit du feu, est incommodé d'une bile jaune; s'il se représente des ténèbres ou de la fumée, il est menacé par une bile noire. Songer à la pluie, dénote l'excès de l'humide; les songes de grêle, de neige, de glace, font connaître que la santé pèche par une pituite froide.

Cardan (*de Insomn.*, lib. IV, cap. 4) vit en songe une étoile

tomber dans son foyer, et s'éteindre aussitôt, et il connut qu'il serait en faveur auprès d'un prince, mais que cette faveur serait de peu de durée. Le même auteur (*Idem, loco citato*, lib. I, cap. 15) donne cet exemple de l'interprétation des songes dans ses règles générales. Un homme a vu en songe la chute d'une montagne; une montagne est quelque chose de grand, ainsi cela se rapporte à des hommes puissans : la chute signifie l'état d'un homme qui succombe, comme celui qui est privé de ses biens, de ses dignités. Cet exemple fait connaître que la science d'interpréter les songes, n'est pas une chose aussi difficile qu'on pourrait se le persuader.

Nabuchodonosor ne se contentait pas d'une simple interprétation. Il demanda aux devins de Chaldée (*Daniel*, cap. II), soit par oubli, soit par astuce, non-seulement d'expliquer le songe qu'il avait eu, mais de deviner quel pouvait être ce songe. Ces devins ne purent satisfaire à ce que le roi de Babylone exigeait d'eux : Nabuchodonosor les fit mettre à mort pour leur apprendre à être plus habiles.

Cimon, général athénien, était près de s'embarquer sur la flotte destinée à porter la guerre en Égypte, lorsqu'il songea qu'une lice fort irritée aboyait contre lui, et qu'elle prononçait d'une voix humaine et très-bien articulée : « Viens, car tu nous feras bien plaisir, à moi et à mes petits. » (PLUTARCH., *in Cimon.*) Le devin Astyphilus lui déclara que ce songe lui prédisait la mort, car il l'expliquait ainsi : Le chien est ennemi de l'homme contre lequel il aboie; or, on ne saurait faire un plus grand plaisir à son ennemi que de mourir.

Pline écrit à Suétone (*Epist.*, lib. I, 18) qu'on doit souvent interpréter les songes d'une manière directement opposée à leurs apparences. Les songes, suivant cette règle, sont infaillibles, puisqu'on peut également en conjecturer le pour et le contre.

Plutarque (*in Sympos.*) croit que les songes d'automne ne méritent aucune attention, parce qu'ils sont causés par le suc plus abondant des nourritures que l'on prend dans cette saison.

Cardan enseigne que les songes (*de Insomn.*, lib. I, cap. 8) qui précèdent le lever du soleil, se rapportent à l'avenir; ceux

qui suivent le lever du soleil, se rapportent au passé. Les songes, ajoute t-il (*Idem, loco citato*, lib. I, cap. 5), sont plus certains en été et en hiver, qu'en automne et au printemps ; au lever du soleil, qu'à toute autre heure de la journée.

La superstition est encore plus blâmable, lorsqu'elle mêle des choses sacrées dans ses chimères. Quelques auteurs ont avancé que les songes, au temps de Noël et de l'Annonciation, pronostiquent des choses solides et durables; mais que ceux qui viennent avec les fêtes mobiles, désignent des choses variables, et sur lesquelles nous devons peu compter.

Pline l'Ancien parle d'une pierre qui se trouve dans la Bactriane, et qu'il appelle Eumetris (lib. XXXVII, cap. 12) : si on la met sous sa tête pendant le sommeil, elle convertit les songes en des prédictions très-solides et très-assurées. Cela est d'une autre importance que l'effet du cœur d'un singe, qui est tel, au rapport de Cardan (*de Subtilit.*, lib. XVIII), que, s'il est mis sous la tête d'un homme qui dort, il lui fait voir en songe des bêtes féroces.

Tous les préceptes de l'interprétation des songes ne méritent pas plus de croyance que ce qu'Homère et Virgile ont dit des songes, qu'ils passent par deux portes différentes, l'une d'ivoire, et c'est le passage des songes trompeurs ; l'autre de corne, par laquelle passent les songes véritables.

Sunt geminæ Somni portæ, quarum altera fertur
Cornea, qua veris facilis datur exitus umbris;
Altera, candenti perfecta nitens elephanto ;
Sed falsa ad cœlum mittunt insomnia Manes.
(VIRG., *Æneid.*, lib. VI, v. 894.)

A ce sujet, l'auteur des dialogues d'Oratius Tubero relève merveilleusement l'avantage d'avoir *cornua in capite*, puisqu'on peut s'assurer par là de la vérité des songes. (Tome II, *Dial. du mariage.*)

Aristote, embarrassé de prendre un parti sur les songes, déclare que, s'il est difficile d'y trouver quelque solidité, il n'est pas moins difficile de mépriser entièrement tant d'exemples qui sont rapportés pour confirmer leur vérité. Οὔτε καταφρονῆσαι ῥᾴδιον, οὔτε πεισθῆναι. (*De Divinat., per somn.*)

Les malades (Jamblich., *de Myster.*) allaient coucher dans le temple d'Esculape, afin qu'il leur indiquât en songe les remèdes qu'ils devaient faire. Isis, suivant Diodore de Sicile, indiquait en songe des remèdes aux malades. Une femme songea (Pline, liv. xxv, chap. ii) qu'on lui conseillait d'envoyer à son fils des racines de rosier sauvage. Le jeune homme venait d'être mordu d'un chien enragé, lorsqu'il reçut de sa mère une lettre qui lui faisait part de ce songe; il usa de cette racine de rosier sauvage, et fut préservé de l'hydrophobie.

Une autre femme, qui avait une inflammation à l'un des seins, songea qu'un agneau la tétait (Artemidor., *Oneirocri.*, lib. iv, cap. 24). Le lendemain, elle prit du plantain, qu'on appelle en grec (ἀρνόγλωσσον) langue d'agneau; elle l'appliqua sur la partie malade, et fut guérie.

Une colombe apprit à Aspasie, dans un de ses rêves, le moyen de guérir une grosse loupe qu'elle avait au menton (Ælian., *Variar. historiar.*, lib. xii, cap. i). Une grande marque du soin que les dieux ont pour moi, dit l'empereur Marc-Antonin (*Réflex. de cet empereur*, liv. i), c'est que, dans mes songes, ils m'ont enseigné des remèdes pour mes maux, et particulièrement pour mes vertiges et pour mon crachement de sang.

Saint Clément d'Alexandrie n'a pas dédaigné de rapporter (*Stromat.*, lib. iv) une guérison qui arriva en songe, sur laquelle il intervint un jugement plaisant de Bocchoris, roi d'Égypte. Un jeune homme était convenu de prix avec une courtisane, afin de satisfaire la passion qu'il avait pour elle : il songea, la nuit, qu'il en avait obtenu tout ce qu'il désirait, et guérit si bien sa fantaisie, que, le lendemain, il la renvoya. Sur l'avis que cette femme eut de l'illusion qui l'avait privée de sa récompense, elle demanda en justice la somme convenue : alors Bocchoris prononça que le jeune homme viderait sa bourse au soleil, afin que la courtisane pût prendre en paiement l'ombre de l'argent qui en sortirait.

Alexandre vit en songe l'herbe avec laquelle il guérit Ptolémée, fils de Lagus. (Strab., liv. xv; Plutarch. *in Alex.*; Cic., *de Divinat.*, lib. i; Q.-Curt., lib. ix, cap. 8.)

Tertullien rapporte (*de Anima*, cap. xlvi), comme un fait véritable, qu'Achille guérit en songe un athlète, nommé Cléonyme;

et il se sert de cet exemple et de quelques autres semblables, pour réfuter l'incrédulité épicurienne.

Deux amis qui voyageaient ensemble (Cic., *de Divinat.*, lib. I), étaient arrivés à Mégare : l'un d'eux alla loger dans une hôtellerie, et l'autre chez un ami. Ce dernier vit en dormant que son compagnon de voyage le suppliait de venir à son secours, parce que l'hôte voulait l'assassiner. Il fut assez ému de cette vision pour se réveiller; mais il regarda ce pressentiment comme un songe fâcheux, qui n'avait aucune apparence de réalité, et il se rendormit. Aussitôt son compagnon lui apparut une seconde fois, pour lui dire que, puisqu'il ne l'avait pas secouru, il ne laissât pas du moins sa mort sans vengeance; que l'hôte, après l'avoir tué, venait de cacher son corps dans du fumier : l'ami assassiné suppliait son ami de se trouver, de grand matin, à la porte de l'hôtellerie, avant qu'on eût emporté le cadavre hors de la ville. Cet ami, troublé d'un songe si funeste, accourut à l'hôtellerie, dès la pointe du jour : il trouva un charretier prêt à emmener un chariot; il lui demanda ce qu'il y avait dedans. Le charretier prit la fuite; le mort fut retiré de dessous le fumier. L'affaire fut portée en justice : le maître de l'hôtellerie fut convaincu de meurtre, et condamné au dernier supplice.

Un physicien moderne (Vallemont, *Physique occulte*) prétend que ce songe peut être expliqué d'une manière naturelle par le mouvement des corpuscules, et que cet homme qu'on assassinait, répandait dans l'air, soit par ses cris, soit par une transpiration violente et forcée, des impressions capables de s'étendre assez loin pour parvenir jusqu'à son ami, qui devait y être plus sensible que personne, par le rapport d'un long commerce d'amitié. Quelle opinion d'imaginer que des corpuscules viennent raconter les circonstances d'un meurtre! Un pareil usage des corpuscules n'est pas moins frivole que les qualités occultes de l'ancienne physique.

Artaban, frère de Darius et oncle de Xerxès, voulait détourner son neveu de porter la guerre en Grèce (Hérodot., *Muse Polymnie*). Xerxès lui raconta ses songes, et, pour essayer si Artaban en aurait de semblables, il lui ordonna de prendre les habits royaux, de s'asseoir sur le trône, et de coucher dans le lit où Xerxès avait coutume de coucher. Artaban répondit : « Ce je ne

sais quoi, qui vous envoie des songes, n'est pas assez simple pour croire que je suis vous, parce qu'il me verra dans votre lit. » Xerxès, malgré cette raison, voulut être obéi : Artaban eut les mêmes songes que le roi, et ne s'opposa plus à la guerre contre les Grecs.

Cambyse, fils et successeur de Cyrus, avait songé que son frère Smerdis montait sur le trône; il le fit mourir; et peu de temps après, un mage, connu dans l'histoire sous le nom du faux Smerdis, s'empara, à la faveur de ce nom usurpé, de la monarchie des Perses.

L'empereur Claude fit mourir Appius Silanus, sur l'accusation concertée entre Messaline et Narcisse, qui soutinrent qu'ils avaient été avertis en songe, en même temps, d'une conjuration tramée par Silanus contre l'empereur. (Suet., in *Claud.*, cap. xxxvii.)

Antigone avait songé que Mithridate recueillait une moisson d'or: ce monarque, jaloux et défiant, résolut sa perte, et confia son dessein à son fils Demetrius, après avoir exigé de lui le serment de garder un silence inviolable. Ce jeune prince, qui aimait Mithridate, le mena sur le rivage de la mer; et, après l'avoir regardé tristement, il écrivit sur le sable, avec la pointe de son javelot: *Fuis*. Cet avis conserva les jours de Mithridate, qui se sauva dans le royaume de Pont, où il fut élu roi. Ses descendans y régnèrent long-temps. Sa maison a porté le nom des Arsacides, à cause d'Arsacès qui en était la tige.

Il ne faut pas considérer ces deux traits d'histoire de l'empereur Claude et d'Antigone, comme des exemples des pronostics qui se sont rencontrés dans les songes, mais seulement comme des preuves de l'opinion qu'on avait de leur vérité.

Lorsque Socrate eut entendu en songe ce vers d'Homère :

> Ἤματί κεν τριτάτῳ Φθίην ἐρίβωλον ἱκοίμην·
> (*Iliad.*, liv. xi, vers 363.)

> Tertia te Phthiæ tempestas læta locabit;
> (Cic., *De Divinat.*, lib. i.)

> Dans trois jours, tu viendras en ce pays fertile,

il prédit sa mort pour le troisième jour, et sa prédiction fut vérifiée. Dans le moment où Platon fut présenté à Socrate : « Voilà, dit le sage, le cygne que j'ai vu en songe. » C'est que Socrate avait

vu en dormant un jeune cygne couvé dans son sein, qui s'était élevé, avec la rapidité de l'aigle, au milieu des airs, qu'il remplissait des doux accens de sa voix harmonieuse.

Alexandre songea (Val.-Max., lib. I, cap. VII) qu'il était assassiné par Cassandre, qu'il n'avait jamais vu. Peu de temps après, Cassandre arriva de Macédoine; Alexandre, à sa vue, dit qu'il était le même homme qui lui avait apparu en songe.

Pendant le siège de Tyr, Alexandre vit un satyre au milieu de la nuit. L'interprétation de cette vision fut qu'il se rendrait maître de la place. Le mot satyre signifiant en grec, *Tyr est à moi*, σὰ Τύρος. Dans la douleur violente que ce conquérant ressentit après le meurtre de Clytus, une seule consolation parut le toucher, et lui faire abandonner la résolution qu'il avait prise de se tuer lui-même; c'est que le devin Aristandre lui assura qu'il avait vu en songe la mort de Clytus, avant qu'elle arrivât; et qu'ainsi elle était l'effet du destin, et non pas le crime d'Alexandre.

Astyage vit en dormant (Justin, liv. I; Hérodote, *Muse Clio*) un cep de vigne, qui sortait de Mandane, sa fille, et qui ombrageait toute l'Asie. Ce rêve fut le pronostic de la naissance et des conquêtes de Cyrus.

Pyrrhus, avant de donner l'assaut à Lacédémone (Plutarch., in *Pyrrh.*), songea qu'il lançait des foudres sur cette ville, et qu'il l'embrasait tout entière. Il se réveilla en sursaut; et, transporté de joie, il raconta le rêve à tous ses officiers. Le seul Lysimachus n'en augura pas favorablement: et dit que, comme les endroits qui ont été frappés de la foudre, sont consacrés à la religion, et demeurent fermés, pour que personne n'y passe, il craignait que, par ce songe, la divinité ne l'avertît que Lacédémone lui serait fermée. L'explication de Lysimachus fut vérifiée par l'évènement: Lacédémone fut sauvée par un secours inattendu.

Tite-Live rapporte que Titus Latinus, devenu paralytique, se fit porter au sénat, et dit qu'il avait vu en songe Jupiter, qui lui avait ordonné d'avertir les sénateurs, qu'aux derniers jeux, on avait produit un danseur qui lui avait déplu. Latinus ajoutait qu'il avait jugé ce songe indigne d'être rapporté au sénat; alors il avait vu mourir subitement son fils, et lui-même, en peu de jours, était devenu paralytique: il était dans ce triste état, lorsque Jupiter

lui apparut en songe une seconde fois, et lui dit que la mort de son fils, et sa propre paralysie étaient les peines de sa désobéissance, et que, s'il voulait éviter la mort, il s'acquittât au plus tôt de sa commission. A mesure qu'il parlait, il recouvrait l'usage de ses membres; et il sortit du sénat en marchant librement. L'embarras fut grand, lorsqu'on voulut expliquer quel était ce danseur qui avait déplu au dieu : enfin l'on se souvint que, vers le temps des derniers jeux, un maître avait fait fouetter cruellement un esclave, lequel, par la violence de la douleur, avait pris plusieurs postures qui imitaient les danses des saltimbanques. Le maître fut puni de son inhumanité; et, d'après un décret du sénat, on recommença les jeux.

Pompée eut un songe trompeur, la veille de la bataille de Pharsale. Il lui sembla qu'il arrivait à un spectacle, et que le peuple le recevait avec des acclamations extraordinaires.

Sylla rêva que la Parque l'appelait (Appian, *de Bello civili*, lib. I) : le lendemain, il communiqua ce songe à ses amis, et fit son testament. La fièvre le prit, le soir, et il mourut dans la nuit, à l'âge de soixante ans.

César songea (Dio Cass., lib. XXXVII; *le héros de Balthaz. Gratian*, de la traduct. du père Canapeville, remarq. sur le ch. XVIII) qu'il avait commis un inceste avec sa mère; et les devins prédirent, au sujet de ce songe, que la terre, mère commune de tous les mortels, serait soumise à sa puissance.

Dans la nuit qui précéda l'assassinat de Jules-César, Calpurnie, sa femme, le vit en songe, tout sanglant et percé de coups (Dio Cass., lib. XLIV). Ce rêve de Calpurnie et les sinistres augures de la veille ne furent point inventés après l'évènement. L'impression qu'ils firent sur César qui n'était point superstitieux, et les instances de Calpurnie pour qu'il ne sortît pas, ce jour-là, le déterminèrent à ordonner à M. Antoine, alors consul, de congédier l'assemblée du sénat. Mais Brutus arriva sur ces entrefaites; et, craignant que le secret de la conjuration ne fût découvert, il représenta si vivement à César qu'il allait, par ce contre-ordre, affliger les sénateurs, et alarmer Rome entière, qu'il l'entraîna au sénat, malgré lui.

Cicéron raconta dans le Capitole (Dio Cass., lib. XLV; Suet.,

in *Octav.*, cap. xciv), qu'il avait vu en songe un jeune homme qui descendait du ciel, au moyen d'une chaîne d'or; il avait un fouet à la main, et il s'était arrêté à la porte du Capitole. Lorsque Cicéron vit, pour la première fois, Octave, qui fut depuis l'empereur Auguste, il le reconnut pour être celui qu'il avait vu en songe, et le dit à tous les assistans.

Catulus songea aussi (Dio Cass., lib. xlv) que Jupiter Capitolin avait choisi Octave, au milieu d'une troupe de jeunes gens, pour remettre la ville de Rome à son autorité. Étant monté au Capitole, il y rencontra Octave, qu'il ne connaissait point; mais sa figure lui rappela celle qu'il avait vue en songe, et il ne douta pas que ce ne fût le jeune homme qui lui avait apparu pendant son sommeil.

Les Macédoniens étaient surpris des honneurs extraordinaires qu'Alexandre rendait à Jaddus, grand-prêtre des Juifs. Il leur répondit qu'avant son départ de Macédoine, il avait vu en songe un homme semblable à ce grand-prêtre, qui lui avait prédit ses conquêtes.

Archélaüs Ethnarque vit en songe (Josèphe, *Antiq.*, liv. xvii, chap. 15) dix épis de blé mûr, que des bœufs mangèrent. Un Esséen, nommé Simon, dit que ce songe présageait un changement dans la fortune d'Archélaüs, parce que les bœufs en labourant changent la forme de la terre; que ces dix épis marquaient dix années, parce que, chaque année, la terre en produit de nouveaux; et que la dixième année serait la fin de sa domination.

Plutarque, Dion Cassius, Velleius Paterculus et Valère-Maxime ont attesté qu'Arctorius, médecin d'Octave César, qui fut depuis surnommé Auguste, l'avertit, d'après un songe qu'il avait eu, de ne pas rester dans sa tente, bien qu'il fût malade, le jour de la bataille de Philippes. Octave dut la vie à ce conseil. Brutus battit et enfonça les troupes d'Octave, força son camp, entra dans sa tente, où il trouva sa litière; il la fit percer de plusieurs coups, persuadé qu'Octave était plutôt là qu'à la tête d'une légion. Mais Octave, par prudence, s'était caché dans un marais, où l'on ne s'avisa point de le chercher; et sa bonne fortune non-seulement lui conserva la vie, mais lui procura la victoire par la valeur d'Antoine, qui défit l'aile commandée par Cassius.

Caligula, la veille de sa mort (SUET., in *Calig.*, cap. LVII), songea qu'il s'était élevé jusqu'au trône de Jupiter, qui, d'un coup de pied, l'avait précipité sur la terre.

Pline le Jeune rapporte (*Epist.* lib. VII, *epist. ad Suram.*), comme témoin oculaire, que son affranchi, nommé Marcus, vit en songe un homme assis sur son lit, qui lui coupait les cheveux; et que, le lendemain, cet affranchi trouva sur son lit ses cheveux coupés; que, dans le même temps, un de ses esclaves vit en songe deux hommes, vêtus de blanc, qui entraient dans sa chambre par la fenêtre, et qui, après lui avoir coupé les cheveux, s'en retournaient par le même chemin. Cet esclave trouva, à son réveil, un paquet de ses cheveux coupés autour de lui. Pline pense que ces deux songes de son affranchi et de son esclave lui présageaient un grand péril, auquel il échappa par la mort de Domitien.

Monique, mère de saint Augustin, vit en songe un jeune homme, qui lui assura que son fils renoncerait aux erreurs des Manichéens. (S. AUG., *Confes.*, lib. III, cap. II.)

Saint Jérôme rapporte qu'il fut fouetté en songe, parce qu'il aimait trop les lettres profanes, et surtout la lecture de Cicéron; et il ajoute qu'à son réveil, il trouva les marques des coups.

Saint Augustin a raconté une histoire qu'il avait apprise à Milan; et il dit que la vérité de cette aventure ne saurait être révoquée en doute. *Pro certo, quum Mediolani essemus, audivimus, etc.* (S. AUG., *de Cura pro mortuis gerenda.* EUGYPP., t. II, c. 306). Un homme avait hérité de son père : on vint réclamer de lui le paiement d'une dette considérable, en lui présentant le billet que son père avait souscrit. Cette dette, à laquelle il ne s'attendait pas, lui causa beaucoup de chagrin, et le surprit d'autant plus, que son père ne lui en avait point parlé, et n'en avait fait aucune mention dans un testament qu'il avait laissé. Comme il avait l'esprit agité de ces inquiétudes, il vit en songe son père qui lui apprit en quel endroit était la preuve que cette dette avait été acquittée. L'héritier chercha à l'endroit qui lui avait été indiqué en songe, et y trouva effectivement la preuve que son père avait fait le paiement qu'on lui redemandait. Saint Augustin pense que les morts n'ont aucune part à ces visions, qui arrivent par le ministère des esprits exécuteurs de la volonté de Dieu.

Alexandre, jurisconsulte napolitain, rapporte un évènement fort extraordinaire, qui alors était encore tout récent (*Alex. ab Alex. genial. dier.*, lib. III, cap. 15). Ferdinand d'Aragon était en paisible possession du royaume de Naples, lorsqu'un ancien évêque de cette ville, que le peuple révérait comme un saint, apparut en songe à un prêtre en réputation d'une grande sainteté, et l'avertit de porter à Ferdinand un livre de prédictions, qui était enfoui dans un endroit qu'il lui désignait. Le prêtre eut plusieurs songes semblables, sans y ajouter foi : le saint évêque lui apparut dans le temps qu'il était pleinement éveillé, et lui ordonna avec menace de faire ce qui lui était enjoint. Le lendemain, le prêtre, à la tête d'une procession solennelle, se rendit à l'endroit qui lui avait été marqué ; et, après avoir fait fouiller la terre, il y trouva un livre couvert de plomb, qui fut porté au roi. Ce livre contenait des prédictions sur le royaume de Naples ; et l'on y découvrait, d'une manière bien positive, les ravages et les malheurs qui y furent causés, peu de temps après, par les Français et par les Espagnols.

Mustapha, que Soliman II, son père, fit mourir si cruellement, fut averti en songe de sa malheureuse destinée. (*Thuan.*, lib. XII.)

Le sultan Osman avait dessein de quitter Constantinople, et de transférer le siège de son empire à Damas ou au Kaire ; il fut étranglé par les janissaires révoltés (*Mercure de France*, tome VIII, année 1622). Il avait rêvé, avant cette révolution, qu'étant sur le chemin de la Mekke, le chameau sur lequel il était monté, s'était tout à coup dérobé sous lui, et avait volé vers le ciel ; alors il ne lui était plus resté dans la main que la bride de sa monture. Son oncle Mustapha, à qui il demanda l'explication de ce songe, lui dit que le chameau était l'empire près de lui échapper, et dont la révolte était prédite.

Le roi Gontran, se trouvant fatigué à la chasse, se retira à l'écart, et s'endormit, accompagné seulement d'un domestique (Heidfeld., *in Sphynge*, cap. XIV ; Marinus Mersennus, *in Genesim* ; Joann. Jonston, *Thaumatograph. class.* X, chap. 7, art. 5). Pendant son sommeil, il sortit de sa bouche une petite bête qui se donnait de grands mouvemens pour passer un ruisseau. Le domestique de Gontran mit son épée en travers sur le ruisseau :

l'animal passa dessus, alla vers une montagne, entra dans une fente, et, revenant une heure après par le même chemin, rentra dans la bouche du roi. Gontran alors s'éveilla, et raconta à celui qui l'accompagnait, qu'il avait eu un songe, pendant lequel il lui semblait qu'il passait un fleuve sur un pont de fer, et qu'il trouvait un trésor dans une montagne. Le domestique lui fit, de son côté, le récit de ce qu'il avait vu: ils allèrent ensemble visiter la fente de la montagne, où la petite bête était entrée, et ils y trouvèrent une grande quantité d'or et d'argent.

La reine Catherine pria instamment Henri II de ne point entrer en lice, le jour où il fut blessé à mort; elle l'avait vu en songe, disait-elle, le visage tout couvert de sang. (Mézerai, à la fin du règne de Henri II.)

Environ un mois avant l'attentat de Ravaillac sur la personne de Henri IV, la reine Marie, qui reposait près du roi, se réveilla en poussant un grand cri, et se trouva baignée de larmes. Le roi lui demanda ce qui causait en elle une si vive émotion; elle refusa long-temps de le dire : enfin elle lui avoua qu'elle avait rêvé qu'on l'assassinait. Henri ne fit que rire de cette vision, et rappela à la reine le proverbe qui traite les songes de mensonges.

Je terminerai par des paroles fort remarquables de la reine Marguerite (*Mémoires de la reine Marguerite*, liv. I). « Quelques-uns tiennent que Dieu protège particulièrement les grands, et qu'aux esprits où il reluit quelque excellence non commune, il leur donne, par de bons génies, quelques avertissemens secrets des accidens qui leur sont préparés ou en bien ou en mal, comme à la reine, ma mère, qui, la nuit d'avant la misérable course, songea qu'elle voyait le roi, mon père, blessé à l'œil, comme il arriva; et, étant éveillée, le pria plusieurs fois de ne vouloir point courir, ce jour-là..... Étant dangereusement malade à Metz, et ayant autour de son lit le roi Charles, ma sœur et mon frère de Lorraine, et force dames et princesses, elle s'écria, comme si elle eût vu donner la bataille de Jarnac : « Voyez comme ils fuient! « mon fils a la victoire. Voyez-vous, dans cette haie, le prince de « Condé mort? » Tous ceux qui étaient là, croyaient qu'elle rêvait : mais la nuit suivante, M. de Losses lui en apportant la nouvelle : « Je le savais bien, dit-elle; ne l'avais-je pas vu devant

« hier? » Alors on reconnut que ce n'était point rêverie de la fièvre, mais un avertissement particulier que Dieu donne aux personnes illustres et rares; et, pour moi, j'avouerai n'avoir jamais été proche de quelques signalés accidens, ou sinistres, ou heureux, que je n'en aie eu quelque avertissement, ou en songe, ou autrement; et puis bien dire ce vers :

De mon bien, ou mon mal, mon esprit m'est oracle. »

LXVII. *Sed plane medias vorat puellas.* Ce mot (*medias*) est employé souvent par Martial, par Catulle et par les auteurs des *Priapées*. Il serait difficile de l'expliquer en français. On en trouvera le sens dans ce passage énergique de Minucius Felix : « Qui scortorum licentiæ invident, qui *medios* viros lambunt, libidinoso ore inguinibus adhærescunt, homines malæ linguæ, etiamsi tacerent. » Voici maintenant l'effet du mot *vorare* : « Lesbiantes, id est tenta virorum *vorantes*, alba sibi labra reddebant, ut rubra, phœnicissantes. »

LXXV. ......*Deformis, anusque.* C'est le *vecchia e bruta simiotta* des Italiens.

LXXVI. *Delectas, Philomuse; non amaris.* Catulle parle aussi de ces bouffons de société, et il professe, comme Martial, une sorte de mépris pour ce rôle très-peu flatteur. Nous disons aujourd'hui : « Il faut avoir un tel; il nous amusera. » C'est l'ironie du *Delectas, Philomuse*, de Martial.

LXXXVI. .....*Vapulet vocator..... vocare.* C'est le mot propre pour inviter. De là, *vocator*, esclave chargé de faire les invitations; *revocare*, prier à son tour celui chez lequel on a été invité. *Vocare* se dit encore des femmes complaisantes, *quæ poscuntur ad concubitum.*

XCV. .....*Totam, Line, basiare Romam.* Les baisers étaient fort en usage chez les anciens, beaucoup plus encore qu'ils ne le sont parmi nous. Le baiser sur les yeux se donnait au retour d'un voyage : Cicéron et Pline en citent des raisons curieuses : « C'est parce que, dit le premier, les yeux sont la fenêtre de l'âme. — C'est parce que, dit le second, un baiser, imprimé sur les yeux, semble pénétrer jusqu'au cœur. » Quant au baiser sur la bouche,

il était d'usage entre hommes chez nos pères; et, ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il existe encore chez les Italiens et chez les peuples du Nord, dont le baiser d'amitié effleure les deux joues et se termine sur la bouche.

C. *Dignus eras Helena*..... Cette Hélène, si renommée pour ses charmes, et dont la beauté sans rivale réunissait les *trente points* que les anciens exigeaient chez une femme pour qu'elle fût parfaitement belle! Franciscus Corniger, dans des vers qu'on peut citer après ceux de Martial, nous a conservé cette preuve du bon goût des anciens, en fait de beau sexe. Je terminerai par ce morceau curieux :

Triginta hæc habeat quæ vult formosa videri
  Femina : sic Helenam fama fuisse refert.
Alba tria et totidem nigra, et tria rubra puellæ.
  Tres habeat longas res, totidemque breves;
Tres crassas, totidem graciles, tria stricta, tot ampla.
  Sint itidem huic formæ sint quoque parva tria.
Alba cutis, nivei dentes, albique capilli :
  Nigri oculi, cunnus, nigra supercilia.
Labra, genæ atque ungues rubri. Sit corpore longo,
  Et longi crines; sit quoque longa manus.
Sintque breves dentes, auris, pes; pectora lata,
  Et clunes; distent ipsa supercilia.
Cunnus et os strictum, stringunt ubi cingula, stricta;
  Sint coxæ, et culus vulvaque turgidula;
Subtiles digiti, crines et labra puellis;
  Parvus sit nasus, parva mamilla, caput.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES DU TOME DEUXIÈME.

LIVRE QUATRIÈME DES ÉPIGRAMMES.

LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.

NOTES.

